

63e année, No 46

Montréal, 29 mars 1952

DANS CE NUMERO :

- VALLEYFIELD, par Gérard Viot
- PAUL BERVAl, par Ch. Scarpaleggia
- LES ENFANTS DES VEDETTES
- LE TALISMAN D'YVONNE,

Un roman de ANNIE-PIERRE HOT.

A.C. Le Samedi

REVUE NATIONAL DES CANADIENS

10 cents



Raymond Massey



Les diamants ne sont pas toujours les meilleurs alliés des femmes...

Exquise et couverte de bijoux, elle passait une bien triste soirée. L'homme qu'elle admirait en secret l'avait évincée... poliment mais sans espoir de retour. Et elle n'en voyait pas la raison! Ceci arrive parfois: vous vous croyez à votre avantage et vous êtes dans votre plus mauvais jour. L'halitosis (mauvaise haleine) a le don de se faire sentir quand on y pense le moins. C'est dans un moment pareil que les diamants ne servent de rien... mais que l'Antiseptique Listerine est indispensable!

Soyez prudente

Pourquoi prendre des risques inutiles quand l'Antiseptique Listerine constitue un préventif efficace contre l'halitosis, si simple et si agréable?

Rincez-vous la bouche et c'est fait! Votre haleine sera merveilleusement fraîche et douce. Et l'effet est durable... non pendant quelques secondes

ou minutes, mais durant des heures!

Parfaitement. Des tests cliniques ont prouvé que dans 7 cas sur 10, l'haleine reste pure et douce durant plus de 4 heures après le rinçage.

Prenez l'habitude d'utiliser de l'Antiseptique Listerine soir et matin. Vous apprécierez la sensation d'une bouche toujours propre et fraîche et vous aurez la certitude d'être à votre avantage.

Et, bien entendu, avant toute rencontre, ne manquez jamais, jamais, à cette précaution élémentaire. Vous le regagnerez cent fois en popularité.

* Bien que certains cas d'halitosis soient d'origine organique, la plupart proviennent de la fermentation microbienne d'infimes particules de nourriture logées sur les parois de la bouche. L'Antiseptique Listerine arrête rapidement cette fermentation, puis dissipe les odeurs qu'elle provoque.

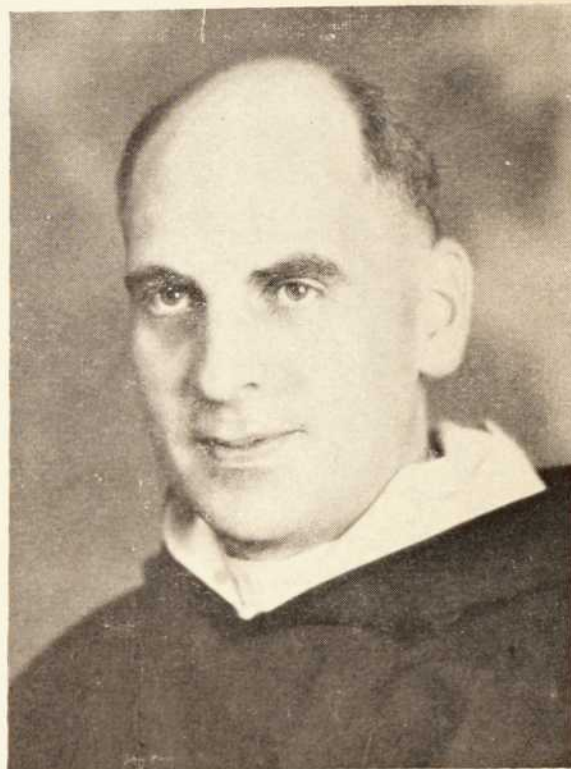
Lambert Pharmacal Co. (Canada) Ltd.

AVANT TOUTE RENCONTRE... ANTISEPTIQUE LISTERINE

...purifie l'haleine pendant des heures

P. S. Avez-vous essayé la nouvelle Pâte Dentifrice Listerine à la Menthe, prescription dentaire à triple effet?

FABRIQUÉE AU CANADA.



Le R. P. MARCEL-MARIE DESMARAIS, O.P., dont les conférences à Radio-Canada, le samedi soir (de 7 h. 30 à 8 h. 30) sont très suivies.

Les conférences du carême du Père Desmarais à Radio-Canada

LA VIE EN ROSE. Tel est le titre général des sept conférences hebdomadaires que le révérend père Marcel-Marie Desmarais, o.p., prononce le samedi soir, depuis le 1er mars, à la salle Le Plateau, et qui sont diffusées de 7 h. 30 à 8 h. 30, au réseau français de Radio-Canada.

Le père Desmarais est bien connu du grand public. Des milliers de personnes de tous les milieux suivent chaque année ses conférences et les salles qui sont à sa disposition ne sont jamais assez vastes pour contenir tous ceux qui voudraient l'entendre. On aura une idée de la popularité de son enseignement quand on saura qu'un de ses ouvrages, con énant ses conférences de 1951 sur *L'Amour à l'âge atomique* a été tiré à plus de 125.000 exemplaires. Et ce tirage n'est pas exceptionnel pour cet auteur.

C'est que le père Desmarais, qui est docteur en théologie et en philosophie, qui possède des brevets d'études supérieures en littérature et en psychologie, sait allier à la sûreté de la doctrine un art tout personnel de la présentation. En véritable apôtre, qui reconnaît qu'il ne faut rien négliger pour atteindre les intelligences et les cœurs, il choisit pour exposer les vérités éternelles des méthodes de son temps. Le conférencier peut emprunter à la littérature ou à l'actualité les exemples et les anecdotes dont il agrément son sujet parce que par la méditation il a dégagé de ces événements et de ces fictions le contenu profondément humain ou le message supraterrestre qu'ils contiennent.

C'est encore l'Evangile que le père Desmarais prêchera cet e année dans ses conférences sur la vie en rose.

NOTRE COUVERTURE: Raymond Massey, le célèbre acteur canadien du cinéma et du théâtre américains, frère de notre nouveau gouverneur-général, Son Excellence M. Vincent Massey, C.H.

LES PUBLICATIONS POIRIER, BESSETTE & CIE, LTEE
Membres de l'A. B. C., et de l'Association des Magazines du Canada

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
975-985, rue de Bullion, Montréal 18, P. Q., Can. — Tél.: PL. 9637*

FRED & GEORGES POIRIER
Propriétaires

JEAN CHAUVIN
Directeur

CHARLES SAURIOL
Chef de la publicité

Chef du tirage ODILON RIENDEAU
Chronique sportive OSCAR MAJOR

ABONNEMENTS

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$3.50	1 an	\$5.00
6 mois	2.00	6 mois	2.50

AU NUMERO: 10 CENTS

Entered March 23rd 1908, at the Post Office of St-Albans, Vt., U.S.A., as second class matter under the Act of March 3rd 1879.

Autorisé comme envoi postal de la deuxième classe, Ministère des Postes, Ottawa.



Les nouvelles armoiries de Valleyfield dont la devise pourrait littéralement se traduire : là où il y a de la lumière, il y a du travail.

VALLEYFIELD

*Siège de la première papeterie d'Amérique du Nord :
Bénéficiaire éventuelle de la canalisation du Saint-Laurent.*

par Gérard Viot

LA VILLE prospère que nous voyons aujourd'hui en constant développement, hérissée de cheminées d'usines, a bien suivi l'expansion du Canada et, parallèlement, la bouleversante évolution qui s'est opérée dans le monde avec la naissance de la grande industrie, de l'énergie électrique, de la route et du rail.

Relais idéal pour les premiers explorateurs qui aimaient à se délasser des longues journées de portage dans ce site unique que représente le confin du Saint-Laurent et du lac Saint-François; proie des premiers défricheurs qui, en butte aux rigueurs du climat, aux difficultés d'une vie pauvre que venait animer l'appât du gain, n'ont pas su exploiter les forêts selon les normes en vigueur de nos jours et qui tendent à conserver l'harmonie d'une nature ennemie des extrêmes. Rasant tout sans pitié, confondant volontiers exploitation et mise en valeur, ils ont donné au paysage un air triste et dénudé, pour un divorce de l'homme et de la nature, de la nature avec elle-même, divorce qu'un effort soutenu et intelligent, fourni par des générations, s'emploie à supprimer.

Aujourd'hui, aux avantages de ce noeud de communications, à la richesse des terres avoisinantes, s'est ajouté l'intérêt d'une force hydraulique considérable et facile à mobiliser. Des hommes clairvoyants se sont empressés de mettre à profit cette particularité pour donner le jour à une brillante industrie. Poursuivant son essor, la société est maintenant nantie de toutes les cellules qui caractérisent la vie des grandes villes. Autour des usines sont venus se greffer les organismes commerciaux et l'artisanat indispensables tandis que la population s'est soigneusement ménagé ce qui peut faire la joie de vivre en mettant patiemment en valeur un site admirable et en créant des clubs sociaux ou sportifs, en organisant les loisirs et les plaisirs aquatiques que procure le lac : la pêche, la chasse et le bateau.

Au fil de l'histoire

La première agglomération connue en ce point stratégique remonte au début du siècle dernier, mais le vieux canal de Beauharnois était presque fini, en 1854, lorsque Sainte-Cécile fut érigée en desserte, puis en paroisse, avec curé résident, en 1858. Dès 1845, une digue reliait la terre ferme à l'île Salaberry. Dix ans plus tard, la première papeterie d'Amérique du Nord s'installait dans la paroisse, donnant ainsi le signal à l'expansion de la ville et annonçant surtout la création d'une industrie appelée à devenir une des

principales richesses du Canada. Toutefois la grande date est sans conteste 1874, au moment où la Montreal Cotton's fonda une des plus importantes filatures du pays et attira ainsi une population ouvrière qui s'élève maintenant à plus de 3.500 employés pour cette seule compagnie. Elle utilise, comme bien d'autres, les avantages de puissants puits artésiens qui prodiguent l'eau à un taux exceptionnel.

La même année 1874 vit aussi la fondation de la municipalité pour une ville qui prenait le nom de Salaberry-de-Valleyfield. Dès lors, avec une constante régularité, la cité s'est agrandie; elle a attiré de nombreuses industries de sorte que la population a plus que doublé en 40 ans pour atteindre 24.000 habitants, dont plus de 3.000 pour les deux dernières années. La construction du barrage de Beauharnois procurera une énergie considérable; le développement du réseau routier (nouveau pont et auto-route vers Beauharnois en construction), la proximité des États-Unis et surtout le fait que la ville sera bénéficiaire de la canalisation du Saint-Laurent et aura directement accès à la mer, laissent bien augurer de l'avenir.

Valleyfield 1952

Tandis que Mgr Langlois administre le diocèse avec son coadjuteur, Mgr P. Caza, le docteur O. E. Caza est maire d'une municipalité qui compte 12% de Canadiens de langue anglaise. Gérant de la mairie: M. Alcide Lafontaine; greffier: M. Codebecq. Les actifs députés sont: pour le Fédéral, M. R. Cauchon; pour le Provincial, M. E. Hébert. L'administration compte aussi son magistrat, M. M. Fortin, deux installations de police et de pompiers fort modernes, une toute récente bibliothèque municipale et bilingue, un camp militaire à l'usage des réservistes, commandé par le capitaine P. Malouin.

Cinq paroisses pour la ville dont la cathédrale. (On sait que le gouvernement provincial a entrepris la construction d'un magnifique pont qui portera le nom de Mgr Langlois et sera ouvert à la circulation dans le courant de 1953).

[Lire la suite page 30]



MOÏSE PLANTE, premier maire.

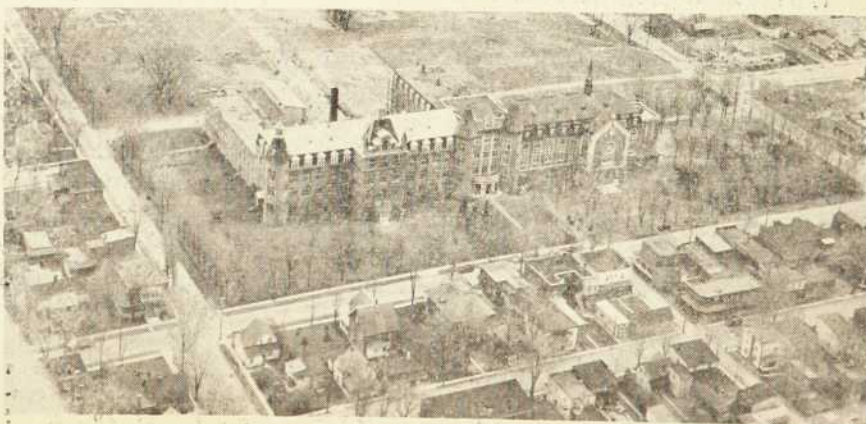
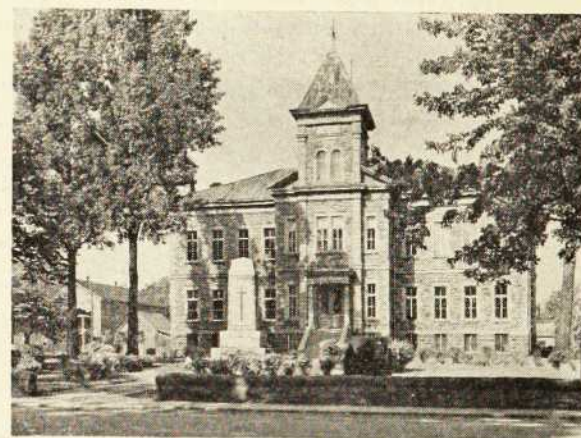


MGR LANGLOIS, évêque de Valleyfield.



Dr O. E. CAZA, maire actuel.

Ci-contre, le Palais de Justice de Valleyfield entouré d'arbres et de parterres fleuris. Le monument a été élevé aux morts de la Grande Guerre. Ci-dessous, à gauche, vue aérienne de la ville. On voit qu'elle s'est constamment développée au bord du lac St-Louis et le long du canal. C'est sur cette magnifique étendue d'eau que se déroule à la belle saison des régates fort réputées. Ci-dessous, vue aérienne du Séminaire.



PAUL BERVAL

par Cherubina Scarpaleggia



Paul Berval peut interpréter, avec facilité, tous les rôles qu'on lui confie. Ici, dans un studio de CKAC, sans trop se faire prier, il prend l'air simplet du personnage qu'il devra bientôt interpréter pour les auditeurs de *Quatuor*.

L M'A FALLU déranger une répétition de « Quatuor » pour pouvoir interviewer cet insaisissable Paul Berval. On ne le trouve jamais, il est toujours partout ! Partout à la fois, en ce sens que si vous courez à Radio-Canada, il a déjà filé à CKAC et si vous le suivez à CKAC, il vient juste de partir pour le Continental. Enfin, c'est un homme occupé et la presse ne peut pas lui en vouloir d'être aussi recherché par les réalisateurs et les metteurs en scène.

Nous voilà donc dans l'avant-propos sonore de « Quatuor », le programme le plus jeune et le plus apprécié de CKAC. Le réalisateur (non moins apprécié) de cette émission, Jacques Gauthier était ce jour-là d'une humeur ravissante et permit sans trop de répugnance à une pauvre journaliste de faire son métier. Je n'étais pas trop surprise de rejoindre Paul Berval à cette répétition puisque nous savons tous qu'il fait très souvent partie de la distribution du sketch comique de ces quatre variations radiodiffusées. Paul Berval est en effet un des comédiens les plus drôles en même temps que les plus versatiles que nous connaissions. En fait de composition, il est multiple et son répertoire de gavroches, de simplets, de clowns est le plus varié et le plus « garni » du genre. On peut l'entendre dans diverses personnifications, tous les lundis, au programme *Tout le monde s'amuse* à huit heures et trente sur les ondes de CKAC. Nous ajoutons, à l'éloge de son talent comique : si Paul Berval est là on est bien sûr de rigoler. Il a le sens de la comédie sans pour cela verser dans la bouffonnerie qui pour plusieurs pseudo-comiques, tient lieu de savoir-faire.

L'on ne confie pas toujours des rôles à rigolade à monsieur Berval. On se souvient en effet du personnage très sympathique de Marcel dans le film canadien *Lumières de ma ville*. À remarquer le caractère très photogénique de la physionomie de Paul Berval, non moins que la sobriété de son jeu qui le rend très apte pour les scènes filmées.

Avec *Ti-Coq* de Gratien Gélinas, il a fait la tournée dans la peau de Jean-Paul. Là aussi, monsieur Berval a pu unir la légèreté à l'émotion dans l'esprit des spectateurs qui l'ont vivement applaudi.

Avant l'émission de « Quatuor », PAUL BERVAL répète son rôle scrupuleusement. Pour écouter les explications du réalisateur, il est tout oreilles tandis que Jacques Gauthier est tout lunettes.

En ce moment, on peut aussi l'entendre à l'émission patriotique de Radio-Canada *Béni fut son berceau*, qui passe le vendredi à huit heures et demie, harmonisée par la musique de Maurice Meerte et de son orchestre.

— Préférez-vous jouer à Montréal ou bien entreprendre des tournées dans les autres villes, monsieur Berval ?

— J'aime les tournées en province et à l'étranger en fonction du rôle de préparation qu'elles accomplissent chez l'interprète pour qui l'idéal est de jouer pour le public et les lumières de sa ville natale.

— Et parmi les rôles que l'on vous confie, lesquels préférez-vous ?

— Je n'ai pas de préférences nettement marquées. J'aime jouer. Tout ce qu'on voudra. J'éprouve cependant plus de satisfaction professionnelle à interpréter un rôle bien défini dans une pièce bien écrite.

— En somme vous avez le culte des choses bien faites.

— Oh ! oui, je les aime... bien faites !

Le clin d'oeil et le rire espiègle de Paul Berval me fait répondre :

— Etes-vous, en général, plus épris des femmes belles que des femmes intelligentes ?

— Je suis épris de toutes les femmes en général ! Je vous avouerai cependant que je courtise la belle mais épouserai l'intelligente.

— Je laisse à nos lecteurs le soin d'applaudir à votre goût... Et si quelque admiratrice me demande où elle peut vous rejoindre, que dois-je répondre ?

— Oh ! vous me comblez ! Vous pouvez toujours dire que, de ce temps-ci, je suis, la nuit, au Saint-Germain-des-Prés.

— On rapporte que le spectacle est très intéressant, dans cette boîte.

— Je crois qu'il est amusant. Jacques Normand, Pierre Roche et Gilles Pellerin en font partie. Tour à tour, nous venons « distraire » les spectateurs par quelques blagues, quelque histoire ou quelque sketch. C'est un travail qui me plaît malgré l'atmosphère enfumée dans laquelle il se poursuit.

Comme on se rend compte, Pierre Berval est un jeune homme qui travaille jour et nuit. Son talent versatile, sa charmante personnalité et son souci de la perfection en font un favori des « monteurs de spectacles ». Nous souhaitons bien que ces succès continuent de le consacrer vedette chez le public canadien. On dit même que, cette année encore, on le reverra aux Variétés Lyriques. Souhaitons que la rumeur soit véridique car, tout le monde se rappelle avec joie le rôle si délectable de Bonni qu'il tint, l'an dernier, dans *Princesse Czardas*.

À l'opérette, au caf'con, à la radio ou au cinéma, Paul Berval reste un grand jeune nom qui donne prix aux affiches. Félicitations.



LES ENFANTS DES VEDETTES FRANÇAISES

ne sont pas des vedettes

Par Judith Paley

de temps loin de chez nous que, chaque fois que je suis là, je veux vivre avec mon fils. Vivre avec lui, cela signifie pour moi l'associer à toutes les petites choses qui occupent une journée... à condition surtout que les journalistes le laissent tranquille. Danièle me dit cela avec une si gentille grimace que je ne puis lui en vouloir. Il faut dire que je la comprends si bien.

Renée Devillers est la toute jeune Maman de trois enfants dont l'ainée, Françoise, a quatorze ans. Ensuite vient Philippe qui a douze ans et enfin, la petite Barbara qui a cinq ans et demi. Lorsque je lui parle de la vie de ces petits, elle me regarde d'un air franchement étonné. « Je n'ai vraiment rien de spécial à vous dire sur eux. Ils sont comme les gosses de tout le monde, parce qu'ils mènent une simple existence d'enfants sages. Ce dont je vous parlerai, par contre, c'est de moi, leur maman. Car il ne faut pas croire qu'il soit si facile d'être à la fois une comédienne et une maman attentive. J'ai toujours voulu m'occuper moi-même, dans la mesure du possible, de mes trois diables. Ils ont droit à une maman, quand même! Alors imaginez mon angoisse lorsque je dois m'éloigner d'eux et qu'ils sont malades. Cela m'est arrivé déjà plusieurs fois, car avec trois enfants, il est bien rare qu'il n'y ait pas un petit quelque chose... Je me souviens d'avoir tourné un film très gai pendant qu'on opérait Philippe pour l'appendicite. »

« Mais avez-vous le temps, Renée Devillers, de surveiller les études de ces petits, de les mener chez le dentiste, de leur choisir des robes? »

« Bien sûr, quitte à mettre les bouchées doubles ensuite. Je ne consentirais jamais à gâcher l'enfance de mes gosses sous prétexte de ma carrière. Et comme celle-ci compte aussi pour moi, vous voyez, c'est tout un programme! »

J'ai continué ma tournée: j'ai vu Sophie Desmarets et sa Catouche; j'ai vu François Périer et ses trois diabolins; j'ai rencontré Renée Faure et sa famille, d'autres encore... Et tous m'ont dit: « surtout, des enfants tout simples et pas d'enfants de vedettes... » Tous m'ont parlé [Lire la suite page 30]

Renée Devillers et ses trois enfants dont elle s'occupe le plus possible: — "Il faut qu'ils aient une vraie maman qui va chez le dentiste avec eux", dit-elle.



DANIELE DELORME et son fils XAVIER qui va à l'école et mène la vie de tous les petits Parisiens sans que la brillante carrière de sa mère ne vienne troubler son épanouissement.

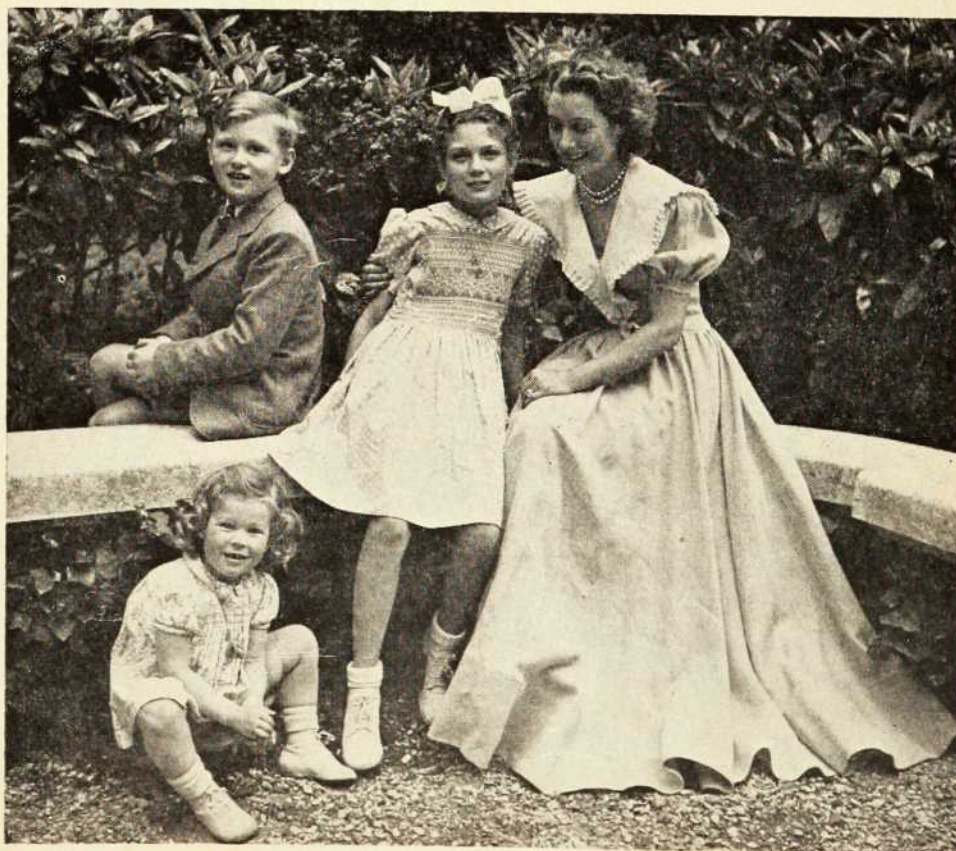
LORSQUE j'ai dit à Bernard Blier, au téléphone, que c'était non pas l'acteur mais le père de famille que je voulais voir, il m'a répondu: « Venez... » Mais lorsque je suis arrivée, je n'ai pas vu les enfants de Bernard Blier.

« Je regrette », m'a-t-il dit avec un bon sourire, « mais chez moi, c'est une règle absolue. Ni les petits, ni ma femme ne doivent paraître dans les interviews. Comprenez-moi bien: je suis un homme comme les autres et je tiens à avoir une vie familiale comme les autres. Je ne veux pas que mes gosses deviennent de petits singes poseurs et mal élevés. La chose qui compte, pour moi, c'est que Brigitte et Bertrand aient une enfance heureuse et normale. Je n'ai évidemment pas beaucoup de temps pour m'occuper d'eux, mais chaque fois que j'ai un instant de libre, je suis avec eux, je fais des photos de couleur avec eux, nous passons nos vacances ensemble à la montagne, (cela fait beaucoup de bien à Bertrand qui a tendance à avoir des bronchites), enfin j'essaie d'être un vrai Papa tout simple pour eux ».

Xavier Gélén est un monsieur de six ans qui m'a accueillie à la porte du nouvel appartement de ses parents en déclarant, avec le plus grand sérieux: « Moi, je veux être gendarme! » Ainsi prévenue, je n'avais plus qu'à me tenir sur mes gardes et, pour amadouer le futur représentant de la Loi, je l'ai pris sur mes genoux et nous avons bientôt été les meilleurs amis du monde. Pourtant, en voyant cela, Danièle Delorme, sa maman, a émergé du casque où elle faisait sécher une mise en plis.

« Vous savez, d'habitude je ne permets pas à Zazy d'être là lorsque je reçois des journalistes. Mais aujourd'hui, il relève d'une petite grippe, aussi je n'ai pas voulu l'envoyer à l'école. »

Zazy ne s'intéresse pas du tout à la carrière de sa mère, ni à celle de son père, Daniel Gélén. Ce qu'il préfère à tout, c'est d'être le fidèle petit compagnon de sa grande Danièle de maman. Il trotte dans l'appartement, va chercher dans la salle de bain la montre oubliée, va porter à la femme de chambre un ordre pressant. « Je veux qu'il vive très près de moi », me dit Danièle Delorme, « nous passons déjà tellement



Foyers ou boîtes à loyers?

2,500 chambres en 582 logis

Par
**ARTHUR
PREVOST**

Toute une ville entre quatre rues, sur 20 étages avec jardins, terrasses et solariums sur le toit. Plus d'un million de pieds carrés de surface. Une bagatelle : \$10,000,000

LES AUTEURS, même les plus anciens ont parlé des Jardins suspendus de Babylone. De nouveaux jardins avec plus de 500 différentes espèces de plantes et de fleurs, et d'une superficie de 1,048,700 pieds carrés, soit plus de 24 acres, superposés sur un terrain de 98,000 pieds (deux acres et quart), ont été élevés non pas cette fois sur les bords de l'Euphrate, mais en plein coeur de la section est du Grand New-York, exactement à 200 est, soixante et sixième avenue.

C'est la « Manhattan House », le dernier cri en fait de logis dans la grande cité américaine, un édifice éclairé, haut, digne, dont une partie semble être élevée sur des pilotis comme les travaux du grand architecte Le Corbusier qui fait présentement ses exploits à Marseille.

Cette fois, il s'agit d'une « maison », un immeuble de 582 logis, de deux à sept pièces, plus de 2,500 chambres et dont les loyers mensuels s'échelonnent entre \$95 et \$625. Cet édifice coûte plus de \$10,000,000.

Au premier coup d'oeil, la façade de cet édifice s'apparente un peu à celle de l'Université de Montréal, c'est dire qu'à certains endroits, la construction forme des ailes qui se dirigent vers la rue, mais avec cette différence qu'il y a 19 étages en plus de deux étages moins grands sur le toit et qu'il y a une foule de balcons d'où on peut admirer New-York.

Le terrain a été acheté à l'enchère pour \$1,600,000. L'édifice s'élève près de l'Hôpital « Memorial » et du centre de recherches contre le cancer « Sloan-Kettering » de renommée mondiale.

C'est une structure ultra-moderne et l'intérieur dénote aussi les temps modernes, les balcons servent de prolongement au salon et à la salle à manger. Même au coeur de New-York, il est possible de prendre ses ébats sur la terrasse et dîner au clair de lune. C'est l'oeuvre des architectes Mayer et Whittlesey et des constructeurs Couldwell-Wingate, un gratte-ciel-apartement construit et administré par la compagnie d'assurance New-York Life.



Tout un pan de mur en verre

Signalons immédiatement qu'en plus des pièces de ces appartements, il y a des pièces communes et des services communs. D'abord deux vastes pièces vitrées qui servent de solarium sur le toit ainsi que des terrasses non couvertes pour le sport en plein air, au-dessus des 19 étages.

Dans chacun des 582 salons individuels, tout un mur est en verre et donne une vue très large sur New-York. Les balcons sont ainsi construits qu'ils n'enlèvent pas de clarté au salon d'en dessous, surtout l'été quand le soleil est haut. De plus, presque tous ces logis ont un foyer naturel.

Le garage aménagé sous l'édifice peut accommoder 210 automobiles garées à la porte des vastes foyers.

Il y a aussi dans chacune des cuisines, excepté les logis de deux pièces, une laveuse à vaisselle automatique. [Lire la suite page 31]



Vue d'ensemble de « l'unité d'habitation » modèle comprenant 19 étages divisés en logis, plus deux étages réservés aux jardins suspendus, terrasses, etc. On peut voir que le « bloc » jouit de vastes dégagements et comporte des fenêtres assez vastes pour dispenser largement à tous la lumière solaire. La construction, sans la moindre recherche de ligne, n'en est pas moins imposante par sa sobriété et sa belle ordonnance. En bas, de gauche à droite : la salle d'attente de la buanderie collective, beaucoup s'en contenteraient pour un salon... Un coin d'un solarium avec terrasse et vue sur la ville. La construction repose sur de solides pilotis, on voit ici l'entrée des garages d'une contenance de 210 voitures. Ci-contre : la pièce principale d'un appartement. On voit que le travail est soigné et de bon goût.



AUX PORTES DE PARIS

Une histoire vivante du monde par la céramique

IL EST aux portes de Paris un musée méconnu des Français comme des étrangers. Et ce musée est pourtant, en son domaine, le plus riche du monde : il s'agit du musée de la céramique installé à Sèvres aux côtés de la célèbre manufacture nationale et qui est le seul où l'on puisse suivre l'évolution prestigieuse de la céramique à travers tous les temps et toutes les écoles.

Les collections du musée de la céramique comprennent en effet trente mille pièces environ et aucun autre musée ne peut offrir une aussi cohérente somptuosité. Les salles récemment aménagées avec infiniment de goût et de logique permettent donc à chacun de suivre « l'essentiel de l'histoire de la céramique européenne et particulièrement de la céramique française », ainsi que le déclare lui-même le conservateur.

Une promenade dans ces nouvelles salles constitue un véritable voyage à travers les grandes civilisations qui ont créé et perfectionné la technique de la céramique depuis les origines jusqu'à nos jours.

La France a pris évidemment une place de choix et nul musée ne peut offrir une vue d'ensemble aussi cohérente et aussi complète de la production céramique française, originellement influencée par les artistes italiens. On pourra suivre ici avec méthode l'évolution des ateliers français depuis la fin du moyen âge jusqu'au XIXe siècle, rencontrant, au cours de cette passionnante visite, les belles et rares pièces primitives (plats ou pots de pharmacie) de Lyon ou de Montpellier, les pièces à décor polychrome de Nevers, les plats décorés de lambrequins des ateliers de Rouen, les hanaps et les fontaines de Moustiers, les grands plats de chasse de Marseille, les élégantes productions de Strasbourg, de Niderviller et d'Apsey, les fabriques de « petit feu » de Marseille et leurs éclatants fonds jaunes.

Après la très attachante salle consacrée à la poterie française du XVIe siècle (notamment de précieux vestiges des « rustiques figulines » de Bernard Palissy), c'est l'histoire de la Porcelaine qui terminera le cycle et qui, encore une fois, conduira les visiteurs d'Extrême-Orient en France. Ce sont les fabriques de Rouen, St-Cloud, Chantilly, Vincennes et enfin Sèvres, dont la manufacture fondée sous Louis XV n'a jamais cessé, jusqu'à nos jours de faire preuve de la plus intense activité matérielle et esthétique. On peut aussi admirer le panneau en porcelaine tendre exécuté pour la salle à manger du roi Louis XVI à Versailles, le service en porcelaine dure réservé à la laiterie de Marie-Antoinette à Rambouillet, ainsi que le service de Napoléon qui montrent les différents aspects de la production sortie de la célèbre manufacture tour à tour royale, impériale et nationale.

Ce merveilleux musée poursuit, peu à peu, son réaménagement. Tel qu'il est cependant, il constitue l'un des lieux de travail les plus incomparables et l'une des collections publiques les plus attrayantes de la capitale française.

(Photos S.F.T.)

De gauche à droite : chandelier en faïence de Strasbourg. D'aspect un peu naïf, ces charmants objets ont conquis l'admiration du monde par la fraîcheur des couleurs et des sentiments qu'ils reflètent. Une Figuline (terre cuite) de Bernard Palissy qui, comme on le sait, a inventé à Tours, l'art de la cuisson des émaux. Ci-contre, "Service aux oiseaux", créé à Sèvres pour l'usage du roi Louis XV.

(Photos S.F.T.)



Choisies parmi plus de trente mille, voici quelques belles pièces de l'incomparable collection. Ci-dessus, une coupe produite par la fabrique St-Porcelaine disparue avec la révolution. Ci-contre, un biscuit d'une extraordinaire finesse : Don Quichotte cassant les marionnettes.



Roman dramatique

LE TALISMAN D'YVONNE

par ANNIE-PIERRE HOT

L'EXPRESS roulait dans la nuit. Il venait de dépasser Le Mans en direction de Paris où il devait arriver à onze heures quarante. Les voyageurs somnolaient ou conversaient.

Dans un compartiment de seconde classe se trouvaient seules, deux jeunes filles qui, pour tuer le temps, avaient, au départ, fait ample provision de journaux et de magazines. Toutes deux étaient plongées dans la lecture.

Soudain l'une d'elles déclara avec une certaine émotion :

— Elle en a de la chance Annabella ! Il est richement beau gosse, Tyrone Power !

Sa compagne daigna jeter les yeux sur la photo du séduisant acteur ; puis elle répliqua dédaigneuse :

— Ce n'est pas mon type !

— Je sais !... Mlle Yvonne Lallier est amoureuse de Clark Gable !

— Idiote ! protesta ladite Yvonne. Comme si on pouvait être amoureuse d'un homme qu'on ne connaît pas ! Si j'aime un jour, et ma foi, cela peut arriver, n'est-ce pas, puisque je n'ai que dix-huit ans, il s'agira d'un homme qui sera peut-être un beau garçon, ce qui n'est pas défendu, mais surtout un type qui n'aura peur de rien, un homme brave... et pas une mazette comme on en voit tant de nos jours !

Cette déclaration, formulée avec le plus grand sérieux, eut le don de faire rire aux larmes Gisèle Hartcoeur, compagne d'Yvonne et, comme celle-ci, à peine âgée de dix-huit ans.

— Tu es trop drôle ! fit-elle quand elle se fut un peu calmée. En somme tu rêves d'un don Quichotte !... Si quelqu'un t'entendait, il lui serait difficile de croire que tu sors du couvent, où tu vis claustrée depuis l'âge de six ans, avec, comme dérivatif, les vacances à Vitré chez ta tante Lucie, une bonne vieille fille, fossile et rétrograde, chez qui tu n'as guère pu apprendre la vie, ni même en soupçonner les petites intrigues.

— Tandis que toi !... ironisa Yvonne vexée.

— Mon Dieu, moi, je vis normalement. Je suis au couvent, à Rennes, cela c'est sûr ; mais seulement depuis cinq ans et, aux vacances, je retrouve mes deux frères, un père, une mère... Oh ! pardon, chérie !

Gisèle, qui adorait son amie, venait d'oublier qu'Yvonne avait perdu sa mère à l'âge de six ans. Spontanément elle se jeta à son cou et l'embrassa en répétant :

— Pardon, je ne suis qu'une sotte ! Tu sais pourtant combien souvent je t'ai plainte que ton père, ta seule famille en somme, s'éternisât au Maroc, et combien je prends part à ta joie de son retour à Paris et de ton rappel auprès de lui !... Tu me crois, n'est-ce pas ?

— Mais oui, ma petite Gisèle ! Rien, sois-en sûre, ne viendra détruire notre mutuelle affection. Peut-être cependant serons-nous séparées désormais. Ton père est un magistrat distingué ; le mien simple directeur d'hôtel. Cela ne rime guère.

— Ne dis pas de bêtises ! Je te donnerai notre adresse exacte. Bien que je sois allée à Paris à plusieurs reprises, c'est la première fois que je m'y rends chez moi, mon père n'y étant appelé par ses fonctions que depuis un mois seulement. Je me réjouis de cette coïncidence qui, loin de nous séparer, nous rapprochera au contraire.

*Fleur éclore en un bouquet
d'épines, elle est la fille très
pure d'un père indigne.
L'amour lui sourira-t-il ?*

Dessin de JEAN MILLET

— Je le souhaite ! murmura Yvonne...

Elle hésita, comme bridée par une pensée soudaine ; puis, après un regard vers la campagne obscure, elle reprit :

— Je le souhaite d'autant plus que mon vif désir de retrouver mon père, que je n'ai pas revu depuis huit ans, est mitigé d'une certaine angoisse... je le connais si peu !... Si nous n'allions pas nous entendre !

— Un père ! Ne pas s'entendre avec sa fille ! A-t-on jamais vu cela !... Si tu connaissais le mien !... Magistrat sévère, il est aussi enfant que moi quand il me prend l'envie de le dérider !... Tu verras, je te présenterai... Laisse-moi maintenant achever la lecture de mon feuilleton qui m'emballe !

Mais, à l'encontre de Gisèle Hartcoeur, Yvonne ne put reprendre sa lecture. Sa pensée vagabondant, elle revêcut ses années d'enfance et d'adolescence, essayant de s'imaginer le père qu'elle allait rejoindre.

A la mort de sa femme, Eugène Lallier était employé de banque, et la petite Yvonne n'avait jamais bien compris la raison pour laquelle il était parti au Maroc, laissant enfermée dans un couvent breton la petite fille de six ans qui n'eût demandé qu'à le suivre et à le chérir. Mais les raisons des grandes personnes ne sont pas toujours celles des petites filles. Toutefois, les années passaient et, au fur et à mesure qu'elle grandissait, Yvonne réfléchissait. Bien que son existence, du point de vue matériel ne laissât rien à désirer, elle avait à maintes reprises fait part dans ses lettres à son père de son vif désir de le rejoindre.

L'HIRONDELLE

*Dès qu'avril renaitra, j'ouvrirai ma fenêtre,
Plus tôt et de plus loin pour te voir apparaître ;
J'éteindrai sous ton vol, hôte religieux,*

La bleuâtre fumée à mon foyer joyeux.

— Mais si l'épais volet, resté clos à l'aurore,

Ne sait plus s'entrouvrir à ta voix qui l'implore,

Pense que ton ami, loin, bien loin à son tour,

Pour un autre voyage est parti sans retour.

Crains de déployer là tes ailes assoupies :

Car d'un dur successeur les servantes impies

Te pourraient disputer ta patrie en lambeaux.

Alors, va de l'église habiter les arceaux ;

Cherche l'enclos bordé de prunelliers, de mûres,

Où la brise du soir fait pleurer ses murmures ;

Et de la croix de fer où Christ a bu le fiel

Laisse, pour ton ami, monter tes chants au ciel.

HENRI DE LATOUCHE.

Mais toujours il se dérobaît, déclarant qu'il rentrerait bientôt en France, et qu'alors ils pourraient vivre heureux ensemble.

C'est assez dire combien grande avait été la joie de la jeune pensionnaire en apprenant le retour de son père maintenant fixé à Paris, où il avait acheté, de moitié avec un ami, le « Home Read », un hôtel qu'il dirigeait avec son associé.

Pour une jeune fille ayant toujours vécu au couvent ou dans le giron d'une vieille tante de province, le seul fait de venir à Paris pour la première fois était déjà un événement. Aussi bien s'était-elle arrangée pour faire coïncider son départ avec celui de son amie Gisèle et voyager ensemble.

Son père l'attendrait sans doute à la gare et la reconnaîtrait facilement, pensait-elle, grâce aux nombreuses photos qu'il avait en sa possession. Toutefois Yvonne s'était montrée quelque peu déçue qu'il ne fût pas venu à Rennes dès son arrivée en France et, bien qu'il eût donné comme prétexte les tracas de son installation, elle en gardait au fond de soi, beaucoup d'amertume.

Ainsi que tous ceux qui, n'ont pas de foyer et qui, comme elle, ignorent les douceurs de l'intimité familiale, Yvonne Lallier se réjouissait de ce prochain apprentissage. C'est pourquoi elle s'efforçait d'oublier l'impression pénible qui parfois venait l'habiter. Il était normal qu'un père se montrât moins sentimental que ne l'est en général une mère, encore que ses lettres fussent empreintes d'une grande tendresse. Même en lisant entre les lignes de ses dernières missives, Yvonne en arrivait à se convaincre qu'il caressait pour elle certains projets d'avenir et... matrimoniaux.

« Jamais, se disait-elle, jamais, je n'accepterai que l'on m'impose un mari. Je le trouverai seule ou pas du tout. »

Tout en remuant dans sa tête ces pensées confuses, le balancement du train la fit sombrer dans le sommeil, et ce fut Gisèle qui la réveilla en disant :

— Allons, vite ! éveille-toi, Yvonne ! Nous entrons en gare ! Tu as juste le temps de te faire présentable !

— Voici ta chambre. Tu y seras tout à fait chez toi et à l'abri des allées et venues de l'hôtel.

— Oh ! mais elle est charmante ! s'exclama Yvonne enthousiasmée, en découvrant cet arrangement moderne égayé de tentures en cretonne claire et dont le cadre était vaste et bien aéré.

Spontanément elle se jeta au cou de son père lequel, après une seconde de surprise, parut ravi du contentement de sa fille.

— Maintenant je te laisse, fit-il en se dégageant ; c'est pour nous l'heure du travail.

— A une heure du matin ? s'étonna Yvonne. Tout le monde dort à cette heure-là !

M. Lallier sourit de cette naïveté, mais ne jugea pas à propos de dissuader sa fille. Sur la table un repas froid attendait. Le désignant, il dit à Yvonne :

— Tu dois avoir grand besoin de te restaurer. Tu as ici tout ce qu'il faut pour cela. Mange et repose-toi. Demain matin je reviendrai te voir et nous bavarderons. Si tu as besoin de quoi que ce soit, voici la sonnette. Tu n'auras qu'à appeler, une femme de chambre se présentera et te servira.

— Comme une reine ! enchaina la jeune fille en riant, heureuse au fond de se sentir ainsi accueillie, encore qu'elle eût envisagé une tout autre réception. Tout en jetant dans son assiette une aile de poulet froid, elle s'essayait à mettre un peu d'ordre dans ses idées.

Lorsque sur le quai de la gare de Montparnasse, après qu'elle eût pris congé de son amie Gisèle, elle avait entendu derrière son épaule une voix inconnue demander :

— Mademoiselle Yvonne Lallier, je crois ?

...elle s'était détournée surprise, bien qu'elle s'attendit à la question. Devant elle se tenait un petit homme d'environ quarante-cinq ans, replet, désespérément chauve, trop souriant et trop gras. Tout d'abord elle avait hésité à le reconnaître pour son père et sa première impression restait plutôt désagréable. Nonobstant elle s'était laissée embrasser et avait rendu sans enthousiasme les baisers humides dont il s'était montré prodigue. Au fond de soi, elle se félicitait que son amie Gisèle fût déjà partie, emmenée par sa mère, à laquelle du reste elle avait été présentée.

Installée dans le taxi près de ce père inconnu, Yvonne s'était lancée dans une conversation à bâtons rompus et aussi banale que possible. Elle cherchait ainsi à se griser pour étouffer le chagrin qui montait en elle, en dépit de l'encombrante sollicitude dont l'entourait son père. Elle essayait de se raisonner, refoulant l'impression de déception qui concrétisait si peu l'idée qu'elle s'était faite de l'auteur de ses jours, et celui qui, tout compte fait, constituait sa seule famille.

L'arrivée à l'hôtel la tira de ses mornes réflexions. Là, non plus elle ne trouva point exactement ce qu'elle escomptait. Elle s'était imaginé un palace ruisselant de lumière, avec une armée de domestiques en livrée. Or le palace n'avait les proportions que d'un hôtel particulier à usage de cercle ou de club et, bien qu'elle n'eût fait qu'entrevoir un des salons, elle ne pouvait se faire aucune idée du genre de clientèle qui fréquentait le « Home Read ».

Le service était assuré en grande partie par des femmes et ceci encore surprenait Yvonne.

Cependant toutes les personnes qu'elle avait croisées en gagnant la chambre qui lui était réservée, semblaient lui témoigner par un sourire une réelle sympathie. Un seul homme lui parut plutôt antipathique. C'était André Verney, l'associé de M. Lallier et qu'elle pressentait être son candidat ; jeune gandin pompadour, musqué, monoclé, trop joli garçon et dont les minauderies suspectes l'avaient fort mal impressionnée. Mais Yvonne songeait qu'à tout prendre la première impression est souvent trompeuse. Néanmoins elle se demandait pourquoi, alors qu'il lui avait parlé dans toutes ses lettres de son associé, son père le lui avait présenté comme le directeur de l'établissement.

Tout cela était bien compliqué pour une petite fille sortant du couvent. Aussi bien prit-elle la résolution de ne point chercher plus loin pour le moment, et d'attendre les événements.

Tout en dégustant avec appétit le succulent en-cas, elle retrouvait peu à peu son optimisme. Bien sûr, la vie qui l'attendait ne ressemblerait en rien à celle qu'elle venait de quitter ; mais, après tout, elle saurait s'adapter et qui sait si, dans quelques mois elle ne serait pas mariée et mariée selon son goût ! Cette pensée la fit sourire et, comme elle trouvait à sa convenance, elle s'y arrêta. Aussitôt sa main chercha et rencontra suspendue à un mince filet d'or une breloque formée d'une médaille de même métal et portant

en relief un aigle aux ailes déployées, avec cette légende empruntée à Horace : *Majores pennas nido* (des ailes plus grandes que le nid). C'était là pour Yvonne un précieux talisman.

— Je serai heureuse un jour ! murmura-t-elle. La dame me l'a promis.

Se remémorant cet épisode de son enfance, elle se retrouva à l'âge de douze ans, au cours des vacances passées à Vitry chez sa cousine. Là, un soir du mois d'août, elle avait été le témoin d'un effroyable accident d'automobile qui coûta la vie à plusieurs personnes. Avec un sang-froid surprenant, elle parvint à dégager de la voiture en flammes la femme qui la pilotait, sauvant ainsi la malheureuse d'une mort effroyable. Aussi, à l'hôpital où elle avait été transportée, la pauvre femme ayant fait mander Yvonne et après l'avoir dûment remerciée, lui dit en lui remettant la breloque en souvenir :

— Petite fille, portez toujours cette médaille qui aujourd'hui encore m'a préservée. Qu'elle vous garde

comme elle garda les miens, et vous serez heureuse un jour.

Depuis, jamais, Yvonne n'avait vu l'accidentée. Elle ignorait même son nom, mais le pendentif était toujours là, gardant pour elle son mystérieux pouvoir...

Aujourd'hui, au seuil de sa nouvelle existence, il était normal que sa pensée se tournât vers sa mascotte. Pour une jeune fille de dix-huit ans, le bonheur promis ne consiste-t-il pas dans l'espoir d'un prochain mariage ? Aussi bien Yvonne comptait-elle sur la puissance occulte de son talisman pour le lui procurer.

Le cœur plein de cette attente, elle se mit au lit et fut très surprise en se réveillant le lendemain matin de n'entendre aucun bruit dans l'hôtel. Il lui semblait extraordinaire que tous les gens que la veille en arrivant elle n'avait fait qu'entrevoir, ne manifestassent leur présence par le moindre va-et-vient.

Intriguée, elle se leva, fit sa toilette. Sa montre marquait huit heures quand elle fut prête et le même silence continuait à régner. Voulant en avoir le cœur net, elle sonna. Quelques minutes passèrent : mais, au lieu de la femme de service, ce fut, en robe de chambre, son père qui répondit à son appel.

— Oh ! papa, s'excusa-t-elle, je ne voulais pas vous déranger !

— Tu ne me déranges nullement. J'avais donné l'ordre de me prévenir dès que tu appellerais. Pour ton premier réveil j'ai pensé qu'il te serait plus agréable de voir ton vieux papa plutôt qu'une étrangère.

— Bien sûr ; mais tout de même, vous vous êtes couché tard !... Enfin maintenant, je vais pouvoir vous seconder.

— Me seconder ! répliqua M. Lallier en souriant ; mais à quoi, mon enfant ?

Venant s'asseoir sur un fauteuil libre près de sa fille, il lui prit la main et poursuivit :

— Je ne t'ai point fait venir pour m'aider, du moins pas dans le sens objectif où tu l'entends ; mais tu peux cependant m'être utile... Très utile, même.

— Alors tout est pour le mieux, fit Yvonne déjà toute heureuse... Que faudra-t-il faire ?

M. Lallier dévisagea longuement sa fille ; puis, comme pour se libérer d'une pénible corvée, il répondit :

— Devenir la directrice de cet établissement en épousant André Verney, mon associé.

Dès les premiers mots, Yvonne avait froncé les sourcils. Aussitôt sur la défensive, elle fit observer d'un ton très calme :

— Pour être la directrice, point n'est besoin d'épouser M. Verney. Ne suis-je pas votre fille et n'êtes-vous pas co-directeur ?

M. Lallier parut gêné. Il se leva, fit quelques pas au travers de la chambre, hésitant sur l'attitude à adopter ; puis, finalement, il déclara :

— J'aurais sur ce point beaucoup de choses à t'apprendre ; mais ce serait trop long, un peu fastidieux peut-être et je ne suis pas certain que tu me comprendrais. Sache seulement que je suis l'obligé de M. Verney et qu'il ne tient qu'à lui de nous mettre à la porte tous les deux.

— En somme, si je vois clair, je constitue pour lui une sorte de caution ?

M. Lallier, visiblement, était de plus en plus ennuyé. Il toussa, se moucha et vint se rasseoir.

— Allons, allons, tu exagères, ma petite fille ! En somme c'est naturel, puisque tu ignores les heures pénibles que j'ai vécues autrefois. J'ai commis, alors que tu n'étais qu'une enfant, une faute grave... Oh ! bien inconsidérément !... Ta mère est morte de chagrin, et c'est pour réparer que je me suis exilé... Depuis

[Lire la suite page 13]





Nouvelle

LE PETIT SOU

par LOUIS DARMONT

A ma petite amie Bernadette GUIDO, dite Dédé. — L. D.

LA FATALITÉ s'en était mêlée. Il y avait un sou, un tout petit sou (oui, il y en avait encore en ce temps-là), sur le coin de la table. On l'avait oublié là, sans doute. Mais quelle tentation !

Oh ! vous, mamans, qui avez de petits enfants à mant les bonbons comme tous les bambins, ne laissez jamais traîner de la monnaie sur quelque meuble, à portée de leurs menottes. Un enfant, ça touche à tout, vous le savez bien. Et puis, comprenez-le, si vous paraissez faire si peu de cas de votre argent que vous ne preniez pas soin de le renfermer comme chose précieuse, fillette ou garçon pensera que c'est un peu comme si vous dédaigniez ce qui n'a probablement qu'une valeur négligeable. Alors, bien sûr, il songera que s'en emparer n'est pas un grand crime, que ce n'est pas un vol, pas même un larcin...

Le petit René, depuis quelques minutes, lorgnait ce petit sou du coin de l'oeil. Mais son père était là, très occupé à sa toilette du matin. L'enfant l'observait. Papa venait de placer le miroir contre la fenêtre. Ainsi s'apprêtait-il à se raser, comme il fait chaque jour. René savait bien que son papa, à ce moment-là, ne bouge plus, toute son attention étant retenue par la crainte de se couper.

La main du petit René tremblait lorsqu'elle se posa sur le petit sou. Il avait tout prévu. Son père tournait le dos à la table. René ne risquait donc pas d'être surpris. Papa ne saurait jamais... Un sou, ça peut se perdre, n'est-ce pas ? On croirait l'avoir posé là. Bah ! on l'avait peut-être posé ailleurs. On le retrouverait... Enfin, ce n'est pas une si grosse perte ? Qu'a-t-on aujourd'hui pour un sou... Et l'on n'y pense plus.

Et c'est toujours la même histoire, banale et sottise. Le voleur, même le moins rusé, est persuadé avoir tout prévu. Oui, tout, sauf... ce qui le fait « pincer » !

Et le petit René n'avait pas prévu le danger du miroir, devant lequel son père était placé. Un miroir : c'est un traître. La main qui saisit, qui se referme, qui, rapidement, dissimule le petit sou dans la poche de la culotte ; tout ceci, le miroir en avait été le trop fidèle reflet.

L'involontaire témoin du délit ne broncha pas.

Ce ne fut pas long. Sous le prétexte d'aller jouer dans le jardin où les roses s'entrouvraient sous la caresse des premiers rayons du soleil, le petit René s'esquiva, courut jusque chez François, l'épicier du coin, d'où il fut bientôt de retour.

— René !

Tout homme a ses faiblesses.

mais pour former les honnêtes

gens, rien n'est meilleur ou

pire que l'exemple des parents.

Dessin de JEAN MILLET

C'est papa qui l'appelle.

L'enfant s'avance, un peu pâle, sans hâte, hésitant...

Et papa le soulève doucement, l'assied sur ses genoux comme s'il n'était encore qu'un bébé, un tout petit bébé, puis, tournant vers lui le petit visage anxieux de son fils, il lui dit d'une voix infiniment émouvante :

— Regarde-moi, René, mon chéri... Ah ! pourquoi as-tu volé le petit sou qui était resté là sur la table ?... Ne nie pas, tais-toi !... Le caramel que tu viens d'acheter chez l'épicier avec le sou volé, ce caramel, tu l'as encore dans la bouche... Il n'est pas bon, n'est-ce pas ?... Il a un goût amer... Ecoute, mon mignon : Tu viens de faire à ton papa qui t'aime de tout son coeur, à ce papa qui ne travaille que pour toi, un chagrin, un gros chagrin... Oui, pourquoi l'as-tu volé, ce petit sou ?... Ecoute : J'ai beaucoup lutté, souffert et pleuré parce que jamais je n'ai voulu que ma main tremble, que se baisse ma tête pour essayer de dissimuler le rouge de la honte qui monte au front soudain... J'aurais pu être riche, comme tant d'autres... Je n'ai pas voulu parce que ce ne pouvait être qu'au prix de louches compromissions, de peu scrupuleuses tractations... Je n'ai jamais admis que l'on puisse saluer, chapeau bas, le parvenu gonflé de vanité, ni flatter les puissants du jour ou s'incliner devant qui détient les places, les honneurs, les grasses sinécures... Je suis pauvre ; j'ai supporté toutes les misères, toutes les privations parfois, mais le pain dont je me suis nourri, il a toujours été à moi, bien à moi, parce que je n'ai jamais rien possédé que le fruit de mon travail... J'ai donné, chaque fois que cela me fut possible... Je n'ai jamais rien reçu, n'ayant jamais rien demandé... alors, j'ai connu tous les abandons. On disait : « Il est trop fier ». Et l'on passait... Mais je n'ai rien à craindre ni des gendarmes, ni de la police, ni de qui que ce soit parce que je ne dois rien et que je n'ai fait de tort à personne... Et pourtant, moi aussi, j'aimerais bien les caramels et toutes les bonnes choses et la vie facile, aisée, confortable. Je n'ai pas eu de chance. Il fallait toujours commettre quelque vilaine action et je refusais !... Mon amour-propre, ma dignité d'homme probe, je les ai payés de toutes mes souffrances, de toutes mes amertumes, de toutes mes déceptions. Je ne le regrette pas. Je n'ai jamais désiré prendre ce qui n'était pas à moi... Alors, comprends-moi, mon petit René, quand, tout à l'heure, dans le miroir, j'ai vu ton geste, quand j'ai vu que tu prenais ce sou, ce petit sou qui n'était pas à toi, et quand, à travers la vitre de la fenêtre, je t'ai vu, franchissant en hâte le jardin, courant à la porte, regardant derrière toi si tu n'étais pas suivi... alors, oh ! alors, j'ai senti un pincement là, au coeur, et j'ai pleuré... oui, j'ai pleuré en murmurant : « Il n'est donc pas mon fils ?... »

Le petit René étouffait, sa gorge se serrait affreusement et de grosses larmes noyaient ses beaux yeux. Frissonnant, il se blottit contre la poitrine de son papa en sanglotant et il balbutia :

— Papa ! mon pauvre papa ! est-ce que je peux le jeter le... le caramel ?

LOUIS DARMONT

DANS LE MONDE SPORTIF

PAR OSCAR MAJOR

Tiens, nous ne sommes pas de l'avis des anciens !

Dès mardi soir prochain, débiteront les joutes éliminatoires de fin de saison, en vue de la conquête de la fameuse Coupe Stanley. Au cours de ces séries classiques, la question de savoir si les anciens joueurs de hockey professionnels valaient mieux que ceux de nos jours rebondira, plus vive que jamais.

De tout temps, on s'est plu à comparer les anciennes étoiles du hockey majeur aux nouvelles. Les vieux piqués du sport prônent la supériorité de leurs favoris de toujours. Les jeunes défendent leurs idoles, avec une chaleur enthousiaste. Comme il se doit, d'ailleurs. On se plaît à mettre en parallèle, par la pensée, les Newsy Lalonde, Georges Vézina, Frank Nighbor, Howie Morenz, Aurèle Joliat, Eddie Shore, Sprague Cleghorn, Bill Cook, Joe Malone, Eddie Horner, Chuck Gardiner, Nelson Stewart, Hooley Smith, etc., avec les meilleurs joueurs des temps présents, Maurice Richard, Bill Durnan, Gordie Howe, Elmer Lach, Terry Sawchuk, Milt Schmidt, Ted Lindsay, Kennedy, etc., etc.

Pour discuter en toute indépendance, il faut être également distant du point de vue des anciens, trop enclins à louer le passé, comme de l'opinion des plus jeunes, amoureux du présent, et examiner la question de la manière la plus objective possible. Il semble nécessaire, pour ce faire, de tracer un bref historique du hockey professionnel moderne.

On note, d'abord, une première période, celle du jeu scientifique, où la passe régnait souveraine sur la surface polie. Cette évolution fit école. De ce moment, le hockey s'orienta nettement vers l'art de dribbler la rondelle, de tricoter, comme on l'a déjà dit, fait d'intelligence dans l'attaque et dans la défense, caractérisé par une habileté technique et une tactique sans cesse accrue. L'épanouissement de ce style se place sensiblement dans les quinze années qui suivirent la première Grande Guerre. Alors, les jeunes joueurs professionnels avaient plus de chances de développer leur adresse, parce qu'ils restaient plus longtemps sur la glace. Aujourd'hui, les règlements le voulant, un joueur n'a pas joué pendant vingt minutes, dans une joute, qu'il est exténué ou presque par la vitesse qu'il lui faut employer. De plus, les jeunes ont une cédule de 70 parties à suivre.

Enfin, tranchant sur sa devancière, la période actuelle, depuis une quinzaine d'années, est marquée par l'éclosion d'un genre nouveau à l'américaine, fait de plus d'ardeur et de moins de finesse, à l'exception près. On joue brutalement, aveuglément, sans souci des fioritures. Certes, on voit encore un petit nombre de bons tricoteurs à la Joliat, tels O'Connor et Edgar Laprade, etc., mais ils font figure de centenaires, à côté des autres. Bref, le style scientifique n'est presque plus de mode.

De ce revirement, quelles sont donc les raisons ? Notre époque est placée sous le signe de la vitesse et de l'argent, ce vil métal. Il faut, en toutes choses, dans le minimum de temps, faire un athlète de première zone. Pour atteindre ce but, il ne faut pas s'embarrasser de trop de détails. Droit au but ! Telle est la page. La sélection se fait, de préférence, par la vitalité, la robustesse, la force aveugle et l'ardeur brutale parfois. Mais

il y a, au renouvellement du hockey majeur, une autre raison, à la fois historique, psychologique et commerciale. Le public américain, aussi une bonne partie du public canadien, aime le jeu rude, le cafouillage et la vitesse. Comme la raison du plus fort est toujours la meilleure, les clubs de la Ligue Nationale et ceux de la Ligue Américaine formant 95% du hockey professionnel, aux États-Unis, les mogols de notre sport national manoeuvrent en sorte de fournir à leur public le genre de jeu aimé, sans trop s'occuper des goûts des plus connaisseurs. Pourvu que les proprios attirent un grand nombre de spectateurs aux guichets, c'est ce qui compte, en premier lieu. Vous ne les blâmez pas, n'est-ce pas ?

Un bon nombre des anciens joueurs de 1910 à 1933 affirment que la supériorité des As du passé, par rapport aux étoiles actuelles, est indéniable, conséquence d'un entraînement beaucoup plus poussé, en surface et en profondeur, que celui de nos jours. Nous n'épousons pas entièrement leurs vues. Au contraire, avec une cédule des parties un peu trop longue, les jeunes ont plus de chances de se mettre et de se conserver en forme. Nous entendons ceux qui tiennent à suivre rigoureusement les règles de l'entraînement. Chercher, trouver, dire et expliquer longuement les motifs de pareille opinion constituerait une occasion de douce rigolade, à la base de laquelle l'amour-propre, l'orgueil et la désaffection du sport qui fit leur gloire occuperaient une place de tout premier ordre.

À notre avis, il n'y a aucun motif pour que les athlètes modernes vaillent moins que leurs prédécesseurs. Au point de vue physiologique général, l'humanité n'accuse aucune régression. Nous ne sommes pas plus mal fichus que nos ancêtres. En revanche, que de supériorités n'avons-nous pas sur ceux qui vinrent avant nous ! L'âge moyen est en progression, grâce à l'hygiène, au régime alimentaire et à l'expérience des anciens, etc. Et les jeunes ont encore pour eux le perfectionnement des méthodes, des préparations, de l'entraînement. Pensez-y, jusqu'à nos médecins qui s'améliorent, dans tous les domaines !

Par pure bonté, nous pourrions mettre, à l'actif des anciens joueurs de hockey professionnels, plus de zèle, d'enthousiasme, une volonté plus farouche de gagner. Alors, les saisons ne comprenaient que 18 joutes, un peu plus tard de 24 à 44.

Non ! Ici, il ne s'agit pas de ski de chalet !

Un grand nombre de nos lecteurs nous ont demandé, depuis un mois environ, des renseignements sur la valeur du sport du ski, les difficultés de sa pratique, et des précisions sur les accidents et les incidents qui peuvent survenir au cours d'icelle.

Nous répondons à ces courriéristes, qui nous semblent être des pères et des mères, dont les jeunes filles et les jeunes garçons pratiquent ce sain sport d'hiver dans les Laurentides ou ailleurs.

Le ski est un sport excellent — pas le ski de chalet, bien entendu — qui fait travailler tous les muscles de l'organisme, développe à l'extrême les possibilités cardiaques et respiratoires. En plus, il nécessite une coordination, une adresse, un certain mépris du danger, qui font qu'il peut être classé parmi les grands exercices physiques. Il y a donc lieu de se réjouir du développement extraordinaire qu'il connaît, depuis une douzaine d'années. Pas le ski de chalet, par exemple !

Le ski a l'avantage, sur d'autres sports qui sont ses égaux au point de vue de l'action physiologique, de se pratiquer dans une atmosphère pure, riche en oxygène et où l'action bienfaisante des rayons ultra-violetts peut fournir son maximum de rendement. Un danger, cependant : le coup de soleil, accident dû à la lumière solaire, est provoqué par la réverbération des rayons solaires sur la neige. Nous ne saurions trop conseiller aux jeunes pratiquants et aux moins jeunes le port de « lunettes fumées », en verre dit incassable, surtout en mars. S'il est un peu tard — il ne reste plus que trois semaines de ski — pour mettre ces conseils en pratique, conservez-les pour les années à venir !

La longue pratique du ski, au cours d'un hiver très froid, peut aussi provoquer, dans certains cas, des phénomènes de refroidissement au niveau d'organes qui se défendent mal. Les pieds, le nez, les oreilles sont particulièrement en cause. Se rappeler qu'il est catastrophique de les exposer — en cas de gelure — à la chaleur. Au contraire, et c'est une technique bien connue dans notre pays, il faut se frotter vigoureusement avec de la neige. Si quelques crevasses, engelures, apparaissent, appliquer sur la peau légèrement humectée après passage à l'eau froide, et non chaude, de la glycérine.

Tout le monde sait que les joueurs de hockey amateurs, les Mercurys d'Edmonton qui ont gagné les derniers Jeux Olympiques, touchent un cachet pour leurs talents athlétiques, après avoir visité plusieurs pays d'Europe depuis près de trois mois... Nous voulons être bien compris. Nous ne blâmons pas les joueurs amateurs canadiens ou américains, qui reçoivent de l'argent pour jouer. L'hypocrisie actuelle consiste dans le fait que les joueurs de hockey des Jeux Olympiques, ceux qui ont représenté le Canada et les États-Unis surtout, sont payés. Quant à ceux des autres pays, nous l'ignorons. Pourtant, les lois de l'amateurisme, aux Jeux Olympiques, l'interdisent. Et ces jeunes ont prêté serment d'amateurisme, devant le fameux flambeau ! À notre avis, la crise de l'amateurisme de par le monde est la conséquence d'une crise de dirigeants. Il faudrait des dirigeants olympiques, qui tiennent à faire terminer cette comédie, qui dure depuis plus de 40 ans. Sur cette photo, on voit les Mercurys d'Edmonton venant de marquer un but contre le cerbère des Allemands. L'heureux compteur ED MILLER est à l'extrême droite.

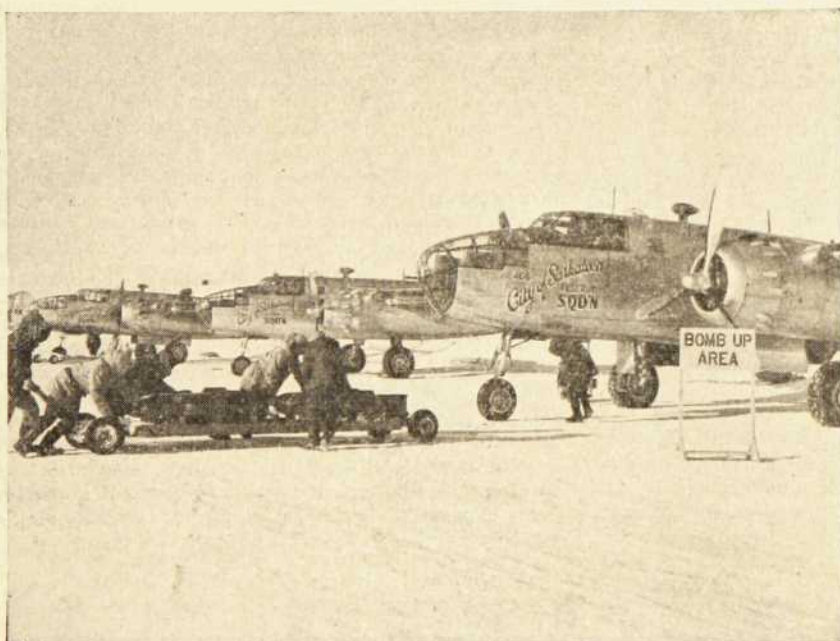


ÇÀ et LÀ par l'IMAGE

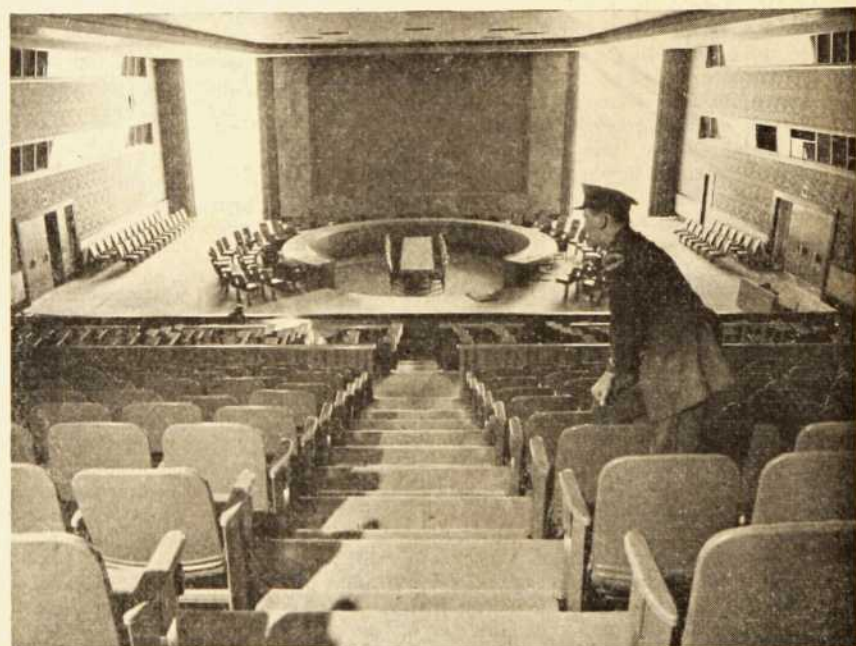


La tradition en marche. Le Cadre Noir, haute école de cavalerie Française, prépare le carrousel qu'il donne tous les ans. On pourrait croire qu'à l'époque du tank et de la guerre éclair, ces soldats sont à mauvaise école, mais l'expérience a montré que conduire les machines et les hommes est un jeu pour un maître du cheval.

Devant les Petits Chanteurs à la Croix de Bols, M. Robert Schuman, ministre, décore de la Légion d'Honneur l'abbé Maillot, directeur de la célèbre Manécanterie que l'on attend prochainement au Canada.



Des unités de l'armée et de l'aviation canadiennes se sont donné rendez-vous dans le Labrador pour des manoeuvres d'hiver. Luttant contre un froid "sec", les ram-pants arment un appareil avec des bombes de 500 livres.



Profitant du départ de ses membres à Paris, l'ONU a fait des travaux. Voici la nouvelle salle des congrès maintenant terminée. On compte beaucoup sur son aspect de confort et de luxe pour inspirer aux délégués des paroles de paix!

A Pittsburgh, Walter Overmeier, un forgeron a pulvérisé tous les records de cuisine, triomphant dans un concours auquel prenaient part plusieurs centaines de femmes... Nous le voyons "sautant" une crêpe... et avec le sourire.



A Hollywood, le Père James Keller remet des médailles de bronze aux gagnants du concours Christopher 1952 pour les créations d'une haute portée morale. Mervyn Leroy, Elisabeth Vroman, John West et Loretta Young sont les lauréats.



LE TALISMAN D'YVONNE

[Suite de la page 9]

j'ai lutté, travaillé jour et nuit et Verney m'a été d'un grand secours. Je lui ai confié mes projets de retour, désireux que j'étais de te revoir, il a consenti à m'épauler et, en retour, je me suis engagé envers lui...

Yvonne, à son tour, s'était levée. Elle était pâle comme une morte, les traits révoltés par la colère et par la honte. Naïve peut-être, mais pas sottise, elle venait de comprendre dans quel guépier elle venait de faire tête.

Conscient du trouble de sa fille, M. Lallier voulut achever sa pensée afin d'atténuer l'effet causé par ses révélations; mais Yvonne, d'un geste, l'arrêta.

— Il suffit! dit-elle d'une voix âpre. Ne craignez rien; je ratifierai vos engagements.

Puis, très digne, elle se réfugia dans son cabinet de toilette dont elle poussa le verrou...

CHAPITRE II

LA PÉRIODE des examens de fin d'année scolaire donne toujours au Quartier Latin une animation extraordinaire qui prend toute son ampleur dès la nuit venue. Dans les établissements de plaisir, c'est la cohue.

— Zut et rezut! clamèrent en chœur deux jeunes gens en sortant de « L'Isba », il pleut à verse!

— Et naturellement pas un taxi! constata l'un d'eux.

— Bah! fit l'autre avec philosophie, pour ma part je n'ai pas long chemin à faire pour trouver un abri.

— Tu ne veux pas dire que tu vas retourner dans ce coupe-gorge?

— Ecoute, mon vieux Georges, j'ai vingt-six ans bientôt vingt-sept et je n'ai plus besoin de nourrice! Va te pieuter et fiche-moi la paix!

Georges Arvouy haussa les épaules, sachant fort bien que rien ne ferait changer d'avis son ami, le docteur Max Languet. Pourtant, en son for intérieur, il le sentait entraîné sur une pente qu'il jugeait dangereuse. Aussi, malgré la pluie qui redoublait de violence, il le suivit, et tous deux, rasant les murs, suivirent la rue des Petits-Champs.

Le docteur Languet et Georges Arvouy, fils et associé d'un gros commerçant en tissus de la rue du Sentier, étaient des amis de longue date. Leur amitié comptait de leur séjour au lycée Louis-le-Grand, où ils avaient parcouru de conserve le cycle de l'enseignement classique. Ils étaient du même âge, mais physiquement aussi disparates qu'il est possible de concevoir. Georges était de petite taille. Il avait le teint clair des gens du Nord, le regard direct et pouvait être qualifié de joli garçon, encore que très insignifiant.

Max, par contre, était grand et maigre et de grande distinction. Le visage osseux, le teint bistré, de superbes yeux sombres l'eussent fait prendre pour un colonial, alors qu'en réalité il était né à Paris qu'il n'avait guère quitté. Mais sa mère était originaire de Tolède, il avait du sang castillan dans les veines.

C'était à cela sans doute qu'il devait son tempérament incendiaire, qui déjà lui avait valu quelques histoires. Chevaleresque autant qu'intrépide, il aimait le beau sexe dont, il faut le reconnaître, il était adoré. Il aurait pu en tirer vanité, car ses succès ne se comptaient pas; bien au contraire, il affichait un certain dédain pour les victoires trop faciles.

En fait, Max Languet était un garçon faisant preuve parfois d'un sale caractère, mais qui, en revanche, avait donné maintes fois l'occasion de constater qu'il était « un » caractère.

Ce soir-là, les deux inséparables avaient longuement fêté le succès d'un de leurs camarades et ils étaient d'humeur folâtre. Toutefois Georges ne semblait nullement désireux de suivre son ami jusqu'au bout de ses caprices.

— Ecoute, Max, rentrons. C'est pure folie de retourner au « Home Read ». Il t'en cuira, crois-moi!

Max se retourna. Comme ils passaient devant un garage, il poussa Georges à l'abri de la porte cochère et là, sérieusement, lui dit:

— Ni toi, ni personne ne m'empêchera d'aller où je vais. Je ne vois pas d'inconvénient à ce que tu m'accompagnes; tu constateras de visu que j'ai du goût. Au surplus, je ne fais pas une mauvaise affaire, comme tu as l'air de le croire. Le mari me vole mon argent; mais moi je lui vole sa femme... du moins je courtise sa femme. Il faut être franc; si le fruit n'est pas encore mûr, le moment de le cueillir approche.

— Une poule quelconque te coûterait moins cher.

— Possible, mais je n'y trouverais pas la même satisfaction, parce que, vois-tu, ils se figurent tous deux qu'ils me roulent, le mari au jeu, la femme avec ses petits airs de fausse ingénuité. Moi je trouve ça crevant!... d'autant plus crevant, que c'est moi qui les aurai tous les deux. Allons rentre sagement, mon vieux Géo, et laisse-moi. Tu me téléphoneras demain matin... mais pas trop tôt, s'il te plaît. Ces histoires-là, mon vieux, ne sont pas pour un sage commerçant du Sentier!

Georges, une dernière fois, haussa les épaules, mais finit par se laisser convaincre. Justement un taxi passait. Max le hêla, y fit monter son ami, jeta l'adresse au chauffeur; puis, haussant le col de son veston, stoïque il poursuivit sa route sous l'averse.

Un peu avant d'arriver à la rue Leverrier, il s'arrêta devant un immeuble modeste sur lequel une enseigne discrète apprenait au passant qu'il s'agissait du « Home Read ».

Max poussa la porte et pénétra dans une sorte d'antichambre où quatre jolies filles coquettement vêtues de blanc et le chef couronné d'un minuscule bonnet de dentelle, accueillirent la clientèle. Elles eurent pour le nouvel arrivant un gracieux sourire de série, mais ne crurent pas devoir l'introduire. On le traitait en familier.

Max pénétra dans le premier salon, où quelques couples évoluaient sans enthousiasme aux sons d'un pick-up nasillard, tandis que d'autres, vautés sur de larges divans, se livraient aux douceurs du flirt.

Le « Home Read » était un de ces repaires aux allures des plus bourgeoises où, sous l'apparence d'un inoffensif cercle d'habitues, les professionnels du jeu se donnaient rendez-vous pour y détrousser proprement le « pigeon » de passage qui s'y aventurerait, tenté par le hasard ou la curiosité. A vrai dire, le décor était aimable et cordial. On y servait à boire à des prix honnêtes. On y dansait aussi. Le nouveau venu, sans souci de multiples petits à-côtés plus ou moins crapuleux, se sentait là chez lui, ne se doutant point que certaine porte franchie, il était bel et bien pris à la gorge. L'araignée, au centre de sa toile, guettait la proie facile. Cette porte à tambour, discrète et apparemment inoffensive, donnait sur un salon sans fenêtres, aux épaisses carpettes, aux lourdes tentures, aux lumières tamisées; la salle de jeu. Autour des tapis verts, des gens de tous âges et de toutes nationalités se livraient aux émotions du baccara, du poker ou du trente et quarante. Figures sans expression,

Le Jardin Zoologique de Granby

par A. A. DORION

APRÈS celui de Charlesbourg, le plus complet et le plus intéressant de la province de Québec, sinon du Canada, le jardin zoologique de la ville de Granby, quoique assez récent, puisqu'il date des années 1944-45, est unique en son genre.

Encouragé dès le début par le ministère provincial de la Chasse et des Pêcheries, et entretenu par les autorités municipales, il attire déjà des foules. Tous les dimanches et les jours fériés on peut coudoyer à cet endroit des centaines de citoyens et de visiteurs étrangers jeunes et vieux, venus étudier la faune canadienne dans un endroit champêtre inégalé. Les enfants y viennent en grand nombre, seuls ou avec leurs professeurs, se renseigner sur les mœurs et les habitudes de vie des animaux en captivité et les adultes s'y délasser.

Les bisons, au nombre de trois; les cerfs de Virginie et leurs faons; les trois ours; les renards; les porcs-épics; les rats-laveurs communément appelés chats-sauvages viennent manger dans la main de leurs gardiens au grand ébahissement de tous. Il y a même les prosaïques lapins qui attirent surtout les plus petits.

Dans un édifice rustique, tout près des cages et des volières, on peut y voir plusieurs singes, des paons et autres oiseaux, ainsi que deux très beaux zèbres originaires de Mombassa, Afrique orientale. Un industriel, M. Lars Christenson, industriel de Granby et natif de Norvège, en fit don à la cité. Tous ces animaux sont pour la plupart des dons gracieux faits à Granby par le gouvernement provincial, par des pays européens et par quelques citoyens amateurs d'histoire naturelle et d'urbanisme.

Le terrain sur lequel est organisé cet endroit de récréation a été donné par trois citoyens de Granby, imbus de civisme et très attachés à leur cité: MM. Georges Avery, commissaire industriel, Roméo-P. Robert, président de la Granby Amusement Corporation qui exploite les trois théâtres de cinéma locaux et feu Emile Isabelle, industriel et sportsman. L'endroit doit servir exclusivement et à perpétuité comme parc municipal. Il est de plus entendu qu'aucun arbre qui orne l'endroit ne sera coupé sans l'autorisation d'un architecte paysagiste.

Le site porte le nom de PARC ROBERT sur le cadastre municipal, en souvenir de l'un des donateurs. Il a une superficie de 482,880 pieds carrés et renferme une magnifique sucrerie ou érablière qui faisait partie d'une ancienne ferme, la propriété de deux vieilles familles du canton et de la cité de Granby: feu Thomas Hart et feu L.-M. Marc-Aurèle qui ont tous deux joué un rôle prépondérant dans l'histoire du vieux Granby. En 1944, après l'acceptation du don par les édiles Granbyens, le terrain fut incorporé dans les limites de la municipalité et les autorités se mirent immédiatement à l'oeuvre afin de l'aménager.

Le jardin zoologique de Granby était lancé et depuis cages, enclos et volières sont sortis de terre pour loger, à mesure de leurs arrivages, gros gibiers, bêtes à fourrure et oiseaux.

Dans l'édifice où sont encagés les singes et autres animaux originaires du lac de Thoun, Suisse, on y loge l'hiver les quatre cygnes qui évoluent l'été sur l'étang du magnifique parc VICTORIA, un des 15 parcs municipaux de Granby. Ils ont aussi pour compagnons les deux zèbres. Ces magnifiques oiseaux sont un don du maire de Genève, (Suisse) au maire de Granby, P.Q.

Le jardin est reconnu aujourd'hui comme une succursale de celui de Charlesbourg, d'où il reçoit des aides et des conseils de ses techniciens.

Jos Laflamme, très connu des sportsmen, dompteur d'animaux sauvages des forêts canadiennes, vient périodiquement faire son tour et donner ses conseils d'homme d'expérience.

Le jardin zoologique est situé à environ un mille du centre de la cité, sur la rue Dufferin-Nord. Il est borné au nord par la rue Bourget, au sud par la rue des Erables; à l'ouest par la rue Paré et à l'est par la rue Dufferin.

Granby possède aussi sa société historique et aura bientôt son musée, aussitôt que le local choisi sera loué. Un jardin botanique sera instantanément organisé en arrière du jardin zoologique. Les plans sont prêts. L'endroit portera le nom de Parc Avery, (nom du principal promoteur de cette exploitation immobilière) dont tout le terrain originellement acheté faisait partie de la « cité modèle de Granby »; ce territoire renferme les jardins botanique et zoologique, l'hôpital Saint-Joseph, un autre parc qui portera le nom de feu Emile Isabelle et deux industries prospères ainsi qu'une paroisse catholique avec son église érigée sous le vocable de Saint-Joseph. Les trois donateurs ont cédé gratuitement à la cité pour des fins hospitalières, industrielles et civiques une superficie de 1,587,064 pieds carrés.

Voilà un exemple, entre mille autres de la façon dont les Granbyens s'intéressent à leur ville, la ville des parcs publics et du bien-être social.

sans réflexes apparents au teint terneux de ceux qui vivent la nuit et dorment le jour. Tous se connaissent et semblent s'ignorer.

Comme il allait franchir le seuil de la fameuse porte, Max aperçut au fond d'une galerie et lui souriant celle pour laquelle il était venu. Il fit demi-tour et vint à sa rencontre. Au fur et à mesure qu'il avançait dans sa direction il la dévisageait en connaisseur et, quand il fut près d'elle, après avoir baisé longuement la main qu'elle lui tendait, il dit :

— Je craignais, vu l'heure tardive, n'avoir pas le plaisir de vous voir.

— Je vous attendais, répondit la jeune femme en toute simplicité.

Personne n'aurait pu reconnaître dans cette jeune élégante, soigneusement maquillée, la jeune pensionnaire du couvent rennais, Yvonne Lallier. Trois mois à peine avaient suffi pour effectuer cette transformation totale.

A dire vrai la métamorphose n'était que purement physique ; le moral était intact et, aussi invraisemblable que cela puisse paraître, Yvonne ne s'était pas encore rendu compte du genre très particulier de l'établissement dont elle avait accepté le titre de directrice.

En fait, André Verney s'était montré bien plus malin que le père Lallier, ayant su présenter la chose sous une forme bien plus séduisante. D'autre part, prenant son rôle de fiancé au sérieux, il se montrait galant sans excès, empressé sans appuyer, si bien qu'il avait fini par jeter bas une à une les objections de la jeune fille.

Avec lui elle avait visité la capitale, et quiconque connaissait l'inquiétant Verney, ne l'aurait pas reconnu sous ses dehors respectueux et corrects. Le diable s'était fait ermite. Or, en agissant ainsi, il se montrait fin diplomate, car il savait fort bien que la stratégie varie selon chaque genre de femme et qu'on ne prend pas les mouches avec du vinaigre. Plus tard, quand Yvonne serait sienne, il aurait tout le temps de se montrer sous son vrai jour et de lui refaire une éducation à son image.

Très touchée de cet empressement à lui être agréable, elle en était arrivée, sinon à aimer Verney, du moins à envisager avec moins de répulsion le mariage projeté. En somme elle avait une existence agréable, de l'argent, des domestiques, de jolies toilettes et un futur mari beau garçon, de quoi, en un mot, satisfaire les plus difficiles.

Elle était dans cet état d'esprit lorsque, vers la mi-juin, elle se trouva en présence de Max Languet. Elle était venue faire un tour à la salle de jeu. Verney qui, à son insu, laissait entendre à tout venant qu'elle était son amie, la fit asseoir près de lui, prodiguant à son intention oeilades et sourires. Mais, sans bien expliquer pourquoi, Yvonne se sentait attirée par Max dont le regard ne la quittait pas. Dès cet instant, elle comprit qu'elle était prisonnière d'un sentiment inconnu d'elle jusqu'alors et qui la poussait invinciblement vers cet homme qu'elle voyait pour la première fois.

Ce soir-là Max perdit tout ce qu'il voulut, mais n'en parut point autrement contrarié. La partie finie, après avoir réglé sa dette de jeu, il vint à Yvonne et bien que comme tout le monde il fût convaincu qu'elle était sinon la femme, mais du moins la maîtresse de Verney, il s'inclina devant elle et lui dit à brûle-pourpoint :

— Puis-je vous offrir une coupe de champagne ?

D'abord interdite, Yvonne eut un coup d'oeil vers son fiancé, sûre d'avance qu'il allait s'interposer. Or ce fut lui qui répondit en riant :

— Allez donc ! quand on vient de prendre une culotte, on a besoin de consolation !

Max ne broncha pas. Tout en glissant son bras sous celui de sa compagne quelque peu décontenancée, il murmura :

— Vous connaissez le proverbe, n'est-ce pas ? Malheureux au jeu, heureux en amour.

L'espace d'une seconde Yvonne fut prête à couper court à ce qu'elle prévoyait devoir être une tentative de flirt et à apprendre à l'aimable inconnu ses fiançailles avec Verney, mais la façon désinvolte dont celui-ci venait de lui donner sa liberté la froissa et elle se tut.

Ce fut le point de départ d'un malentendu qui ne fit que croître.

Cependant, depuis l'exquise soirée passée avec Yvonne, le docteur revenait au « Home Read » plusieurs fois par semaine. Il jouait pour la forme, mais avec prudence sachant d'avance qu'il perdrait, puis il rejoignait la jeune femme à laquelle il faisait une cour assidue. Il la sentait troublée et ne doutait point qu'en dépit de ses réticences elle serait à lui quand il le voudrait. Ce n'était plus, pensait-il, qu'une question de jours, d'heures peut-être...

Comme à l'habitude, Yvonne suivie de Max, s'acheminait ce soir-là vers le salon de jeux.

— Quand me permettrez-vous de vous rencontrer ailleurs qu'ici où je ne puis librement vous dire le fond de ma pensée ? demanda brusquement Max en la retenant un instant.

Yvonne reagit, pâlit, comme si elle craignait de voir surgir à ses côtés celui que, malgré les apparences elle redoutait. Mais la galerie était déserte. Elle se rassura. Maintenant qu'elle se savait seule avec le docteur, les mots prenaient toute leur valeur et elle ne doutait plus qu'il désirait ardemment un tête-à-tête en un autre lieu, pour lui avouer son amour sans crainte de quelque gêneur. Or, à cette heure, elle se trouvait tout à fait disposée à l'entendre, sentant chaque jour davantage se creuser un fossé entre elle et le fiancé qui lui était imposé.

D'autre part elle remarquait combien était changée l'attitude de Verney à l'égard de son père qu'il traitait beaucoup plus en subalterne qu'en associé. Déjà elle lui en avait fait la remarque ; mais il avait répondu sur un ton d'ironie méprisante :

— Votre père, chérie, manque d'énergie. Il a besoin d'être secoué... mais j'ai beaucoup d'affection pour lui, vous savez !

Yvonne en était de moins en moins convaincue et elle commençait à croire qu'il existait entre eux quelque chose qu'elle ignorait, et que son père disait vrai lorsqu'il avait affirmé qu'il se trouvait contraint et forcé de la sacrifier.

Depuis qu'elle connaissait le docteur, Yvonne se berçait de l'espoir de pouvoir un jour lui confier ses soucis. En somme, elle se trouvait isolée, n'ayant point osé donner son adresse, ni même écrire à son amie Gisèle. Elle était seule, effroyablement seule, entre un père et un fiancé qui, en principe, constituaient sa famille et pour lesquels non seulement elle n'éprouvait aucune attirance, mais qui, par contre lui inspiroient comme une sorte de défiance instinctive.

En écoutant Max exprimer son désir de la voir seule, elle fut sur le point de lui crier :

— Emmenez-moi d'ici !

...et la tentation fut si forte qu'elle l'eût fait si, du salon de jeux tout proche, le bruit d'une violente discussion où dominait le timbre métallique d'André Verney n'était venu jusqu'à eux. Instinctivement Max avait fait un pas vers la porte du salon qu'il entrouvrit. Prêt à entrer, il s'arrêta, les yeux fixés sur l'homme qui à ce moment était le partenaire de Verney et qui, très calme, répliquait à ce dernier. Une lueur passa dans le regard de Max. Instinctivement il fit l'inventaire des joueurs et dut apercevoir ce qu'il cherchait. Aussitôt son attitude changea. Refermant la porte, il revint vers Yvonne bouleversée, glissa son bras sous le sien et dit :

L'HOROSCOPE DU "SAMEDI"

(Nouvelle série)

6	3	7	2	6	4	5	8	2	7	5	3	8	2	6	4
B	U	U	U	O	M	U	L	N	N	N	N	A	E	N	I
5	7	3	8	6	2	5	4	7	3	8	2	5	7	4	8
E	B	A	F	N	S	G	S	E	C	O	A	R	A	S	I
4	8	2	5	7	3	6	5	2	8	5	3	7	2	6	4
I	B	N	O	U	C	E	S	T	A	S	O	P	E	N	O
4	8	3	5	7	2	6	4	5	3	8	2	7	5	6	7
N	T	R	E	R	M	O	D	T	D	I	E	I	R	U	X
4	8	2	5	7	3	6	5	2	8	5	3	7	2	8	4
A	T	I	A	S	A	V	N	L	L	S	M	U	L	A	R
7	5	4	8	6	2	8	5	3	7	2	8	4	3	5	6
R	A	G	P	E	E	A	C	I	P	U	I	E	C	T	L
7	5	2	6	4	7	3	5	7	2	8	4	6	3	5	7
R	I	R	L	N	I	A	O	S	E	X	T	E	L	N	E

Comptez les lettres de votre prénom. Si le nombre de lettres est de 6 ou plus, soustrayez 4. Si le nombre est moins de 6, ajoutez 3. Vous aurez alors votre chiffre-clef. En commençant au haut du rectangle pointez chaque chiffre-clef, de gauche à droite. Ceci fait, vous n'aurez qu'à lire votre horoscope donné par les mots que forme le pointage de votre chiffre-clef. Ainsi, si votre prénom est Joseph, vous soustrayez 4 et vous aurez comme clef le chiffre 2. Tous les chiffres 2 du tableau ci-dessus représentent votre horoscope.

Droits réservés 1945, par William J. Miller, King Features, Inc.

— Venez, on n'a pas besoin de nous ici... Allons chez vous !

Yvonne leva vers lui des yeux étonnés.

— Chez moi ?... mais ici, tout est chez moi !

— Ne faites pas l'ingénue plus longtemps, et sachez bien que ce soir ne doit pas être un soir habituel... Il faut que je vous parle.

— Moi aussi, après tout... Venez !

Sa résolution prise, Yvonne précéda Max. L'un suivant l'autre, ils gravirent l'escalier qui conduisait à sa chambre et au petit boudoir attenant. Ce fut dans cette pièce qu'elle fit entrer son visiteur ; mais elle était tellement troublée qu'elle ne s'aperçut point qu'il donnait un tour de clef et la faisait disparaître dans sa poche.

Comme elle lui offrait un siège, il s'approcha d'elle et, avant qu'elle ait pu esquiver le moindre geste défensif, il la saisit à bras-le-corps, posa ses lèvres sur les siennes et longuement prolongea la caresse.

En vain Yvonne cherchait à se dégager. Lorsque, enfin, il la lâcha, elle s'écria :

— Vous êtes fou !

Max ricana :

— Fou ! allons donc !... pas même amoureux !... Ecoute-moi bien... Tandis que ton ami cynique triche au jeu pour voler ses jobards de clients, toi tu te charges de les retenir dans tes filets... Vous êtes dignes l'un de l'autre !... Mais on ne roule pas Max Languet, ma petite !... Ton Verney ce soir va rendre ses comptes. A cette heure il est en train de s'expliquer avec un inspecteur de police, tandis que quatre de ces messieurs de la brigade des jeux ont entamé à d'autres tables une innocente partie. L'heure de ton seigneur et maître vient de sonner, la tienne aussi. Tu m'as cherché, tu me trouves !

On s'imagine aisément la stupeur que ces paroles brutales produisirent sur Yvonne, alors qu'elle espérait des mois d'amour. Cependant Max, que le baiser dérobé avait exaspéré, la prit de nouveau dans ses bras et, bien qu'elle se débattit furieusement, il la porta sur le divan, puis s'étendit près d'elle. Les forces décuplées par la frayeur, désespérément elle cherchait à se libérer, tout en criant et suppliant :

— Laissez-moi !... laissez-moi !... Pour qui me prenez-vous ?... Ecoutez-moi !

Max que le désir affolait n'écoutait rien. Il devint brutal ; mais, comme il venait de lui arracher sa robe, il s'arrêta net. Dans le geste qu'il fit, sa main rencontra un objet piquant et il ne put retenir un juron. Sa paume ensanglantée portait une longue estafilade.

Cet instant de répit permit à Yvonne de sauter à terre et de gagner la porte ; trouvant celle-ci fermée, elle courut à sa chambre ; Mais Max l'avait déjà rejointe. De nouveau il allait l'entraîner vers le divan, lorsque le bruit sourd d'un coup de feu claqua, suivi presque aussitôt d'une course dans l'escalier.

Affolée, Yvonne ouvrit la porte de sa chambre et se trouva en présence de Verney que deux solides gendarmes venaient de rejoindre et de ceinturer.

— Voici la femme ! fit l'un d'eux.

— Que se passe-t-il s'informa Yvonne toute tremblante.

Sans ménagement l'inspecteur répondit :

— Il se passe que votre ami vient d'assassiner son associé et que nous le mettons ainsi que vous en état d'arrestation.

Après la scène de violence qu'elle venait de subir, c'était plus que les nerfs exaspérés de la malheureuse Yvonne en pouvaient supporter, et elle glissa à terre évanouie...

CHAPITRE III

«Où est papa ?

En posant cette question, toute naturelle, Gisèle Hartcoeur qui tenait un journal à la main, faisait montre d'une telle émotion que son frère Guy, taquin par tempérament, ne put se retenir de remarquer :

— Ma parole, on dirait que tu viens de commettre un crime et que tu veux te constituer prisonnière !

— Ne blague pas ! ce n'est pas le moment. Je te demande où est papa ?

Avant de répondre, Guy jeta les yeux sur la pendule.

— En route pour son cabinet, pardi ! Sans attendre d'autres commentaires, Gisèle referma la porte de la salle à manger et, prenant au hasard dans l'antichambre un chapeau et un manteau, elle sortit en courant.

Hélant un taxi, elle jeta :

— Au Palais de Justice !

La nervosité visible de la voyageuse dut provoquer chez le chauffeur des réflexions analogues à celles de Guy Hautcoeur, mais il les garda pour soi. Généreusement rétribué au terme de sa course, il marmonna dans sa moustache, en voyant la jeune fille monter quatre à quatre les marches du Palais :

— Une avocate, pour sûr !... et bien balancée, mazette !... on voudrait se faire fourrer en prison rien que pour le plaisir d'être défendu par une aussi jolie môme !.

La pseudo-avocate, à cent lieues de se douter des impressions de son chauffeur, marchait à pas pressés vers le cabinet de son père. Au détour d'un couloir, elle interpella un garde de service qui la mit dans le bon chemin.

En réalité, depuis la nomination de M. Hartcoeur comme juge d'instruction à Paris, Gisèle n'était jamais venue au Palais. Cependant, nullement intimidée, elle ne se préoccupait pas des obstacles qu'elle aurait pu rencontrer, ne songeant qu'au but qu'elle poursuivait.

Arrivée à destination, elle se heurte à un gendarme qui montait à la porte une garde sévère.

— Je suis la fille de M. Hartcoeur, lui dit-elle. Je voudrais parler à mon père. Il y a urgence.

— M. le juge vient d'arriver et il est occupé, répondit le représentant de l'autorité, qui ne connaissait que sa consigne.

— Faites-lui passer ceci, voulez-vous ?

Tirant de son sac un bout de papier blanc, elle griffonna nerveusement :

« J'ai à te parler d'urgence pour l'affaire du « Home Read ».

Le gendarme disparut avec le billet, puis revint une minute plus tard.

— Si Mademoiselle veut bien entrer...

Et Gisèle fut introduite dans le bureau sévère du magistrat, où se trouvait déjà un grand jeune homme brun qui, à sa vue, se leva et s'inclina en parfait gentleman.

Immédiatement et contre toute prévision, — car Gisèle voyait en cet inconnu un inculpé — M. Hartcoeur le présenta :

— Docteur Max Languet... Ma fille.

Gisèle tendit la main que Max serra discrètement. Mais aussitôt elle parut gênée. Pouvait-elle parler devant cet étranger ? Le juge lui enleva tout scrupule.

— Tu peux parler devant le docteur. C'est lui qui a déclenché toute l'histoire au sujet de laquelle tu prétends avoir quelque chose à dire, ce qui entre nous me surprend.

Le scepticisme de son père stimula le courage de Gisèle, un moment affaibli par la présence du docteur. Sans autre explication, elle mit sous les yeux de M. Hartcoeur la page du journal où s'établait en bonne place l'affaire du « Home Read », illustrée d'une photographie très ressemblante d'Yvonne

Lallier. En même temps elle lui présentait un autre portrait de son amie. Les deux épreuves avaient été tirées sur le même cliché.

Le juge comparait, témoignant d'une grande surprise.

— C'est la photo d'Yvonne, ma condisciple du couvent, tu te rappelles... celle qui est revenue à Pâques avec moi pour rejoindre son père ?... Je comprends maintenant pourquoi elle ne m'a jamais donné de ses nouvelles !... En tout cas, ce dont je me porte garante, c'est que la pauvre petite n'est pas la femme que l'on prétend. Je la connais trop pour en douter. C'est la fille la plus pure et la plus naïve qui soit. On a dû justement vouloir exploiter cette ingénuité. Papa, je veux la voir !... Il faut que je la voie !

— Hé ! là, mon petit, calme-toi ! fit le juge soudain perplexe.

Puis, les yeux toujours fixés sur les photos, il murmura :

— C'est étrange... étrange. En effet c'est bien la même femme... et j'en arrive à me demander comment une enfant... quel âge a-t-elle ?

— Dix-huit ans, papa.

— ...Comment, au sortir du couvent, elle a pu tomber dans un tel tripot !

Le docteur Languet, lui aussi, semblait médusé. Beaucoup de détails lui revenaient à la mémoire. Il commençait à comprendre que ce qu'il avait pris pour une basse mais adroite comédie n'était que l'expression de la vérité et il évaluait tout le mal fait à cette enfant.

— Vous dites, Mademoiselle, que vous connaissiez Yvonne Lallier ?

— Intimement même. Elle a été élevée, depuis l'âge de six ans au couvent de la Miséricorde à Rennes où j'étais moi-même depuis cinq ans et dans sa classe. C'est avec moi qu'elle est venue à Pâques, rappelée par son père rentré du Maroc où il séjournait depuis de longues années. Il a, paraît-il, acheté un hôtel à Paris.

Le juge et le docteur échangèrent un regard.

— Un hôtel... spécial ! fit M. Hartcoeur en devisageant sa fille par-dessus ses bésicles ; mais je commence à croire que la pauvre enfant devait ignorer... mettons ce détail. Elle l'ignore même peut-être encore.

— C'est mon avis ! renchérit Max ; et ce chenapan de Verney, que tout le monde croyait être son mari ou plutôt son ami, ne visait qu'à l'exploiter comme il faisait chanter le père.

— C'est vrai ce que dit le journal, demanda Gisèle, que M. Lallier a été tué par ce Verney ?

— Tout à fait exact ! et la commotion ressentie par sa fille a été très vive. On a dû la transporter à l'hôpital où, jusqu'à plus ample informé, elle reste sous la surveillance de la police.

Des larmes montèrent aux yeux de Gisèle. Elle ne pouvait admettre que son amie en fût arrivée à une telle turpitude et elle se réjouissait de voir son père partager sa conviction.

Quant à Max il était consterné. Non pas, certes, d'avoir fait arrêter Verney qui trichait sans vergogne, détournant froidement les naïfs ou les intoxiqués du tapis vert, mais de n'avoir pas su discerner la véritable nature d'Yvonne. Maintenant qu'il connaissait la genèse du drame et que la fille du juge l'avait éclairé, il se sentait bourrelé de remords. Se voyant perdu, Verney avait, comme on dit en argot de prison, mangé le morceau. En effet, il ne s'était point fait prier pour avouer que s'il avait tué Lallier, c'était parce qu'il croyait que celui-ci l'avait vendu. Pressé de questions par les inspecteurs, il s'était « mis à table ».

Parti autrefois avec la caisse d'une banque où il travaillait, Lallier s'était naïvement confié à Verney qui, de ce fait, depuis ce jour-là, le tenait sous la

menace, l'employant à des besognes plus ou moins avouables. Or, Lallier, désireux de revoir sa fille, manifesta le désir de rentrer en France. Verney, après s'être fait, pour la forme, tirer l'oreille, consentit, et, avec le butin amassé dans leurs combinaisons plus ou moins licites, ils décidèrent d'acheter le « Home Read », hôtel recommandable dont ils firent un tripot. Cependant, prétextant que le nom de Lallier pourrait donner l'éveil à la police, Verney, malin, fit mettre à son nom le fond de commerce, leurrant son associé auquel il promettait la moitié des bénéfices. Son mariage avec Yvonne fut la dernière condition qu'il mit au contrat d'association, s'assurant ainsi un sérieux otage.

Mais, depuis l'arrivée de la jeune pensionnaire, il s'était aperçu que le père Lallier cachait difficilement son mécontentement, et il voyait venir le jour où, bravant tout, le bonhomme parlerait. Or, Verney, loin d'avoir, lui aussi, la conscience tranquille, prit peur, et ce fut le drame. Quelques heures d'interrogatoire suffirent pour qu'il passât aux aveux.

Max réfléchissait à tout cela, voyait avec effroi l'abominable piège dans lequel Yvonne était venue tomber. Les paroles de Gisèle Hartcoeur ne faisaient que confirmer son impression tardive et il se demandait par quel miracle la malheureuse avait pu vivre des mois entiers dans ce milieu empoisonné sans perdre son innocente candeur. Plus il s'en rendait compte, plus le rôle qu'il avait joué lui apparaissait odieux. Ce fut dans ce sentiment qu'il murmura :

— Pauvre gosse !... Si je m'étais douté !...

— Vous la connaissiez ? s'étonna Gisèle.

— Je l'avais rencontrée au « Home Read », et j'avoue, à ma honte, l'avoir très mal jugée, alors qu'en somme rien n'ait donné prise à pareil jugement, hormis sa présence en un lieu qu'en général les femmes vraiment sérieuses ne fréquentaient point. L'explication que vous venez de m'en donner, Mademoiselle, et les éclaircissements à moi fournis par monsieur votre père ont fixé mon opinion. Seule sa naïveté charmante l'a rendue aveugle. Est-ce votre avis, monsieur le juge ?

— Oui ! et je me souviens fort bien maintenant qu'à son retour de Rennes, aux vacances de Pâques, ma fille nous parla longuement de cette petite et nous en dit le plus grand bien. Elle s'était promise de la recevoir et attendait une lettre lui fixant un rendez-vous. Il s'agit maintenant de la remettre sur pied ; on avisera ensuite.

— Elle est gravement malade ? s'inquiéta Gisèle, s'adressant au docteur Languet.

— Assez sérieusement, en effet, Mademoiselle. On a dû la transporter à l'hôpital Cochin. On craint une fièvre cérébrale.

— Oh ! je vais aller la voir !... Je le peux, papa ?

— Impossible pour l'instant, mon enfant. Toutefois, en sa qualité de médecin, je puis donner à M. Languet un laissez-passer. Il la verra et te donnera de ses nouvelles.

Max était partagé entre le désir de voir Yvonne et de se faire pardonner et la crainte que sa vue ne provoquât, chez elle, une émotion néfaste. Cependant quelque chose en lui le poussait à se rendre au chevet de la malade que sa brutalité avait certainement contribué à mettre dans ce piteux état.

— Je suis à votre disposition, monsieur le juge, répondit-il.

A l'hôpital où il se rendit aussitôt, Max eut la chance de rencontrer un interne de ses amis, Maurice Lebas. Il lui fit part du but de sa visite.



DÉPRIMÉE ? NERVEUSE ? LYMPHATIQUE ? DÉLAISSÉE ?

LISEZ ALORS CECI...

Ne perdez pas courage car la vie peut très bien vous sourire encore ! La maigreur, les vertiges, les migraines, un teint dépourvu d'éclat sont très souvent les caractéristiques d'un sang alourdi, obstrué de toxines, cause très répandue de longs et ennuyeux désordres organiques. Le moyen tout indiqué pour y remédier est une cure naturelle de désintoxication. Or, les éléments concentrés qui sont à la base du merveilleux

TRAITEMENT SANO "A"

ont précisément pour fonction d'éliminer ces poisons. Dès que la cure est commencée, on constate un développement, une fermeté nouvelle des chairs. Le teint se ranime et le charme séduisant de la jeunesse réapparaît. Un envoi de cinq sous suffit pour recevoir un échantillon de notre merveilleux produit SANO « A ».

Correspondance strictement confidentielle.

LES PRODUITS SANO ENRG.

Mme CLAIRE LUCE

Ci-inclus 5 sous pour échantillon du produit SANO « A ».

(POUR LE CANADA SEULEMENT)

Nom

Adresse

Ville Prov.

B. P. 2134 PLACE D'ARMES
MONTREAL, P.Q.



JEAN MARAIS, célèbre vedette de l'écran français, fait ses débuts à la Comédie-Française dans le rôle de "Britannicus".

Sur les scènes parisiennes

Pour le Théâtre National d'Art populaire, GERARD PHILIPPE, autre grand nom du cinéma et FRANÇOISE SPIRA, s'attaquent aussi au répertoire classique. Gérard Philippe fait un Cid passionné et noble; Françoise Spira une Chimène incomparable.



— Du moment que tu as une autorisation du juge instructeur, tu pourras entrer. Viens! C'est Charley qui est de service dans son secteur. Tu le connais?

— Vaguement, mais peu importe. Et d'abord, comment va la malade?

— Elle a passé une nuit très agitée, ne parlant, dans son délire, qu'à des bonnes soeurs... ma mère par-ci, ma mère par-là. C'est plutôt bizarre pour une femme de ce genre-là!

— Elle n'est pas ce que tu crois, mon cher, et c'est justement pour cela que les événements dont elle fut le témoin l'ont à ce point bouleversée. Je suis envoyé par le juge d'instruction en personne, Yvonne Lallier est une amie de sa fille.

— Bah!

Ils étaient arrivés à la porte de la chambre devant laquelle un inspecteur était assis, lisant tranquillement son journal. Max exhiba son coupe-file et Maurice Lebas l'introduisit aussitôt. Une infirmière se trouvant près du lit, l'interne lui dit:

— Madame Armande, le docteur Languet est autorisé à voir la malade. Laissez-le seul, je vous prie... La fièvre a beaucoup baissé.

Elle sortit à pas feutrés, suivie du docteur Lebas. Doucement, il posa la main sur celle de la jeune fille. Elle ouvrit les yeux, le vit et son visage, subitement, se contracta. Max soupira, car il se rendit compte qu'elle l'avait reconnu. Aussi bien, craignant un réflexe, il dit tout de suite:

— Je viens à vous de la part de Gisèle Hartcoeur, votre amie.

En entendant ce nom, Yvonne remua les lèvres, répétant à voix basse:

— Gisèle!... Gisèle Hartcoeur!

Puis elle referma les yeux. Max crut une seconde qu'elle avait une syncope, tant elle était pâle; mais comme il se penchait pour s'en assurer, il vit deux larmes rouler sur ses joues. Alors il poursuivit d'une voix douce et tendre:

— Mon petit, je voudrais tant que vous me pardonniez!... Je ne savais pas... Je ne pouvais pas savoir... C'est votre amie Gisèle qui m'a appris qui vous étiez... Alors j'ai compris, mais trop tard, hélas!... Pardon!... Je vais maintenant m'employer de mon mieux à réparer le mal que je vous ai fait... à vous guérir d'abord... Je suis médecin, vous le savez, et dès que cela sera possible, je vous ferai transporter dans une clinique où vous serez parfaitement soignée, où votre amie viendra vous voir et où nous nous efforcerons de vous faire oublier les vilaines heures passées.

Yvonne, cependant qu'il parlait, ne l'avait pas quitté des yeux. Elle le vit si ému, si profondément troublé qu'elle ne douta point de sa sincérité. Les événements tragiques se brouillaient encore dans sa mémoire, et elle n'avait pas encore pleinement conscience. Toutefois, son regard s'étant porté sur la main de Max, elle y vit la longue éraflure qui la traversait, et elle se souvint. Leurs regards se rencontrèrent et Max murmura:

— Bénie soit cette blessure qui m'empêcha de commettre une infamie!

D'une voix à peine perceptible, Yvonne répondit:

— C'est mon talisman!

— Votre talisman?

La malade alla chercher sur sa poitrine la médaille qui ne la quittait jamais et la tendit à Max.

— Grand Dieu! s'exclama le docteur en se penchant sur le bijou. Où avez-vous pris cela?

— La dame me l'a donnée.

Sans insister, Max tira sa montre de sa poche et, à la chaîne se trouvait accrochée une médaille en tous points identique. Même dessin, même métal. La plaçant sous les yeux d'Yvonne, il la fixa intensément.

Elle pleurait doucement, mais semblait incapable de prononcer une parole.

— Serait-ce possible? fit Max au comble de l'émotion. Vous seriez la petite fille courageuse qui, il y a six ans, sauva la vie de ma mère et à qui celle-ci remit cette médaille?... Ce serait à vous?

— Votre mère?... A Vitry? murmura Yvonne.

— Oui... A Vitry!... C'est bien cela.

Max s'effondra. Au moment de l'accident, il accomplissait son service militaire et il avait éprouvé pour celle qui avait sauvé sa mère une reconnaissance infinie. Or, voici que le destin les mettait face à face dans des circonstances dramatiques où lui-même avait failli déshonorer à jamais cette jeune fille à qui il devait tant!

Un bouleversement s'opéra en lui, et il se jura de faire tout son devoir envers elle. Sa mère, quand elle saurait, voudrait elle-même la recueillir. Et, dans une éclair, Max entrevit l'avenir. Mais le moment n'était pas venu de s'y attarder; le présent avait ses exigences immédiates.

Prenant les deux mains de la malade, il les porta respectueusement à ses lèvres.

— Désormais, petite fille, dit-il, d'une voix qui tremblait, tout va changer. Je fus bien coupable envers vous, alors que tout aurait dû m'inciter à vous protéger. Mais je ne savais pas. Aujourd'hui je sais et ma mère qui ne vous a jamais oubliée, se chargera de vous convaincre. Pour l'instant, reposez-vous; cette entrevue vous a fatiguée, mais dès ce soir, j'espère pouvoir vous emmener.

Sans mot dire, Yvonne continuait à le dévisager de son regard fiévreux et qui portait encore la trace des larmes récentes. Mais elle était trop faible encore pour réaliser pleinement ce qui lui arrivait. Elle le vit partir; puis, dès qu'elle fut seule à nouveau, elle eut une nouvelle crise de sanglots et elle murmura:

— I... dame avait bien dit!...

EPILOGUE

"NUTILE, n'est-ce pas, de te demander à quoi ou plutôt à qui tu penses?"

Allongée sur une chaise longue dans le jardin de la propriété de Mme Languet, Yvonne Lallier se détournait vers son amie Gisèle; puis, avec son air à la fois candide et résolu, elle répondit:

— Alors, ne me le demande pas, puisque tu le sais!

Toutes deux se mirent à rire, et Gisèle conclut:

— Je dois convenir qu'il est épatant, et que si tu n'étais pas mon amie j'aurais essayé de te le chiper... mais oui! Inutile de me regarder comme ça!... Je suis moins bonne que toi!

Yvonne sourit, sceptique, et répliqua:

— Dis plutôt que tu es la meilleure des amies et je n'oublie point que c'est grâce à ton intervention si je suis ici, chez cette excellente Mme Languet qui me traite exactement comme si j'étais sa fille.

— C'est parce qu'elle sait bien que tu le seras réellement un jour prochain.

— Le crois-tu vraiment?... J'ai peur parfois... peur de me bercer encore de sottes illusions.

— Alors, c'est que tu es aveugle et sourde... et ça, ma petite, c'est incurable!

— Qu'est-ce donc qui est incurable? demanda le docteur Max, surgissant à propos.

Une rougeur subite empourpra le visage d'Yvonne et elle laissa Gisèle répondre à sa place.

— Nous parlons d'une de nos amies intimes qui est aveugle et sourde.

Max prit un air navré; mais cette expression n'était que trop visiblement de convention, car son attention se trouvait entièrement concentrée sur Yvonne.

— Vous voyez, lui dit-il, qu'il y a des gens plus à plaindre que vous!

— Oh! moi, je me trouve parfaitement heureuse!

Cependant Gisèle s'était levée, prête à partir. Le docteur ne songea pas à la retenir et elle comprit qu'il désirait être seule avec Yvonne. Aussi prit-elle rapidement congé, sous le fallacieux prétexte d'une course urgente.

Max attira près de la chaise longue un fauteuil d'osier dans lequel il prit place. Avant toutes choses, il explora le poignet de la convalescente, cherchant le pouls; puis il dit:

— C'est bien vrai que vous êtes heureuse ici?

— Pouvez-vous en douter, vous qui savez les heures terribles que j'ai vécues? Grâce à vous, Max, et à votre chère maman, je mène ici une existence de reine, choyée, gâtée...

— Et aimée.

Confuse, Yvonne se tut. Max, en souriant, poursuivit:

— Mais oui, petite fille, aimée, adorée... N'avez-vous pas compris que vous êtes devenue indispensable à ma vie? Ces quelques visites quotidiennes que vous prenez pour de la sollicitude me sont aussi nécessaires que le pain que je mange et l'air que je respire. Je ne pourrais être un seul jour sans vous voir. Aussi me voici amené à vous demander aujourd'hui: consentirez-vous à m'aimer un jour, assez pour être ma femme?

Yvonne ne cessait de le dévisager. Ses rêves de petite fille romanesque allaient donc se réaliser! Elle était aimée par cet homme qu'elle jugeait bien supérieur à elle, cet homme à qui, depuis qu'elle le connaissait, elle avait donné son cœur! Son père mort, libérée de l'infâme Verney, elle restait seule au monde. Combien il lui serait doux d'être la compagne de Max! Avec quelle joie elle donnerait à Mme Languet, si maternelle, le doux nom de maman!

Tandis qu'elle songeait, Max attendait, anxieux, le verdict.

— Je sais, insista-t-il, que je suis indirectement la cause de la mort de votre père, puisque c'est moi qui ai

dépêché la police au «Home Read»; cependant, je crois que tôt ou tard le drame serait arrivé et vous y auriez été plus intimement mêlée encore... Je ne dis pas cela pour excuser mon attitude envers vous ce soir-là, mais...

Yvonne lui mit un doigt sur les lèvres.

— Taisez-vous, dit-elle. Je vous aime, Max, et vous ai toujours aimé. Le soir dont vous parlez, j'étais résolue à me confier à vous. C'est la raison pour laquelle je consentis à vous introduire chez moi. Mais, en réalité, la destinée avait marqué cette heure. Mon père a payé de sa vie le tort qui fut le sien d'avoir profité de ma naïveté pour me livrer à son complice. Non seulement je ne vous en veux pas, mais je vous suis très reconnaissante. Sans votre intervention, où serais-je, à l'heure actuelle?

— Vous êtes trop droite pour qu'un jour vous ne soyez pas venue à comprendre ce que l'on attendait de vous! De vous-même vous auriez fui.

— Je ne le pense pas. J'étais trop surveillée. Mais ne parlons plus de cet affreux passé, voulez-vous? Votre mère est-elle rentrée?

Max sourit.

— Oui, elle vous attend, ou plutôt elle nous attends: elle savait que j'avais, par avance, une mission à remplir. C'est la fiancée de son fils qu'elle compte d'accueillir à sa table ce soir. Devrai-je lui apporter une déception?

Yvonne ne trouva rien à répondre tellement elle était émue. Profitant de ce trouble dont il tirait la conclusion naturelle, Max se pencha sur les lèvres qui tremblaient et, doucement, cette fois, presque timidement même, il y déposa un vrai baiser de fiançailles.

Cependant qu'elle défaillait sous la tendre caresse, Yvonne entendait tinter à ses oreilles les mots de celle qu'à Vitre elle avait arrachée à une mort affreuse:

«Petite fille, portez toujours cette médaille qui, aujourd'hui encore, m'a préservée. Qu'elle vous garde comme elle garda les miens, et vous serez heureuse un jour.»

Puis, d'un geste machinal, elle porta la main sur le précieux talisman à qui elle devait, en partie tout au moins, son immense bonheur actuel.

ANNIE PIERRE HOT.



BUICK 1952 — Cette photo nous présente ici la Roadmaster Riviera qui a une ligne à la fois très classique et très pure et ajoute de nombreux avantages techniques: un nouveau carburateur, la transmission automatique Dynaflo, des roues avant plus larges, une isolation parfaite de la carrosserie qui assure un silence confortable. Buick nous offre également la Super et la Custom, soit trois séries et 14 modèles plus attrayants l'un que l'autre et convenant à tous les besoins. Les accessoires offerts sur la Roadmaster peuvent être adaptés sur demande aux modèles Super et Custom.

MES RECETTES

de Cuisine

Par Mme ROSE LACROIX.

Directrice de l'Institut Ménager, du SAMEDI et de LA REVUE POPULAIRE

Rouleau au poisson

Mettre dans un bol 2 tasses de farine tamisée avec 1 c. à thé de sel et 4 c. à thé de poudre à pâte. Ajouter 3 c. à tb. de shortening et à l'aide d'un appareil spécial ou d'une fourchette, bien mêler le shortening à la farine. Délayer vivement avec 1 tasse de lait. Renverser sur une planche et travailler légèrement la pâte pour la rendre lisse. Abaisser à $\frac{1}{4}$ de pouce d'épaisseur. Badigeonner de beurre fondu. Étendre sur toute la longueur de l'abaisse, 2 tasses de poisson cuit, aiglefin, morue, saumon, flétan. Rouler comme un gâteau roulé. Badigeonner d'un jaune d'oeuf battu avec 1 c. à tb. de lait et cuire à four chaud 400° F. jusqu'à ce que la pâte soit bien dorée. Servir très chaud avec une sauce aux petits pois.

Sauce aux petits pois:

Faire une sauce blanche moyenne avec 2 c. à tb. de beurre ou de shortening, 4 c. à tb. de farine et 2 tasses de lait. Mettre le tout dans une casserole, brasser et faire cuire jusqu'à épaississement. Saler et poivrer et y ajouter 2 tasses de petits pois bien égouttés. 6 services.

Rissoles marinières

Préparer une pâte brisée ou mi-feuilletée. L'abaisser à $\frac{1}{8}$ de pouce d'épaisseur et la découper en rondelles de 3 pouces de diamètre. Prendre de belles petites sardines, les déchiqueter, les assaisonner avec un peu de jus d'oignon et de sauce anglaise (Worcestershire sauce). Mettre une cuillerée sur le centre de la demirondelle. Humecter les bords avec de l'eau et replier en pressant bien pour les faire adhérer ensemble. Cela donnera la forme d'un petit sachet. Tout le tour pourra être festonné joliment. Placer sur une tôle à biscuit et cuire à four chaud 450° F. jusqu'à ce que bien doré. Servir très chaud.

Chowder au poisson

- | | |
|-------------------------------|----------------------------|
| 1 tasse de poisson déchiqueté | 2 pommes de terre moyennes |
| 2 c. à tb. de farine | Sel, poivre et persil |
| 2 tasses d'eau | 2 tasses de lait |
| 1 gousse d'ail | 1 oignon |

3 petites tranches de lard coupées en dés

Faire dorer le lard coupé en petits dés, y faire revenir l'oignon et l'ail finement émincés. Ajouter les pommes de terre coupées en cubes, l'eau et le poisson et laisser cuire $\frac{1}{2}$ heure. Ajouter le lait à ce mélange et lier avec la farine délayée à l'eau froide. Faire jeter quelques bouillons. Bien assaisonner de sel et de poivre et servir avec persil frais. 6 à 8 services.

Soupe aux pois

Laver et trier 2 tasses de pois. Les faire tremper la veille au soir dans 2 pintes d'eau. Le lendemain matin, les mettre à cuire dans la même eau en y ajoutant un oignon émincé, 2 carottes, 1 tasse de blé d'Inde lessivé, $\frac{1}{2}$ livre de lard salé. Ajouter une autre pinte d'eau et laisser cuire jusqu'à ce que les pois et le blé d'Inde soient bien tendres et que le bouillon soit onctueux. $\frac{1}{2}$ heure avant la fin de la cuisson, ajouter quelques brindilles de sarriette, vérifier l'assaisonnement et ajouter au besoin poivre et sel. 6 services.

Gâteau d'entremets à la crème

Battre 2 oeufs jusqu'à ce qu'ils soient légers. Ajouter $\frac{3}{4}$ de tasse de sucre et continuer de battre jusqu'à ce que le mélange fasse le ruban. Ajouter $\frac{1}{2}$ tasse d'eau. Tamiser de la farine, en mesurer $1\frac{1}{2}$ tasse puis y ajouter 2 c. à thé de poudre à pâte et $\frac{1}{4}$ de c. à thé de sel. Tamiser de nouveau et l'ajouter au premier mélange en battant juste assez pour incorporer le mélange à la pâte. Verser dans 2 assiettes à gâteaux beurrées et faire cuire à 400° F. 20 à 25 minutes. Démouler, refroidir et garnir de crème à l'érable entre les 2 gâteaux.

Crème à l'érable:

Mettre dans une casserole 1 c. à tb. de farine, 1 tasse de sirop d'érable, $\frac{1}{2}$ tasse de lait riche et 1 c. à tb. de beurre. Laisser cuire jusqu'à consistance crémeuse, refroidir et mettre entre les 2 gâteaux. Saupoudrer sur le dessus du sucre à glacer.

Poulet au riz

- | | |
|--------------------------------|------------------------------|
| 3 tasses de bouillon de poulet | 1 c. à tb. de sauce piquante |
| 1 demi piment vert haché | 1 tasse de poulet cuit |
| 3 c. à tb. de beurre | 1 oignon moyen émincé |
| 1 tasse de riz cru | Sel et poivre |

Faire revenir l'oignon dans le beurre 5 minutes, ainsi que le piment vert haché. D'autre part, bien laver le riz et l'assécher dans un linge. Ajouter à l'oignon et au piment. Faire sauter jusqu'à ce qu'il commence à dorer. Y mettre le bouillon de poulet chaud et faire cuire $\frac{1}{2}$ heure environ, ou jusqu'à ce que le riz soit tendre mais éviter soigneusement de trop le cuire. Ajouter la sauce piquante puis le poulet. Vérifier l'assaisonnement et servir aussitôt.

Le bouillon de poulet peut être fait avec la carcasse du poulet après l'avoir désossé. 6 à 8 services.

NOTRE FEUILLETON

L'INCURABLE CHAGRIN

par RENE VINCY

No 3

ALORS, pourquoi parlez-vous? Ma Douce était par terre; je la prends; je la monte ici; elle ne pesait pas plus lourd qu'un oiseau; je l'étends sur mon lit; je l'examine; elle était morte.

Elle crispa ses mains décharnées sur les épaules du petit vicomte.

— Qu'est-ce que vous avez à réclamer?... demanda-t-elle d'un ton indifférent.

M. de Mareilhes sentit un petit frisson lui courir entre les épaules.

Fallait-il qu'il crût ce que lui avait dit Paul de Roche-grise et ce que le vieux Simplicie lui avait répété après son ami, c'est-à-dire que la raison de Fance n'avait pas tout à fait résisté au drame qui l'avait bouleversée?

— Ainsi, reprit-il, c'est tout ce que vous avez entendu?

— C'est tout.

— Tout ce que vous avez vu?

— C'est tout.

— Aline n'a pas prononcé une parole?

Fance haussa ses épaules pointues.

— Puisqu'elle était morte. Quand on est mort, on ne parle plus qu'à Dieu.

— Mais vous avez peut-être une idée, vous? Une idée que vous n'avez pas voulu dire aux magistrats, mais que vous confiez à moi, parce qu'Aline a dû vous dire combien je l'avais aimée... Depuis sept mois, vous avez dû réfléchir, chercher dans vos souvenirs, retrouver quelque indice qui me mettrait sur la voie... Car, cette version de deux rôdeurs, c'est bien bizarre... Oh! comprenez-moi bien, ma bonne Fance, je ne dis pas que vous mentez, mais vos yeux ont pu vous tromper...

Elle demeura impassible.

Elle avait résisté naguère à des assauts autrement menés; à présent, elle était inattaquable.

— Il n'y a qu'une chose que je sais, dit-elle; c'est que ma Douce était une sainte, qu'elle est morte, et qu'il faut la pleurer.

— Oui, elle doit être pleurée. Mais aussi, elle doit être vengée.

— Vengée?

— Il faut que son assassin soit puni.

Une vague inquiétude saisit la gardienne du secret d'Aline.

— Puisqu'on ne le connaît pas! grogna-t-elle, d'un ton bourru.

— Parce qu'on l'a mal cherché.

Fance eut un imperceptible tressaillement.

— Oui, reprit M. de Mareilhes, l'on a mal cherché. Mais je suis là, moi, à présent, et dussé-je y laisser ma fortune ou ma vie, je me suis fait le serment, Fance, de le découvrir et de le livrer au bourreau, et ce serment, je le tiendrai!

Fance eut un second tressaillement; le feu de ses prunelles fulgura et elle ouvrit la bouche pour dire:

— Aline ne le veut pas!

RESUME DES CHAPITRES PRECEDENTS

Henry de Fougeray n'aime plus sa femme Aline de Fontenailles; il tombe follement amoureux d'Andrée de Croix-Saintes qui, elle aussi, partage ses sentiments. Henry, qui croit son épouse sur le point de mourir de maladie, promet à Andrée le mariage, celle-ci ignorant l'état matrimonial d'Henry. Mais Aline ne meurt pas; alors Henry décide de la faire disparaître; un soir il la poignarde brutalement; elle ne meurt pas sur le coup; aussi a-t-elle le temps de faire jurer à Françoise, sa vieille nourrice, de ne pas dénoncer Henry, mais, au contraire, de tout faire en son possible pour égarer la justice et pour que Henry soit heureux.

Mais ce cri: « Aline ne le veut pas! » n'eût-il pas été à lui seul toute une révélation?

Se taire et laisser faire, quitte à voir plus tard, tel était son devoir si elle voulait obéir aux dernières volontés de la morte.

Et, déjà retombée à une espèce d'apathie dédaigneuse:

— Vous ferez comme vous voudrez, monsieur Guy. Moi, je ne sais rien; je ne peux rien; je ne veux rien que porter tous les jours des fleurs sur la tombe de ma Douce...

Elle avait laissé aller ses bras; elle s'était raidie.

— Je vous laisse, monsieur Guy. C'est d'ici qu'Aline est partie pour la tombe glacée qui est sa dernière demeure; ce sont toutes les choses d'ici qui l'ont entourée les dernières. Priez en paix. Rigide, sèche, brutale, elle sortit.

Interdit, M. de Mareilhes n'avait rien fait pour la retenir.

Décidément, la malheureuse avait le cerveau atteint et n'était-il pas à craindre qu'avec le genre de vie qu'elle s'était imposé elle ne devint bientôt la victime d'une démence incurable?

Le petit vicomte était demeuré immobile au milieu de la chambre où la flamme des cierges mettait une tiédeur suffocante, où le monceau de fleurs qui se fanaient répandait un parfum d'une douceur entêtante.

Puis il s'approcha du petit lit.

Depuis qu'Aline en avait été enlevée, il n'avait pas été touché et l'on y distinguait encore le creux léger qu'y avait laissé son corps charmant.

M. de Mareilhes s'agenouilla.

Longtemps contenue, son émotion débordait; des larmes roulaient sous ses paupières.

— Je serai donc seul, Aline... murmura-t-il. N'importe! Je tiendrai mon serment et vous serez vengée...

CHAPITRE X

DéTECTIVES

UN heure plus tard, M. de Mareilhes descendait de voiture devant une haute et belle maison de la rue des Pyramides et, quelques instants ensuite, abordait M. Lindsay, co-directeur de l'Agence franco-anglaise

DUHAMEL ET LINDSAY,

renseignements et enquêtes

maison sociale fameuse dans son genre.

M. Lindsay était le Britannique-type, depuis les cheveux blonds en bandeaux luisants jusqu'à la pointe des souliers vernis, en passant par les lunettes rondes à monture d'écaillé et d'or.

Il était jeune, pas trente ans; il avait l'air sagace et malin.

— Monsieur Lindsay, dit le petit vicomte, j'ai eu l'occasion de lire la publicité que vous faites dans les grands journaux...

M. Lindsay salua légèrement.

— Et je pense que votre maison pourra mener à bien l'enquête dont je veux la charger.

— Je le pense aussi, monsieur. Voulez-vous prendre la peine de passer dans mon bureau?

Le bureau de M. Lindsay était une pièce qui n'eût point déparé un hôtel princier, tapis, tentures, meubles, bibelots, tout dénotait un choix averti.

Les deux hommes s'étaient assis, M. Lindsay devant une large table de travail où les moindres objets étaient rangés dans un ordre que l'on devinait immuable, le vicomte dans un fauteuil proche, M. Lindsay reprit:

— De quoi, monsieur, s'agit-il, je vous prie?

— D'une affaire criminelle.

— Exactement?

— D'un crime qui, quoique récent, est toutefois déjà classé, ou à peu près.

— Et vous voulez en retrouver l'auteur?

— Si c'est possible.

— Tout est possible, dit posément l'associé de Duhamel. C'est du reste notre devise.

— La police parisienne y a cependant échoué, monsieur.

— Oh! monsieur, où la police échoue, nous, nous réussissons toujours ou presque toujours.

Et avec un sourire:

— D'ailleurs, c'est là notre seule raison d'être.

— Au fait, c'est juste, dit le petit vicomte, un peu confus de la naïveté qui lui était échappée.

— De quelle affaire est-il question, monsieur?

— De l'assassinat de Mme la duchesse de Fougeray.

— C'est l'affaire dite: de Saint-James. Ne remonte-t-elle pas au mois d'août de l'année dernière?

— Le crime a été commis dans la nuit du 2 au 3 septembre.

— Je me souviens... Un crime qui est demeuré inexplicable, entouré de circonstances mystérieuses et bizarres...

Ce sera très intéressant à débrouiller. Je vous donnerai les deux meilleurs limiers de notre office, bien que l'un d'eux fût déjà désigné pour une autre mission; mais il peut en être relevé. Ces deux hommes, travaillant ensemble, ont accompli des choses surprenantes. Quand désirez-vous qu'ils entrent en campagne?

— Le plus tôt possible.

— Aujourd'hui même, si vous le désirez.

— Cela me serait agréable.

— Ces messieurs peuvent être chez vous vers deux heures.

— Je les attendrai au Grand Hôtel; voici ma carte. Maintenant, voulez-vous me fixer vos conditions?

— Ce sera deux cents francs par jour; aucune augmentation tant que nos hommes opéreront dans un périmètre de vingt-cinq lieues, Paris pris pour centre; au-delà, frais de voyage et de séjour à votre charge.

M. de Mareilhes tira un carnet de chèques demanda une plume, signa un bon de cinquante mille francs, puis:

— Voici une provision, dit-il. Nous compterons plus tard. Et si cette somme n'est pas suffisante, nous la renouvellerons. Que vos agents ne regardent pas aux frais. D'ailleurs, je le leur dirai moi-même. D'autre part, s'ils réussissent, il y aura pour chacun d'eux une prime que je fixerai selon les circonstances.

Au travers de ses lunettes, M. Lindsay coula un vif regard vers M. de Mareilhes. Il lui plaisait, ce client, net et large, qui savait bien ce qu'il voulait et ne marchandait pas. Espèce rare.

— Monsieur, dit-il, un échec est toujours à redouter, mais nous n'en avons guère enregistré jusqu'ici, et j'ai la conviction que vous serez content de nous.

Il s'était levé en même temps que le petit vicomte.

— Au surplus, je vous l'ai dit, ce sont les deux meilleurs agents de notre office que je vous donne, et ils auront à cœur de justifier leur réputation, n'en doutez pas...

Un quart d'heure ensuite, M. Dick Pim sortait du bel immeuble de la rue des Pyramides, qu'il remontait dans la direction de l'avenue de l'Opéra.

Dick Pim était l'un des deux détectives dont M. Lindsay avait parlé à M. de Mareilhes.

Au moment où le vicomte sortait de l'agence, Dick Pim était en conférence avec M. Duhamel, la seconde tête de la maison qui, après quelques mots échangés avec son associé, l'avait mis à la disposition de celui-ci.

Alors, en trois phrases, Dick Pim avait su ce que l'on attendait de lui, et M. Lindsay avait ajouté:

— Vous marcherez avec votre ami Manillon. Trouvez-le à l'heure de son déjeuner, dites-lui qu'il est relevé de l'affaire d'Italie, et soyez au Grand Hôtel à deux heures. Voici la carte de notre client.

— Very well.

Et Dick Pim était parti.

Commencé dans l'édition du 15 mars 1952.

Publié en vertu d'un traité avec la Société des Gens de Lettres. — Les noms de personnes et de lieux de nos romans, feuilletons, contes et nouvelles sont fictifs et choisis au hasard.

C'était un garçon long comme un jour sans pain et maigre comme les quatre-temps, rouge de poil, pâle de visage, avec des pieds comme des péniches et des mains comme des battoirs de lavandières. Son nez recourbé et son menton en galoche se faisaient des grâces de chaque côté d'une bouche mince, mais large, qui, lorsqu'elle s'ouvrait, montrait trente-deux tablettes de dominos qu'il n'y avait plus qu'à graver.

Une petite casquette était juchée sur le haut de sa tête; un complet étroit, à carreaux vert et marron, soulignait ses formes absentes.

Il faisait sensation; des femmes le toisaient de côté; des hommes se retournaient; des gamins rigolaient.

Lui, marchait gravement, dédaigneux de ces vagues humanités; il respirait allègrement l'air vif de la matinée, et, à voir le pauvre soleil jaune qui montait, parmi le ciel pur et froid, il se disait que c'eût été un bien beau temps pour London.

Car Dick Pim était Anglais d'origine, du comté de Norfolk, et il amassait, avec une patience de fourmi, afin de pouvoir aller finir ses jours là-bas, en brave cockney de la vieille Albion.

Dick Pim venait d'arrêter un fiacre. — Brasserie Pousset, carrefour Châteaudun.

C'était là que Manillon prenait habituellement son pernod d'avant déjeuner.

Mais l'on n'avait pas encore vu M. Manillon.

«Bon! se dit son camarade; il est chez lui; il boucle son bagage».

Et, comme il avait soldé son fiacre, il se mit à grimper la rue des Martyrs *pedius cum jambis*.

Ludovic Manillon perchait dans le dernier tiers de cette voie douloureuse.

Comme il côtoyait une épicerie, Dick Pim chipa une bonne poignée de haricots secs, et, d'un déclin du pouce, se mit à mitrailler certains des passants qui le précédaient.

Ping! Pan! Pouf!

Sur le cuir bouilli d'un cocher; sur le haut-de-forme d'un jeune homme; sur la nuque renflée d'un gros monsieur apoplectique.

Par habitude, le cocher allongeait un bon coup de fouet sur le cul de sa voiture; le jeune homme se retournait, furieux; le gros monsieur levait le nez en l'air. Nul ne soupçonnait d'une farce ce cocasse gentleman, qui avait l'air d'être à cent lieues d'ici.

De fait, tout en s'amusant comme un Peau-Rouge, Dick Pim réfléchissait à ce que venait de lui confier M. Lindsay.

L'affaire de Saint-James, il n'en connaissait pas un iota; il n'était pas en France lorsqu'elle s'était déroulée.

«Mais c'est une riche opération pour Manillon comme pour moi, puisque l'on dit le client très large.»

Ping! Un haricot dans le pot à lait d'une jolie fille qui allait aux provisions, et qui se demanda ce qu'il prenait à son ustensile.

«Mettons dix mille francs pour chacun; on ne peut pas moins. Dix mille francs, c'est quatre cents livres sterling, et quatre cents livres sterling, c'est un cottage au bord de la mer.»

«Quand j'aurai la maison, le reste viendra tout seul, et j'ai déjà d'ailleurs le noyau d'une belle pelote! All right! Mais, n'est-ce pas mon vieux complice que j'aperçois, descendant avec son air de bon cher vieux bougre?»

Déjà Dick abordait Ludovic Manillon, et:

— Je vous cherchais; j'allais chez vous.

— Pour me dire au revoir? Ça, c'est chic!

— Pas pour vous dire au revoir; pour vous dire que vous ne partez pas.

— Ah bah! Contrordre?

— Contrordre.

— Qu'est-ce qu'il y a?

— Je vais vous le dire. Mais pas sur ce trottoir. Vous ne voyez pas, Manillon, que ce marchand de vaisselles nous écoute? Qu'est-ce qu'il a à me dévisager comme ça?

— Vous lui rappelez peut-être un enfant naturel qu'il aura eu dans sa jeunesse... Mais, si nous descendions jusque chez Pousset? Vous m'expliqueriez votre histoire entre deux gobelets.

— Trop de monde, chez Pousset. Vous n'avez pas une boîte tranquille, par ici?

— Montons jusqu'à l'avenue Trudaine, j'ai notre affaire.

Dix minutes ensuite, les deux policiers étaient attablés dans une grande brasserie où l'on respirait une atmosphère bien caractérisée, et Manillon battait lentement un pernod, tandis que Dick Pim, en face de multiples flacons, se confectionnait un *corpse reviver* qui promettait de ne pas être dans une musette.

Ils étaient seuls dans l'établissement, sauf une petite dame qui, dans une encoignure, feuilletait l'*Illustration*, en attendant mieux, peut-être.

— Eh bien! dit Manillon, vous pouvez y aller, Dick Pim.

— Une seconde...

Manillon goûta son absinthe; elle était à point.

C'était, ce détective, un petit homme trapu, avec des épaules dignes d'Atlas, les bras de Milon de Crotone, le torse d'Ajax.

Il était, dans la force, ce que Dick Pim était dans la souplesse; il était un hercule; Dick Pim était un clown; l'un brisait l'obstacle, l'autre se faufilait au travers. Un boeuf et une anguille.

Mais, quelle physionomie intelligente; quels traits fins révélant l'astuce; le nez long toujours subodorant; les yeux vifs toujours inspectant!

Un vrai limier.

— Good! fit Dick Pim, en dégustant une gorgée de son infernal breuvage. Et à présent je suis à vous, monsieur Manillon. Et je vais presser la mécanique, parce qu'il faut que nous soyons au *Grand Hôtel* à deux heures. Et je n'ai pas bouffé encore, et il faut que je me mette en gentleman. Non?

— Si, vous avez l'air de Paulus dans l'Anglais embarrassé. Je ne veux pas vous sortir comme ça.

— Well Alors, tendez vos deux machins à écouter.

Manillon s'accouda sur la table.

— Voilà ce que c'est. Avez-vous entendu causer du crime de Saint-James, qui est du mois de septembre dernier?

Un éclair avait traversé les prunelles du premier détective; mais il avait tout de suite baissé les paupières.

— Oui, dit-il; j'en ai entendu parler par les journaux. Et puis... mais je vous dirai cela tout à l'heure. C'est bien de l'assassinat de la duchesse de Fougeray qu'il s'agit?

— Yes!

— Affaire classée, ou peu s'en faut. On la réveille? Qui? Le mari? L'amoureux?

— Voilà, fit Dick Pim, en tendant la carte du vicomte de Mareilhes.

— Connais pas, dit Manillon. Et c'est moi qui suis chargé?...

— Vous, et moi.

— Tous les deux?

— Ensemble.

— Ça, par exemple, ça me va! Il y a longtemps que nous n'avions pas travaillé en commun; je suis bigrement content! Ah! vieux fil à couper le beurre, va falloir se distinguer! Est-ce qu'il y a du quibus à la clef?

QUE répondriez-vous?

Q. — Qu'était la cour des miracles?

R. — Une cour où les faux mendiants, comme par miracle, cessaient d'être infirmes, comme ils le feignaient pour apitoyer le public.

Q. — Que signifie: être pris dans un dédale?

R. — Se trouver dans une situation inextricable, dans une affaire embrouillée. Dédale est l'architecte du labyrinthe de Crète.

Q. — Qu'est-ce que faire ripaille?

R. — C'est faire bonne chère, comme dans le prieuré de ripaille.

Q. — Qu'est-ce que faire charlemagne.

R. — C'est tout emporter au jeu, comme l'empereur Charlemagne, qui garda toutes ses conquêtes.

Q. — Que signifie: la femme de César ne doit pas être soupçonnée?

R. — Les personnes haut placées ne doivent pas donner soupçon à la moindre médisance.

Q. — Qu'est-ce qu'un fil d'Ariane?

R. — C'est un moyen qui permet de sortir d'une difficulté. Ariane donna un peloton de fil à Thésée pour l'aider à s'échapper d'un labyrinthe.

Q. — Qui prononça les paroles, «Fils de saint Louis, montez au ciel!»

R. — L'abbé Edgeworth, confesseur du roi Louis XVI, sur l'échafaud.

Q. — Que signifie: «Passer sous les fourches caudines»?

R. — Être obligé de subir les conditions d'un adversaire plus fort, comme les Romains, à Caudium forcèrent leurs ennemis à passer sous le joug.

Et Manillon fit vivement glisser son pouce sur son index, pour joindre la mimique à la parole.

— Je crois. Mr. Lindsay avait la figure joyeuse.

— On a promis une prime?

— Oui. En rapport avec les circonstances.

— Allons, ça peut.

Mais, poussant un soupir:

— Si j'avais pu prévoir... J'aurais dû obéir à mon premier mouvement... suivre mon particulier... ne pas le perdre d'une semelle. Mais lorsque je m'y suis décidé, il était trop tard; il avait disparu.

— Est-ce que vous vous êtes fait endormir par une somnambule, Manillon? demanda Dick Pim. Pourquoi vous parlez tout seul en regardant le plafond?

— Ecoutez-moi, vieille bride!

— Attendez.

D'un coup de gosier, Dick Pim sécha la moitié de son verre. Puis:

— Allez-y, vieille chameau. Vous disiez?

Manillon se pencha et souffla:

— Je connais l'assassin de la duchesse...

— Oh! oh! fit Dick Pim en ouvrant des yeux ronds.

— C'est-à-dire que je crois le connaître...

— Ah! ah!

— Si je me retrouvais en face de mon particulier, je le reconnaîtrais entre mille.

— Oui?

— Seulement, je ne sais pas du tout qui c'est.

Dick Pim, qui voyait déjà terminée la lucrative mission, fut assez déconcerté de cette chute imprévue.

— Vous n'êtes pas endormi, Manillon; vous êtes soûl, hein?

— Venez vous asseoir à côté de moi sur la banquette, Dick Pim, et écoutez-moi. Vous ne savez rien de l'affaire, vous?

— Rien. A ce temps, j'étais à Carlsbad, pour le vol dans la bijouterie Leclair, répondit Dick Pim en prenant place à côté de son compagnon.

— Eh bien! voici en quelques mots.

Et Manillon exposa succinctement les grandes lignes du crime, les tâtonnements et les erreurs de l'enquête qui avait abouti à un fiasco complet.

— J'ai compris, dit Dick Pim. Après?

— Moi, je n'ai jamais cru à un crime crapuleux.

— Des rôdeurs n'auraient pas tué avec une arme appartenant à la victime.

— Très juste, mon vieux.

— Et puis, s'ils savaient les domestiques partis, ils n'auraient pas attendu minuit, que c'était l'heure de leur rentrée.

— Si Mme de Fougeray a été tuée à minuit... murmura Manillon.

— Vous dites?...

— Rien. Maintenant, voici l'explication de ce que je disais tout à l'heure...

Et il entama le récit de son aventure.

Dans la nuit du 2 septembre, revenant à pied de Neuilly, il avait eu l'idée de passer par le Bois.

Arrivé dans les environs du Pré-Catelan, comme il s'asseyait dans un fourré, car il commençait à sentir ses pattes, ayant trotté toute la journée, il avait vu un homme arriver sur lui, un homme haletant, éperdu, hagard, qui s'était arrêté, sondant la nuit claire avec des yeux fous.

— Un homme très chic, Dick Pim, habit sous un léger pardessus, du galbe, de l'allure, de la branche...

— De la branche du bois que l'on fait les potences, dites?

— Vous êtes très drôle mon petit ami, coupa froidement Manillon. Je vous emmènerai déjeuner sur l'herbe; vous porterez le panier.

Et il reprit:

Instinctivement, il avait été sur le point de sauter au col de cet homme, c'était sûr qu'il venait de faire un mauvais coup.

— Mais je ne suis plus de la Sûreté, n'est-ce pas ? Puisqu'on me prenait, à la Grande Boîte, si bien pour un imbécile que j'ai dû leur rendre mon tablier, pourquoi est-ce que je ferais leur besogne ?

— Nature ! dit Dick Pim.

— Donc, au lieu d'empoigner l'homme, je m'aplatiss par terre et fis le mort, mais vous pouvez croire que je le regardais et que je me gravais ses traits dans la mémoire. Vous ai-je dit que la nuit était si claire que l'on y voyait comme en plein jour ?

— Vous ne m'avez pas parlé de ça du tout, Manillon. Je vous le jure sur les cendres du roi Jacques ! Et si...

— Ça va !

— Moi aussi. Merci. A la vôtre.

Et Dick Pim vida son verre. Ludovic Manillon continua.

Il avait vu l'inconnu reprendre peu à peu ses esprits, examiner sa toilette, se rasséréniser complètement, s'orienter et prendre le chemin de Paris d'un bon pas.

— C'est alors que j'eus l'idée de pisser mon inconnu ; mais j'étais las ; et puis toujours cette sacrée rancune contre mes anciens chefs. « Qu'ils se débrouillent ! » me dis-je. Et lorsque je revins à mon premier mouvement, il était trop tard. Plus de traces. Je regardais alors l'heure à ma montre ; il était dix heures douze.

Dick Pim haussa les épaules.

— Vous déraisonnez comme un vieux railway, Manillon. Vous m'avez dit que le crime a été commis à minuit. Alors...

— A minuit ? Oui. Si la nourrice n'a pas menti... fit le détective entre ses dents.

— Qu'est-ce que vous chantez pour vous tout seul, *old fellow* ?

— Rien.

Manillon but une lampée d'absinthe et, toujours confidemment.

— Or, Dick Pim, voyez la coïncidence. Le surlendemain, les journaux ne parlaient plus que du crime de Saint-James et s'accordaient tous, pour un moment, à trouver plausible la version de cette Françoise dont ils devaient bientôt révoquer en doute les affirmations. Le souvenir de l'inconnu affolé du Bois me revint. Parbleu ! me promis-je, j'assisterai aux obsèques de la duchesse. Qui sait si je n'y retrouverai pas mon homme au premier rang ?

— Hé ! hé ! fit Dick en manière d'approbation.

— Malheureusement, le soir même, je dus partir en Belgique pour un caissier du *Crédit Continental* qui avait levé le pied avec sept cent mille francs.

— Joli magot, fit Dick Pim. Et je sais que vous avez retrouvé le gentleman aux pieds légers.

— Peuh !... Il se cachait bien mal... Seulement, quinze jours s'étaient écoulés et, lorsque je rentrai à Paris, l'affaire de Saint-James était à moitié enterrée... et la duchesse l'était tout à fait.

— Alors, vous avez tout laissé là ?

— Bien par force. Mais voyez le guignon ; sans ma bêtise et sans le caissier du *Crédit*, je saurais peut-être aujourd'hui ce que nous allons être des semaines à chercher. Ah ! si j'avais suivi mon homme au Bois, nous aurions palpé chacun quelques billets sans bouger de notre fauteuil !

— Oui, dit Dick Pim, mais master Lindsay n'aurait pas été trop content.

— Pourquoi ?

— Eh, *by Jove* ! le temps que nous cherchons, les frais courent.

Manillon ne répliqua pas.

Il tournait et retournait entre ses doigts la carte de M. de Mareilhes.

— Qu'est-ce que c'est que ce vicomte qui remet l'histoire de Saint-James sur le tapis ? L'amant dont on a tant parlé ? Alors, il n'y serait pour rien. Mais non, ce ne peut-être l'amant ; il n'aurait pas attendu sept mois pour se montrer. Enfin, nous verrons bien. C'est cette Françoise qu'il me tarde de voir. Celle-là sait tout. J'en jurerais, et elle a toujours menti.

Il eut une espèce de rire muet.

— Nous mesurerons nos griffes ensemble, à qui les aura les plus longues !

Et, appelant le garçon, il régla les consommations, puis, à Dick Pim :

— Au trot, à présent ! Allez briffer et faire une visite à votre vestiaire, jeune carnaval ! Et à deux heures moins dix au *Café de la Paix*.

Mais, sur le seuil de la brasserie, il donnait une tape légère sur l'épaule de son collaborateur et :

— Cette affaire me tarabustait ; je suis content d'avoir à la tirer au clair. Au moins, lorsque ce sera fait, je n'y penserai plus.

Sous la tape du camarade, Dick Pim avait paru s'effondrer ; il avait plié sur les jarrets à toucher le trottoir du fond de ses culottes ; puis, se redressant comme s'il avait été en caoutchouc, il exécuta un saut périlleux sur place et partit sans tourner la tête.

Une petite boniche qui passait en lâcha, d'ahurissement, son panier plein de provisions qui se répandirent dans le ruisseau.

Alors, paternellement, Manillon l'aida à récupérer ses comestibles.

CHAPITRE XI

Le buvard et le portrait

M. DE MAREILHES et les deux détectives se tenaient dans le petit salon de la villa où Aline avait reçu son mari et où elle avait été frappée.

Appuyé contre le chambranle de la porte, Simplicie considérait Dick Pim et Manillon d'un regard anxieux.

Les allures excentriques de Dick Pim l'étonnaient bien un peu, car celui-ci, tout de noir vêtu, ressemblait à un croque-mort londonien, et ce sont bien les plus lugubres qui se puissent voir.

Mais Simplicie en avait tant vus défilés, de policiers, qu'il était un peu blasé sur leurs allures à part.

Et il se disait seulement :

« Si ceux-ci pouvaient être plus heureux que les autres... »

Car, dans la naïveté de son cœur, il s'imaginait que l'on aurait démasqué celui qui l'y avait couchée.

A deux heures tapant, les deux agents de Duhamel et Lindsay s'étaient présentés au *Grand Hôtel*.

Des ordres avaient été donnés ; ils furent conduits tout de suite à l'appartement de M. de Mareilhes.

Ils se nommèrent.

Puis Manillon, qui était l'orateur de l'équipe, confia à celui qui devenait leur patron qu'ils ne savaient du crime que ce qu'en avaient rapporté les journaux, et qu'ils ne pourraient commencer à se faire une idée personnelle qu'après avoir inspecté les lieux du drame.

— Je vais vous y conduire, dit M. de Mareilhes.

Et, en quelques mots émus, il leur dit l'amitié d'enfance qui l'avait lié à la victime, ne donna pas les raisons de son long exil, mais affirma sa volonté d'arriver coûte que coûte à trouver le meurtrier d'une créature aussi parfaite.

Dick Pim et Manillon étaient bronzés ; depuis longtemps, ils en avaient vu de toutes les couleurs et de toutes les douleurs, et pourtant, ils furent touchés.

L'accent de M. de Mareilhes les avait pincés à l'endroit sensible, et ils se pro-

mirent *in petto* de ne rien ménager pour le satisfaire.

L'on partit pour Saint-James, où l'on arriva vers trois heures.

Manillon et Dick firent le tour du jardin, du petit parc qui s'étendait derrière la villa ; puis, Manillon, plantant là Dick Pim, se sauva, franchit la grille et disparut dans la direction du Bois.

— Que lui prend-il ? s'inquiéta le petit vicomte.

Dick Pim comprit que son compagnon refaisait le chemin qu'il prêtait à son fameux inconnu.

— Monsieur, répondit-il, M. Ludovic ne m'a pas fait partager son idée ; mais vous pouvez être tranquille, il ne fait jamais rien sans motif.

Une demi-heure ensuite, Manillon s'en revenait, les mains dans les poches, en sifflant une petite romance.

M. de Mareilhes eût bien voulu l'interroger ; mais il n'osa, et Manillon garda le secret de sa fugue.

— Maintenant, monsieur de Mareilhes, voudriez-vous me montrer la pièce où a été frappée Mme de Fougeray, et la chambre où elle a été transportée par Mme Françoise ? A propos, ne pourrions-nous la voir, Mme Françoise ?

Ce fut Simplicie qui expliqua :

— Elle est au cimetière, comme tous les après-midi... Elle n'en revient guère avant cinq heures.

— Nous l'attendrons. Voyons toujours le petit salon et la chambre de la confidente de Mme de Fougeray.

— Simplicie, conduisez ces messieurs ! ordonna Guy de Mareilhes.

Manillon ne fit que traverser le petit salon ; puis il entraîna Dick Pim en haut de la maison, derrière Simplicie, qui soufflait. Mais la chambre où était morte Aline était fermée à clef.

— Pourquoi ? demanda Manillon.

— Mme Françoise en a fait une chapelle, où elle prie pour notre malheureuse maîtresse.

— N'y a-t-il pas de chambre ouverte à côté ?

— Celle où elle couche maintenant, peut-être.

Celle-ci était effectivement ouverte. — Dick Pim, dit Manillon, je vais vous y enfermer. Puis, du salon d'en bas, j'appellerai Françoise. Ne faites pas trop exprès de m'écouter. Quand vous m'aurez entendu, vous descendrez.

« En v'là une comédie ! songea Simplicie. Les autres n'en ont pas tant fait ».

Cependant, Manillon dégringolait les deux étages, se postait dans le petit salon, et, par trois fois, sur des tons ascendants, criait :

— Françoise !... Françoise !... Françoise !...

Son troisième cri avait été un véritable hurlement.

— Hello ! répondit la voix de Dick Pim, qui se montra bientôt. Et il dit, avec satisfaction :

— Je vous ai très bien entendu.

— Combien de fois ?

— Mais... une fois.

Le détective se tourna vers M. de Mareilhes, qui l'avait rejoint et avait assisté à l'expérience.

— Mon camarade ne m'a entendu qu'à la troisième fois et j'ai appelé à m'écouter la gorge. Or, Mme de Fougeray était blessée au sommet du poumon, ne l'oublions pas, et d'une blessure profonde...

— Que voulez-vous dire ?... fit le petit vicomte, étonné.

— Oh ! rien... dit Manillon, tranquillement ; sinon que Mme Françoise est dotée d'une ouïe particulièrement fine.

— Mme de Fougeray a pu appeler avant d'être frappée ?...

— Admettons ; mais avec ma voix ?

M. de Mareilhes regarda Simplicie, qui bredouilla :

— C'est pourtant vrai, ce que dit ce monsieur...

à Brûle-pourpoint...

QUESTIONS

1. Quelle substance le froid peut-il dilater ?
2. Qui organisa la défense de Verdun ?
3. Qu'est-ce qu'une bonbonne ?
4. Quelle est la superficie du Canada ?
5. Quelle est la hauteur de la chute Niagara ?
6. De quoi se compose le Conseil de l'Instruction publique ?
7. Où naquit monsieur de Maisonneuve ?
8. Qui appelle-t-on la Jeanne d'Arc du Canada ?
9. Comment les explosions brisent-elles les vitres des maisons environnantes ?
10. A quelle distance peuvent aller les rayons lumineux des projecteurs ?

REPONSES

1. L'eau, quand elle devient glace.
2. Le maréchal Pétain, en 1917.
3. Une grosse cruche recouverte en osier.
4. 3,684,000 milles carrés.
5. Cent soixante-cinq pieds.
6. Des évêques de la province de Québec et d'un nombre égal de laïques.
7. A Neuville-sur-Vanne (Aube), le 15 février 1612.
8. Madeleine de Verchères, morte en 1747.
9. Par l'ébranlement de l'air.
10. Jusqu'à près de cent milles.

— En ce cas, reprit le vicomte, Françoise serait descendue sans avoir été appelée ?

— A moins que Mme de Fougeray ne soit montée toute seule.

— Cela serait sans grande importance, monsieur Manillon.

— Pardon ! Si Mme Françoise n'est pas descendue, elle n'a pu voir les deux hommes qui s'enfuyaient par le jardin ; et si elle ment au départ, qui peut soupçonner les mensonges qui ont suivi ?

M. de Mareilhes était songeur.

— Au fait, la version des deux rôdeurs a été à peu près controuvée, et l'on a admis généralement que la pauvre femme avait été l'objet d'une hallucination visuelle.

— Si elle est descendue, s'entêta Manillon.

— Supposons que Mme de Fougeray, bien que mortellement frappée, ait eu la force de monter jusqu'à chez Françoise...

— Si elle a eu la force de monter deux étages, elle aura eu celle de prononcer quelques mots et elle aura nommé son assassin.

— Alors, Françoise saurait ?

— Point d'interrogation, dit Manillon.

— Si elle savait, elle parlerait, croyez-le bien. Elle professait pour sa maîtresse une adoration de fervente pour une sainte. Non, elle ne sait rien.

— Nous verrons... dit seulement le policier.

Mais le petit vicomte hocha la tête.

— Ne la secouez pas trop ; je crains que son cerveau ne soit bien malade.

Et il se retira dans l'embrasement de l'une des deux fenêtres ouvertes sur le jardin.

Dick Pim et Manillon s'étaient mis à fureter parmi le petit salon.

En leur âme et conscience, ils n'espéraient rien de leurs investigations.

Trop d'yeux et trop de mains avaient déjà passé par là il ne pouvait rien rester à glaner.

Un fauteuil déplacé, une large tache noirâtre apparut, maculant le tapis.

Invinciblement attiré, M. de Mareilhes s'était approché.

Hélas ! c'était la vie même d'Aline qui avait coulé là...

Il se retira, tout blémissant, fit signe à Simplicie de le suivre, passa dans le jardin.

— Va me chercher un verre d'eau, dit-il. J'ai la poitrine qui me brûle.

Il se mit à errer par les allées qu'envahissait déjà le crépuscule de cette mélancolique journée.

Jamais son anxiété ne lui avait été plus lourde à porter.

Ce matin, en quittant l'agence de la rue des Pyramides, il s'était fait conduire aux bureaux d'un grand quotidien populaire, y avait demandé les numéros de septembre précédent, était rentré à l'hôtel, et, après un déjeuner hâtif, en attendant les deux détectives, avait lu fiévreusement tout ce qui concernait le crime.

Et il avait peur de comprendre... Les faits acquis étaient redoutables pour la mémoire d'Aline.

Il était avéré qu'il n'y avait eu ni effraction, ni escalade ; que le meurtrier était librement parvenu jusqu'à sa victime. A quel titre ?

Que peut être, pour une femme, l'homme que cette femme reçoit de nuit à l'insu de tous ?

Et pourquoi ces mensonges chez Fance ? Et ce silence où elle s'enfermait dorénavant, ce silence farouche, ce silence obstiné ?

Ce Manillon avait-il raison lorsqu'il disait :

— Elle a menti ; donc elle sait.

Aline avait-elle parlé avant de mourir ?

Et Fance n'avait-elle menti que pour que l'ombre de sa Douce ne fût pas salie ?

Et Guy de Mareilhes pensait alors à M. de Fougeray.

Les reporters louaient à l'envi son attitude si digne, si noble, si hautaine.

La voix forte qu'il avait élevée pour défendre l'honneur de celle qui avait été sa femme, et qui eût ridiculisé tout autre, lui avait rallié toutes les sympathies.

Mais l'image du duc était insupportable à M. de Mareilhes.

Il le haïssait d'instinct, cet homme qui ne lui avait volé Aline que pour la rendre malheureuse !

Et si Aline avait failli, n'était-il pas le seul auteur de sa faute ?

Guy de Mareilhes se prenait maintenant à redouter cette lumière qu'il voulait sur ces ténèbres.

Si la vérité allait lui montrer Aline, sa parfaite, sa divine, avec de la boue sur la tunique blanche dont il la drapait dans son souvenir ?

Et il allait à pas lents, accablé et morne.

Il se redressa brusquement.

C'était infâme, ce qu'il imaginait là !

Jamais la pure et chère morte n'avait démerité.

Non, elle avait été une sacrifiée, une martyre, mais elle était demeurée une sainte !

Et il fallait tout le resplendissement de la vérité sur le petit coin de terre où elle dormait du sommeil sans réveil !

C'était avec un allègrement infini qu'il continuait d'aller dans ce jardin, dans ce parc en miniature où Aline et lui, enfants et ne sachant rien encore de la cruelle vie, avaient joué au petit mari et à la petite femme...

Mais le vieux Simplicie le cherchait avec son verre d'eau.

— Monsieur Guy !... Monsieur Guy !

— Par ici, Simplicie...

Ayant bu, il renvoyait le vieux jardinier.

— Rejoins ces messieurs ; ils pourraient avoir besoin de toi.

Dans le petit salon, Dick Pim, qui s'était approché de la table à lire et à écrire, venait d'aviser un sous-main de maroquin et l'avait ouvert.

Il était vide.

S'il avait contenu quelque chose, les précédents enquêteurs avaient fait main basse dessus, exception faite des feuilles de buvard qui y étaient encartées.

D'ailleurs, elles semblaient être demeurées vierges de toute encre.

Toutefois, Dick Pim les feuilletait avec précaution.

Il allait retenir la sous-main, lorsqu'une feuille, qui adhérerait si étroitement à deux autres que le détective éprouva quelque difficulté à les séparer, céda à un léger et patient effort et apparut, tachetée d'une haute et longue écriture.

Au même instant, Manillon, qui fouillait sans conviction dans un bonheur-du-jour, demandait :

— Eh bien ! vieux Pim, quid novi ?

— Venez donc voir, Manillon.

— Une découverte ?

— Je pense.

Il avait délicatement arraché la feuille maculée et, les yeux dessus, tâchait à déchiffrer les vestiges de mots qui s'y étaient imprimés.

Manillon s'était avancé, tenant à la main un sachet de soie ancienne qu'il venait de prendre dans le bonheur-du-jour et n'avait pas encore ouvert.

— Qu'est-ce que vous tenez là, Dick ?

— Je crois que c'est assez curieux... Regardez.

Leurs visages se touchant presque contre la feuille de buvard tenue à l'envers de l'impression dans le restant de

clarté qui venait des fenêtres, voici ce qu'ils distinguaient ou pouvaient reconstituer :

*S v s ne v z p c s i r m t r v z
il p ans v i r s o i n d e m' e r t i r
isque je ne sors jamais.*

*Je vous tends mes mains, Henry.
Aline.*

2 septembre.
J'apprends votre retour de Deauville à l'instant.

C'était facile à reconstituer ; cela se lisait ainsi :

Si vous ne venez pas ce soir, vous me trouverez quand il vous plaira sans avoir besoin de m'avertir puisque je ne sors jamais...

Etc... etc...

Les deux détectives se regardèrent.

— Henry ?... interrogea laconiquement Dick Pim.

— Son mari. Le duc Henry de Fougeray.

Et Manillon ajouta :

— Ecriture fébrile et hâtée, comme si la scriptrice avait craint une surprise. Voici des lignes qui n'ont dû être confiées à personne.

Et, soudain hilare :

— Zut ! fit-il. Comment ceux qui sont venus ici avant nous n'ont-ils pas dégoté ça !

— Hasard, répliqua Dick Pim. D'ailleurs, les feuilles de buvard tenaient ensemble.

— C'est égal ! Ah ! ces bousingots de la Sûreté ! Ah les nouilles ! Nous allons les avoir, vieux Pim ! Ce que je vais rigoler !

Sur tant de joie, Dick Pim jeta un bon jet d'eau froide. Il avait pris son air le plus croque-mort.

— Pardon, fit-il bien tranquillement, mais je vous ferai remarquer que ce document ne prouve rien du tout.

— Hein ? fit Manillon qui tripotait, machinalement, sans l'ouvrir, le sachet trouvé dans le bonheur-du-jour.

— Rien du tout. La duchesse avait invité son mari à venir...

— Le 2 septembre, Dick Pim ; le quantième du crime !

— Mais est-il venu ? Vous m'avez dit que, le jour du crime, il a passé sa soirée aux Ambassadeurs et la moitié de la nuit au restaurant de la rue Royale avec un ami et des femmes.

Un peu déconcerté, Manillon grommela :

— Vous ne savez donc pas ce que c'est qu'un alibi, Dick Pim.

— Je sais que, quand un alibi est indiscutable, on se casse la figure dessus.

— On peut toujours démolir un alibi. En tout cas, voilà une piste. Jamais le duc n'a été soupçonné, parce que ce chiffon de buvard a échappé à des recherches superficielles. Mais, nous, n'avons-nous pas le droit de penser : monsieur de Fougeray pourrait bien être l'assassin cherché ?

— Ça j'admets.

Manillon retrouvait son enthousiasme.

— Et maintenant, il me faut une photographie du duc.

— Pourquoi faire ?

— Si, dans cette photographie, j'allais reconnaître mon inconnu du Bois, hein ! vieux complice, qu'est-ce que vous...

Il n'acheva pas, poussa un cri :

— Lui !

— Qui, lui ?

— Mon homme !

— Où ça ? fit Dick Pim en se retournant vers la porte et ne voyant personne. Est-ce que vous avez le cauchemar, Manillon ?

Mais Manillon lui mettait sous le nez un portrait qu'il venait de tirer du sachet, une grande photographie représentant un mondain en tenue de soirée.

Au même instant, Simplicie apparaissait, se conformant à l'ordre de monsieur Guy.

Manillon avait instantanément maîtrisé son émotion. L'air indifférent, il

Vous sentez-vous timide et incertaine

en ce qui concerne la protection "mensuelle"?

Sentez-vous parfois que les autres femmes sont mieux renseignées que vous ? Hésitez-vous de "demander" parce que vous craignez révéler votre insuffisance de connaissances ? Eh bien, les différentes méthodes de protection sanitaire féminine ne présentent rien de mystérieux. N'oubliez pas qu'il existe deux écoles, deux méthodes, deux manières de solutionner le problème de l'absorption — le principe interne et le principe externe. Cette rubrique prônera le principe interne car c'est la méthode Tampax et celle-ci est une annonce en faveur de Tampax.

Les médecins ont recours au principe d'absorption interne depuis longtemps. C'est un médecin qui mit au point une méthode (Tampax) que les femmes peuvent utiliser elles-mêmes. Il est facile d'employer Tampax et facile d'en disposer, grâce à l'applicateur breveté et à la forme obéissante de la ouate comprimée employée. En disposer ne présente aucune difficulté à la maison ou ailleurs.

Vous ne vous attendriez pas de trouver autant d'améliorations dans un seul produit, mais c'est un fait. Voici les sept avantages de Tampax. Il supprime ceinture, épingles et serviettes externes. Pas d'odeur ni d'irritation. Pas de bourrelets sous les vêtements. Peut se porter dans la baignoire ou sous la douche (et quand vous nagez). Lorsqu'il est en place, vous en oubliez la présence. Vérifiez ces points soigneusement. Vous conviendrez qu'ils sont fort importants.

Ayez l'esprit tranquille "ces jours-là" en employant Tampax. Vous connaîtrez un regain de confiance en vous-même à votre travail et en société. De fait, l'emploi de Tampax peut constituer une différence réelle et importante dans votre vie — non seulement "ces jours-là", mais tout le mois durant.

Vous pouvez acheter Tampax à toutes les pharmacies et comptoirs de produits sanitaires en trois degrés d'absorption: Régulier, Super, Junior. Une provision d'un mois se dissimule dans votre sac à main. Canadian Tampax Corporation Ltd., Brampton, Ont.

(AVERTISSEMENT)

appela le vieux jardinier, lui montra le portrait :

— Qui est-ce ?

Le cœur du détective battait en attendant la réponse.

— Mais c'est monsieur le duc... répondit Simplicie après un coup d'oeil.

C'était en effet un portrait d'Henry de Fougeray, fait peu de temps après son mariage, qu'Aline conservait ainsi qu'une relique et qu'elle avait bien souvent regardé en pleurant.

— Ah ! c'est le duc, répéta placidement Manillon. Un bel homme ma foi ! Dites-moi, mon ami, allez donc nous chercher de la lumière : l'on commence à n'y plus voir trop clair.

Simplicie parti, le policier bondit sur son collaborateur et, triomphant.

— Eh bien ! qu'est-ce que vous en dites ?

Dick Pim ricana :

— Je dis que vos anciens amis de la police sont des ganaches ! Ils n'ont pas trouvé le portrait...

Manillon haussa les épaules.

— Monsieur Pim, vous raisonnez comme un fromage. Ils l'ont certainement vu, ce portrait. Qu'est-ce que vous vouliez qu'ils en fissent ? Est-ce que le duc n'était pas venu ici pour rendre les derniers devoirs à sa femme ? Est-ce qu'ils ne le connaissent pas de visu ? Qu'est-ce qu'ils auraient fait de son portrait ? De la marinade pour des pickles ?

Dick Pim regarda Manillon avec une physionomie piteuse de chien battu.

— Manillon, je suis tout confus quand vous m'engueulez comme un pied...

— Remettez-vous, monsieur ; pour cette fois, vous ne serez pas puni. Mais...

Simplicie rentrait avec une petite lampe.

Manillon grogna :

— Qu'est-ce que vous voulez que nous fissions de ça, mon brave homme ? Laissez tout de même. Et fermez-nous les persiennes et les fenêtres.

Il remettait la photographie du duc en place ; elle était inutile à conserver.

Il pliait la feuille de buvard révélatrice et la déposait sur la petite table ; puis, avisant sur la cheminée les candélabres chargés de bougies, il les alluma avec beaucoup de sans-gêne.

— Maintenant, cette Françoise peut s'apporter, se dit-il. On ne sera pas dans une cave.

On eût dit que Fance l'avait entendu, car, dans le même instant, son profil rigide s'encadra dans l'ouverture de la porte.

Et sa voix brutale claqua comme un coup de fouet :

— Qui êtes-vous, et que faites-vous ici ?

Les deux détectives se retournèrent.

— Oh ! est-ce que c'est un spectre ? songea Dick Pim, en faisant malgré lui un pas en arrière devant cette forme longue et maigre, tout enveloppée de voiles funèbres.

La face de Fance était comme flamboyante de courroux.

Elle s'était avancée, le geste menaçant ?

— Eh bien quand on me répondra ?

Manillon la considérait avec une attention tenace qui tenait de la voracité.

Mais Simplicie intervenait.

— Ces messieurs ont été amenés par M. Guy.

— Pourquoi ?

— Pour recommencer l'enquête faite sur la mort de Mme de Fougeray, dit Manillon, en saluant.

Fance réprima un geste de colère.

M. de Mareilhes s'obstinait donc ?

— Mon ami, dit Manillon en s'adressant à Simplicie, vous seriez bien gentil d'aller faire un petit tour.

Le vieux jardinier s'éclipsa, non sans regret ; c'est qu'il était curieux, ce Simplicie, et que les opérations des deux détectives l'intéressaient prodigieusement.

Fance avait esquissé un mouvement pour le suivre.

— Pardon, madame ; un mot, dit Manillon.

Il s'était vivement posté en face d'elle et, la fixant dans les yeux :

— Est-ce vous qui avez jeté à la poste la lettre que Mme de Fougeray écrivait à son mari le jour même qui devait être son dernier jour ?

Fance frémit à ce choc si brusque, si inattendu.

Aline avait donc écrit ? Elle ne se souvenait pas qu'Aline lui eût parlé de cela avant de mourir.

Mais c'était peut-être un piège de cet homme aux yeux diaboliques ?

— Je ne sais pas ce que vous voulez dire, répondit-elle, d'un ton glacé.

Dick Pim s'était adossé à la cheminée et considérait la scène comme en amateur, mais il ne devait pas perdre un seul des jeux de physionomie de leur adversaire.

— Une rude champion ! se disait-il.

— Vous ne savez pas ce que je veux dire ? reprit Manillon. Eh bien ! reconnaissez-vous cette écriture ?

Et il déploya au regard de Fance la feuille de buvard qu'il venait de prendre sur la petite table.

— Voulez-vous que je vous traduise ces signes un peu confus ?...

Mais Fance fut à la réplique et, de son même ton glacé :

— C'est inutile, monsieur ; je me souviens. Cette lettre fut effectivement écrite, mais ne fut pas envoyée. Mme de Fougeray, sur mon conseil, la déchira après me l'avoir montrée.

— Ah ! la fine mouche ! songea Dick Pim, émerveillé de tant d'à-propos.

Manillon avait pris une mine toute déconfite.

— Cette lettre n'a pas été envoyée ? Vous en êtes certaine ?

— Certaine.

— Vous ne vous trompez pas ?

— Non.

— Et c'est sur votre conseil qu'elle fut déchirée ?

— Oui.

— Que contenait-elle donc ? fit-il, en éclair.

Fance ferma les yeux. Elle n'avait pu que reconnaître l'écriture d'Aline, mais elle n'avait pas eu le temps de distinguer un seul des mots imprimés sur le buvard.

Mentalement, éperdument, elle pria :

— Ma Douce, inspirez-moi une fois encore !

Et ce fut comme si un souffle de l'Audela éclaircissait sa pensée.

Dès qu'Aline avait écrit à son mari, ce n'avait pu être que pour lui dire de venir à Saint-James, et c'est pourquoi il était venu, et non par hasard, ainsi qu'elle l'avait cru.

— Mais fit-elle, Mme de Fougeray demandait tout simplement une entrevue à son mari... ce que j'avais jugé contraire à... sa dignité.

Manillon comme Dick Pim, admira.

— La bougresse ! pensa-t-il. Elle n'a presque pas hésité et elle ignorait l'existence de la lettre ! Ma parole ! elle m'enfonçait si je n'avais fait cette rencontre miraculeuse du duc dans le Bois ! Ah ! elle sait tout, comme je m'en doutais. Mais quel intérêt majeur la pousse à sauver l'assassin d'une femme qu'elle aimait comme une fille, comme un enfant de sa chair et de son sang ?

Il se répéta son mot favori :

— Nous verrons bien.

L'essentiel actuellement était d'endormir la méfiance qu'il avait éveillée dans l'esprit de cette rude antagoniste.

Il ne fallait pas qu'elle vint se jeter au travers du plan qu'il se traçait déjà.

Aux dernières paroles de Fance, il avait encore allongé sa mine, et, froissant la feuille de buvard et la lançant au hasard dans le salon :

— Décidément, je ne suis qu'un jobard... Je m'étais imaginé.

Et, sec, rageur :

— Je vous remercie, madame.

A ce moment, M. de Mareilhes rentrait. Simplicie l'avait averti du retour de Fance et il venait voir ce qui se passait.

Il aperçut celle-ci triomphante et ironique ; Dick Pim, froid comme un glaçon ; Manillon décontenancé et de mauvaise humeur.

— Eh bien ? demanda-t-il.

— Rien de nouveau jusqu'à présent, répondit Manillon, d'un accent bourru. Mais je reviendrai ici demain, tandis que mon collègue battra les environs.

— Nous réussirons, monsieur de Mareilhes, je vous en engage mon honneur !

Il intercepta au passage un regard de Fance tout chargé de haine et de dédain, et avec un sourire intérieur :

— Tu verras, ma vieille, de quel bois je me chauffe ! Ne rigolera bien que qui rigolera le dernier !

Mais, tout haut :

— Pour ce soir, nous n'avons plus rien à faire céans, et si vous le voulez bien, monsieur de Mareilhes...

Cinq minutes ensuite, les trois hommes roulaient vers Paris, dans le coupé de cercle que le petit vicomte avait retenu.

— Alors ? fit celui-ci. Vous avez causé avec Françoise. Que pensez-vous d'elle ? Espérez-vous encore qu'elle vous sera de quelque utilité ?

Manillon déclara nettement :

— En rien, monsieur le vicomte. C'est vous qui aviez raison. Elle n'en sait pas plus sur le crime que nous, pour la minute. Du reste, et vous avez toujours raison, elle est... plus qu'à demi timbrée... Pauvre femme !

Et Manillon poussa un soupir.

LA VIE COURANTE... Par Georges Clark



— Dis, grand-mère, quand j'irai chez toi, tu m'en feras aussi des gâteaux avec les recettes du Samedi.

Les deux détectives avaient quitté le vicomte à l'Opéra.

— Que faisons-nous ?... demanda Manillon. Il va être six heures ; c'est trop tôt pour dîner. Au fait, je vous invite, jeune nourrisson des Muses. Du reste, à partir d'aujourd'hui, nous ne nous quittons plus.

— Eh bien ! allons prendre un cocktail à Sea-Horse Tavern.

— Votre bar de la rue d'Amsterdam ?

— Il n'y a jamais un chat. Nous y serons paisibles.

— Allons.

Ils s'engagèrent dans la rue Auber.

— Manillon, vous êtes très fort. Le coup du buvard roulé en pelote et jeté était une invention. Cette vieille lady est maintenant tranquille. Mais, Manillon, la croyez-vous maboule ?

— Et vous ?

— Moi, je me rappelle un type qui s'appelait M. Hamlet et qui jouait à l'imbécile pour qu'on lui fiche la paix dans le royaume pourri du Danemark. Ce n'est pas ça, hein ?

Manillon se mit à rire.

— Vous êtes plein d'esprit, Pim !

— Elle a ce soir montré trop de malice pour une folle, dites-moi ?

— Assurément. Je ne dis pas qu'elle n'a pas un petit grain...

— Oui.

— Mais elle doit exagérer de temps en temps, quand on l'embête.

— Voilà.

— En attendant, vieux Dick, demain, je retournerai là-bas, pour la forme. Vous, au lieu de battre les environs, comme je l'ai dit à notre petit patron, vous me ramasserez sur M. de Fougeray tous les renseignements que vous pourrez.

— Well !
 — Parce qu'en somme, jusqu'ici, nous avons de très fortes présomptions quant à lui...
 — C'est vrai.
 — Mais aucune preuve.
 — Aucune.
 — Seulement, j'ai une idée.
 — Ça ne m'étonne pas de vous, Manillon. J'ai remarqué depuis longtemps que vous êtes toujours plein d'idées. Dites.
 — Pas ce soir. Elle n'est pas encore tout à fait au point. Lorsque la poire sera mûre, je vous ferai signe.

C'était le lendemain soir.
 Ludovic Manillon attendait Dick Pim à cette *Sea-Horse Tavern*, où ils étaient déjà venus la veille.
 Tout comme la veille, il n'y avait pas un chat dans l'établissement; il est vrai que, selon Dick Pim, ça ne désemplissait pas de sportsmen de neuf heures à midi.

Deux hommes assuraient le service: master Geo, le patron, un petit bonhomme toujours remuant et sautillant, et Annibal, le garçon, un nègre colossal à la physionomie constamment ensoleillée.

Six heures passées... Dick Pim devait être ici à cinq... Que pouvait bien fabriquer le cher camarade ?

Attablé dans une encoignure, devant un verre de porto, Manillon trompait son impatience en parcourant un magazine de sport.

Une vieille miss entra. s'installa contre le vitrage, commanda des anchois, du jambon et du porter, puis se mit à l'uncher, montrant des dents qui pouvaient faire la pigne à celles de l'honorable Dick Pim.

Ayant servi, Annibal était revenu s'asseoir auprès du poêle et avait repris son somme interrompu.

Master Geo transvasait des flacons avec un soin minutieux sans cesser de danser sur place, de sorte que l'on eût dit un empoisonneur atteint de la danse de Saint-Guy.

Manillon s'était mis à battre, des ongles, une marche sur le bois de la table, lorsque, la porte poussée, Dick Pim se montra enfin.

Il salua Master Geo de la main, donna une tape vigoureuse sur l'épaule du nègre qui, de nouveau réveillé, se trouva sur ses pieds comme par enchantement, puis vint à Manillon et s'installa en face de lui.

— Bonsoir, ami, dit-il. C'est moi !
 — Tout de même ?

— Oui, j'ai trotté, Manillon; j'ai les jambes usées jusqu'à l'estomac.

— Ce n'est rien, si l'estomac est resté bon.

— Vous allez voir.

Et, se retournant, il fit en anglais une minutieuse commande à Annibal, à la suite de quoi celui-ci disposa devant lui: un verre grand comme un petit bocal, du sucre cristallisé, un citron, une bouteille de *Old Tom gin*, de la glace pilée et une fiole de *schweppes soda*.

— C'est bien tout ? interrogea froidement Manillon... il ne vous manque pas encore un petit quelque chose ?

Dick Pim passa sérieusement la revue de ses ingrédients.

— Il ne me manque rien, merci. Et je suis à vous tout entier, maintenant.

— Oui ? Eh bien !

— Eh bien ! M. de Fougeray n'est plus en France depuis le 29 novembre dernier. Ce jour-là, de bon matin, il est parti. Pas seul. Avec une femme, toute jeune, qui était venue le chercher dans la nuit.

Une ride s'était creusée sur le front de Manillon. Ce départ devait contrarier le plan qu'il avait déjà formé.

— Une femme ? répéta-t-il. Mille Dornans ?

— Non. Les domestiques ne l'avaient jamais vue. D'abord il faut que vous sachiez, Manillon, qu'il n'y a plus personne à l'hôtel de Fougeray. Il n'y a plus que la maison et les meubles, et aussi un concierge qui est plus muet qu'un poisson. Tous les larbins ont été liquidés. Heureusement, j'ai pu retrouver le premier valet de chambre, qui est maintenant rue Saint-Dominique, chez le marquis de Vandeuil, et qui est bavard comme un pinson. Qu'est-ce que vous avez à regarder comme ça autour de vous et à faire des yeux en ronds de loto ? Vous êtes pas confortable, Manillon ?

— Je regarde si l'on ne nous écoute pas... Vous allez... Vous allez... Une vraie pie-borgne !

— Qui nous écouterait ? fit Dick Pim, en haussant les sourcils. Geo est sourd comme une pioche; Annibal comprend pas un mot de français et la vieille miss est à trois milles de nous. Allons, faites pas votre hérisson, Manillon; ça vous fait vilain comme un péché ! Vous voulez que je parle plus ? Voilà mon bloc-notes; débrouillez-vous.

Et Dick Pim tendit le carnet, où il consignait ses renseignements avec un chiffre que Manillon et ses patrons de l'agence étaient seuls à connaître.

Puis, libéré de toutes préoccupations, il s'absorba dans la préparation de son *perfect drink*.

Manillon lisait.

Dick Pim avait supérieurement travaillé l'ex-premier valet de chambre du duc de Fougeray, car c'était toute la vie de celui-ci depuis ces derniers mois qui était résumée là.

Son premier voyage à Vannes, pour affaires de famille son changement d'attitude vis-à-vis de sa femme, dès son retour; la reprise de sa vie de garçon; sa rupture avec sa femme; son nouveau départ pour la Bretagne; sa venue, lorsque la duchesse s'était trouvée à la mort.

— J'ignorais que Mme de Fougeray avait failli mourir trois mois avant d'être assassinée, se dit Manillon.

Et, commençant à se rasséréner :

— Il y a une lueur, là-dedans !

Il avait repris sa lecture.

Mme de Fougeray hors de péril, le duc reprenait son existence décousue; puis, c'était l'assassinat de la duchesse. Et le duc partait peu après pour la Russie, où il passait deux mois.

Il n'en revenait que pour vingt-quatre heures; allait assister à une cérémonie mondaine; laquelle ? le valet de chambre n'avait su le dire.

En tout cas, il en rentrait visiblement hors de lui et s'enfermait après avoir donné la consigne rigoureuse de ne recevoir personne.

Cependant, vers onze heures du soir, se présentait une jeune femme qui forçait la consigne, faisait passer son nom sous enveloppe cachetée, était reçue et passait la nuit là.

Au matin, elle et le duc partaient et le valet croyait pouvoir affirmer qu'ils s'étaient dirigés sur Montreux, en Suisse.

Les confidences du valet s'arrêtaient ici, l'homme d'affaires de M. de Fougeray étant venu régler et congédier le personnel de la maison quelques jours ensuite.

Manillon avait laissé tomber sa tête dans ses mains.

Depuis la veille, il se demandait :

— Pour quelle cause un homme comme celui-là en est-il arrivé à commettre un pareil crime ?

Aujourd'hui, il croyait pouvoir se réprendre :

— La cause, c'est une femme. Et cette femme, c'est cette inconnue avec qui il est parti en Suisse.

Et pourtant...

Virtuellement séparé de la duchesse; ayant reconquis toute sa liberté, à quoi lui servait la disparition de Mme de Fougeray ?

Si encore ç'avait été pour se remarier, le crime s'expliquait. Mais l'on ne tue pas une épouse pour prendre d'autres responsabilités.

— Décidément, c'est la bouteille à l'encre ! s'ajoutait le détective.

Au surplus, cela n'importait pas pour le quart d'heure.

Un fait était acquis, et c'était le fait capital: M. de Fougeray avait assassiné sa femme. Il ne s'agissait plus que de le retrouver.

Cela fait, il aurait beau nier, exciper de son indiscutable alibi, Manillon se faisait fort de le confondre.

Et ce serait Françoise elle-même qui le perdrait !

Françoise elle-même qui l'accuserait !

Oui, Françoise qui, jusqu'ici obéissant à un incompréhensible mobile, avait tant menti pour le mettre hors de cause !

Manillon avait son idée.

Depuis un instant elle était au point, la poire avait mûri.

— Eh bien ? interrogea Dick Pim qui savourait son mélange. Etes-vous content, Manillon ? Je n'ai pas bien turbiné ? Non ?

— Vous êtes, Dick Pim, le plus épantant tireur de vers du nez que je connaisse. Quel interviewer vous auriez fait !

— Oui. Et vous, vous vous les êtes tournés, les pouces, pendant ce temps-là, dites ?

— Moi, je suis retourné à Saint-James, comme c'était dit. Rien de neuf à vous rapporter.

— Et la terrible vieille lady ?

— Elle ne s'est pas montrée. A présent...

Manillon se leva.

— Vous allez m'attendre ici.

— Où allez-vous ?

— Trouver monsieur de Mareilhes et lui dire que nous partons.

— Pour Montreux ?

— Juste.

— Il va vous demander des montagnes de détails. Vous en avez pour trois heures.

— Je ne lui dirai rien du tout et j'en ai pour une demi-heure.

— Il va vouloir nous accompagner; il est un gentleman un peu collant, vous savez. Je le crois.

— Je lui ferai comprendre qu'il nous gênerait et il restera bien sagement où il est.

« A présent, Dick Pim, que je ne vous retrouve pas sous la table, hein ?

Dick Pim proféra sentencieusement :

— Sous la table ! Je n'y tiendrais pas !

CHAPITRE XII

Le boulet

DANS le même moment que Ludovic Manillon et Dick Pim franchissaient la frontière suisse, par une morose après-midi de mars, M. de Fougeray remontait à travers champs, vers Ecouvieux, village de la Manche peu éloigné d'Avranches.

Un braque, quêtant de droite et de gauche par habitude, précédait le duc qui, le chapeau mou enfoncé sur les yeux, le fusil à la bretelle, le carnier en bandoulière, le torse serré dans un chaud veston et les mollets guêtrés de cuir, avait un aspect des plus cynégétiques.

Il y avait de la bécasse dans les bois-taillis et de la sarcelle dans les marais d'Ecouvieux.

Mais Henry de Fougeray semblait avoir la pensée ailleurs qu'à la chasse.

Les allées et venues de son chien l'agaçaient; il le rappelait parfois d'une voix dure :

— Domino !

MAL DE TÊTE

Rien n'est plus pénible que les maux de tête... Pour quoi souffrir? La poudre Lambly soulage instantanément le mal d'oreilles, le mal de dents, la névralgie, les douleurs du dos, de l'estomac, des intestins.



POUDRES

LAMBLY'S
CONTRE LE MAL DE TÊTE

ANEMIE

SANG APPAUVRI

Ce tonique riche en vitamines ramène infailliblement le sang à son état normal.

Hommes, Femmes, Enfants

Chez votre pharmacien

Elixir Tonique Montier



D. WATSON & CO., Montreal

Pour faire adhérer les FAUSSES DENTS en place et plus solidement

Etes-vous gêné par vos fausses dents qui glissent, se déplacent et tombent même lorsque vous mangez, riez ou parlez ? Vous n'avez alors qu'à les saupoudrer légèrement de **FASTEETH**. Cette poudre Alcaline (non acide) fait tenir les dentiers plus solidement, apportant ainsi le confort. Pas de goût gommeux, pâteux ou autre sensation désagréable. En surit pas. Enraye l'odeur de dentier. Procurez-vous **FASTEETH** aujourd'hui dans n'importe quelle pharmacie.

Si vous avez aux alentours de Montréal

PROPRIETE, TERRE OU TERRAIN à vendre

Adressez-vous à

ROMEO AUGER

CR. 9363

7662, rue St-Denis, Montréal

HERNIEUX?

Une méthode moderne qui en a soulagé des milliers. Pas de courroie aux jambes, pas d'élastique. Pas de ruban gommé. Pas de pression sur les hanches ou l'épine dorsale. Coussin "FLEXO". Entièrement différent. Très léger. PEU COÛTEUX. Informez-vous des conditions d'essai. **SMITH MANUFACTURING COMPANY**, Établie en 1893, Dept. 215, Preston, Ont.

Coupon d'abonnement **Le Samedi**

Canada

1 an \$3.50

6 mois 2.00

Étranger

1 an \$5.00

6 mois 2.50

IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Ville.....

Province.....

POIRIER, BESETTE & CIE, LITEE

975-985 rue de Nulion

MONTREAL 18, P.Q.



Pour son anniversaire

L'offrande d'un abonnement d'un an (ou de deux ans) à LA REVUE POPULAIRE représente véritablement douze ou vingt-quatre cadeaux en un seul, — soit un cadeau par mois. Un cadeau peu coûteux pour vous et qui sera accueilli chaque fois avec un plaisir renouvelé. En plus d'une multitude d'articles richement illustrés en couleur, vous offrez ainsi douze ou vingt-quatre romans d'amour complets. Remplissez simplement le bulletin d'abonnement.

Notre roman d'avril
SOLITUDE
par SUZANNE CLAUSSE

LA REVUE
Populaire

COUPON-CADEAU

Canada		Etats-Unis	
1 an	\$1.50	1 an	\$2.00
2 ans	2.50	2 ans	3.50

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom du destinataire.....

Adresse.....

Ville..... Province.....

Nom de l'envoyeur.....

Adresse.....

Ville..... Prov. ou Etat.....

POIRIER, BESSETTE & CIE, LIMITEE

975-985, rue de Bullion

Montréal 18, P. Q.

Le braque revenait, considérait son maître avec étonnement puis repartait, emporté par son instinct.

M. de Fougeray gagna la grand'route. Il devenait de plus en plus maussade.

Est-ce la désolation du paysage qui lui donnait le spleen ?

Peut-être.

D'ailleurs, il y eût eu de quoi.

De chaque côté de la route boueuse jonchée de flaques, la pleine s'étendait à perte de vue, monotone et nue jusqu'à l'orée des bois lointains.

De-ci, de-là, un maigre boqueteau ; ou bien une masure au toit affaissé, laissant échapper par une cheminée de guingois un mince filet de fumée grise.

Et là-dessus planait un lourd ciel violet, taché de nuages noirs qui fuyaient éperdument vers l'est, sous l'effort d'une bise violente.

Mais ce n'était pas la désolation du paysage qui rendait maussade Henry de Fougeray, car il ne regardait pas même autour de lui, pataugeait avec indifférence sur le sol détrempé et demeurait insensible aux claques de la bise.

Qu'était-ce alors ?

Brusquement, il trahit le souci qui le tenait en murmurant sur un ton impossible à rendre :

— Quel boulet ! Et dans quel guépier me suis-je fourré ? Comment tout cela se terminera-t-il ?

Que voulait-il dire ?

Hélas !

C'est qu'à peine quatre mois écoulés il était las d'Andrée...

Las, abominablement !

Déjà, cette nuit qu'elle était venue à lui pour l'empêcher de se suicider.

Pourquoi l'avait-il prise, alors ?

Un peu par entraînement sensuel ; beaucoup pour se venger de Mme de Croix-Saintes qui avait tant fait qu'Andrée était devenue l'épouse de Pierre de la Rochemartel.

Cette pensée l'avait enragé jusqu'à la frénésie.

— C'est pour avoir Andrée que j'ai tué Aline... Et Andrée est devenue la femme d'un autre !

Et la satiété était venue avec la possession ; et, avec la satiété, l'ennui, puis, le désir lancinant d'en finir avec une liaison absurde qui ne pouvait les mener à rien, elle comme lui.

Le couteau dont il avait frappé Aline avait en même temps frappé son amour pour Andrée.

Ce n'est jamais impunément que l'on commet une lâche et vile action. La loi des hommes peut l'ignorer. Le souvenir en reste en nous, et c'est le remords.

Et le remords s'était glissé dans son amour comme un ver se glisse dans un fruit merveilleux, et il l'avait pourri.

Longtemps, Henry de Fougeray avait refusé de se rendre à l'évidence ; longtemps il s'était dit :

— C'est mon crime qui m'a désorbité et me fait douter de moi... Mais l'apaisement se fera et je me retrouverai.

L'apaisement ne s'était pas fait.

Ayant déshonoré la jeune femme, il l'avait enlevée, et ils s'étaient mis à errer tels deux êtres maudits qui ne sauraient trouver de repos nulle part.

Ils étaient allés en Suisse, puis à Vienne, puis dans le Tyrol ; ils avaient ensuite fait les bords du Rhin avec un crochet en Hanovre, ils étaient passés en Angleterre, avaient visité l'Ecosse ; étaient rentrés en France par Cherbourg et s'étaient enfin échoués à Saint-Remy-de-la-Manche, au hasard, sans savoir pourquoi, sinon qu'ils étaient las de pérégriner sans objet et sans but...

Et Henry de Fougeray n'aimait plus Andrée...

Et Andrée ne s'en doutait pas.

— Ah ! certes ! Si c'était à refaire... se répétait-il encore. Nous ne pourrions même pas rester en France...

C'était vrai. Ils y étaient à la merci d'un hasard. Le duc faisait passer Andrée pour sa femme, mais ils étaient obligés de se cacher et de ne fréquenter personne.

Était-ce une existence ?

Était-ce ce qu'ils avaient rêvé et ce qu'ils s'étaient promis au carrefour du Calvaire ?

Ce qu'ils avaient voulu et qui eût fait peut-être indestructible l'amour d'Henry de Fougeray, c'était le bonheur permis, le bonheur que l'on avoue le front haut.

Hélas !

Le front haut !

Lui qui était devenu un assassin !

Et elle qui était devenue adultère le soir de ses nocces !...

— Comment cela se terminera-t-il ?

Abandonner Andrée ?

Mais n'avait-il pas froidement tranché tous les liens qui existaient entre elle et son mari, et ses proches ?

Ne l'avait-il pas mise délibérément hors des lois de la vie ?

Qu'il vint à lui manquer, que resterait-il à la malheureuse ?

Rien.

Qu'aurait-elle alors à faire ?

Elle n'aurait plus qu'à mourir.

Et c'est pour cela qu'il ne pourrait jamais l'abandonner.

C'était bien assez qu'il eût tué Aline ; il ne voulait pas avoir à se reprocher encore la mort d'Andrée...

Mais quel boulet !...

Henry de Fougeray avait dû presser le pas.

Alors qu'il traversait un petit ruisseau, la Jouanne, sur un pont de planches, la pluie qui menaçait l'avait surpris, une pluie fine, aux mille aiguilles glacées et pénétrantes.

Demeurer plus longtemps exposé à cette pluie, qui avait l'air de vouloir durer, eût été peu réjouissant.

Par chance, Ecouvieux n'était plus qu'à deux cents mètres.

Et dès les premières maisons de ce village, était un tournebride quelque peu connu du duc depuis qu'il profitait de toutes les occasions pour fuir Maison-Muette et la Société d'Andrée, qui lui était de jour en jour plus insupportable.

Maison-Muette était le nom de la propriété que M. de Fougeray avait trouvée à louer sur le territoire de Saint-Rémy.

En un instant, il fut à ce bouchon et, suivi de Domino, pénétra dans la salle commune, vaste pièce au plafond bas, au sol carrelé de briques, aux murailles enfumées.

Une fenêtre, carrée comme une baie, donnait le jour dans cette pièce qu'éclairait au surplus la flamme vive de grosses souches brûlant parmi l'âtre d'une monumentale cheminée à manteau historié de sculptures primitives.

Accroupie sur une chaise basse, une vieille femme tricotait devant le feu. C'était la tenancière du lieu.

Veuve d'Onésime Bouillot, on la nommait familièrement la Bouillotte.

A l'entrée de M. de Fougeray, elle redressa lentement un visage ravagé par la petite vérole, à petits yeux en vrille, à long nez et à bouche si mince qu'on l'eût dite avalée par les gencives sans dents.

— Donnez-moi un grog chaud ? fit M. de Fougeray.

— Tout de suite... tout de suite... mon bon monsieur.

La vieille femme disparut dans un réduit attenant.

Le duc avait déposé son fusil dans une encoignure et jeté sa carnassière vide sur la table approchée à son intention.

Puis, ayant enfourché la chaise qui lui avait été avancée, il allongea les jambes vers la flamme vive des grosses souches.

Déjà, Domino s'était aplati devant l'âtre, et, le museau sur les pattes, se consolait, en se rôtissant les côtes consciencieusement, de l'humeur bizarre de son maître.

En apparence absorbé par le spectacle des palais fantastiques qu'édifiaient les braises croulantes, Henry avait repris le cours de ses méditations chagrines et demeurait étranger à ce qui se passait autour de lui.

Cependant, la Bouillotte menait grand train.

Elle avait successivement apporté une casserole à demi remplie d'eau, qu'elle avait calée sur un tas de braises; puis, un verre à pied clair comme cristal, mais légèrement ébréché; encore, trois morceaux de sucre sur une soucoupe; plus une petite cuiller d'étain à peine cabossée; enfin, un raisonnable flacon de rhum.

Ces quatre derniers articles avaient été disposés sur la table.

Ensuite de quoi, la Bouillotte avait dit, de sa voix la plus engageante:

— Voilà... c'est servi.

Henry de Fougeray n'avait point paru l'entendre.

Ce que voyant, la Bouillotte avait repris son siège et son tricot, et avait recommencé de manier son crochet de bois avec une circonspection qui augurait mal de la fin prochaine dudit travail.

Au reste, toutes les dix secondes, elle coulait vers le duc un mince regard chargé de la plus ardente indiscretion.

C'est que, gazette vivante d'Ecouvieux et des environs, elle n'ignorait point que M. de Fougeray était le locataire de Maison-Muette où il vivait assez mystérieusement avec une jeune femme d'une grande beauté qu'il venait d'épouser, une étrangère, selon les on-dit, et que ce mystère la tracassait.

Un grand silence s'était fait dans la salle, tandis qu'au-dehors le mauvais temps redoublait.

— Mon Dieu! Seigneur! c'est-y la fin du monde? murmura la Bouillotte, pour dire, enfin, quelque chose.

Toujours morose, Henry avait tiré une cigarette d'un étui à son chiffre, l'avait allumée, et, ayant atteint la casserole d'eau, avait commencé de préparer son grog.

Il en était à doser méthodiquement la quantité nécessaire d'alcool, quand, brusquement, sur la route, devant le tournebride, ce furent des cris, des jurons, des piétinements de chevaux, un tumulte que dominait la forte voix d'un homme s'exclamant:

— Par grâce, mademoiselle, ne tapez pas sur Bélus!... Vous le connaissez bien, pourtant... Il va vous jeter par terre!...

— Que se passe-t-il donc? murmura Henry de Fougeray, en tournant la tête.

— Jésus! s'écria la Bouillotte... C'est encore M. Juste et la donzelle de Froide-Bise...

Et, lâchant son tricot, elle se précipita vers la fenêtre.

Le duc s'était levé.

Avec nonchalance, il s'approcha à son tour.

Et, à ses yeux, s'offrit un spectacle singulier et récréatif.

Une lourde charrette, attelée d'une couple de grands boeufs roux, venait de s'embourber et obstruait presque complètement la route, à cet endroit peu large, et par ailleurs, des plus sinieuses.

Or, deux cavaliers, une jeune fille et un homme, sans doute lancés au

grand trot, étaient venus donner en plein sur cet obstacle inattendu.

Fortement maintenue, la bête de l'homme s'était arrêtée court, sans broncher.

Mais il n'en avait point été de même du cheval de la jeune fille.

Celui-ci s'était violemment cabré et avait fait un formidable écart.

Alors, de toute évidence peu endurante et très facilement irritable, la jeune fille avait froncé les sourcils, crispé la lèvre, et, sans souci du danger, levé son stick et hardiment châtié sa monture qui avait nom: Bélus.

Le résultat de cet acte téméraire ne s'était point fait attendre.

Sous l'offense, Bélus avait réussi un tel pont-levis que ce fut par suite d'un véritable miracle que l'amazone conserva son assiette.

De là, les jurons du conducteur de la charrette et l'exclamation du cavalier.

Mais, les joues empourprées, les narines dilatées, les yeux fulgurants de colère et d'audace, la jeune fille avait redoublé la correction.

C'est en ce moment que la Bouillotte et Henry étaient arrivés à la fenêtre.

Et tout de suite le duc avait dit, admiratif, tandis que Bélus, pas encore dompté, bondissait sur place:

— Cristi! la brave fille!

— Elle va se faire casser la goule, cette diablesse-là! répliqua la Bouillotte.

Mais Henry regardait de tous ses yeux.

Il distinguait très mal, à cause de la clarté diffuse de cette maussade après-midi, toute bouleversée par la tempête.

Pourtant, il finit par percevoir tous les détails, tant son attention était surexcitée.

De la jeune fille, la silhouette était extrêmement élégante et le visage, qu'il ne voyait qu'en profil perdu, délicieux, quoique altier.

Le cheval, animal de sang, était un bai doré aux reflets de soie, à la tête courte, aux jambes fuselées.

Revenant à la jeune fille, Henry détailla ses formes pleines enfermées dans un strict habit de cheval de drap gros bleu, au corsage à basques rondes, à la jupe longue et, sous le chapeau masculin crânement posé, une masse de cheveux couleur de soleil pâle, un teint admirable, un nez à la fine arête, une bouche à la coupe tentatrice, des yeux féériques.

Obscurément remué, il songea:

— Ah ça!... mais je connais cette personne, oh! assurément, je la connais... c'est... c'est...

Il fut interrompu dans ses recherches.

La jeune fille, enfin maîtresse de sa monture, lui avait rendu la main et, lui ayant fait franchir un talus, l'avait jetée au travers d'une jachère en bordure.

Ce, au grand ébahissement de son compagnon qui, n'ayant cessé de se démenager depuis le début de l'incident, se mit à appeler d'un accent à la fois naïf et désolé:

— Mademoiselle... mademoiselle... où allez-vous?... attendez-moi!...

Henry ne se retint pas.

Il éclata de rire.

C'est que, en vérité, en ce moment, cet homme présentait l'image du plus parfait grotesque.

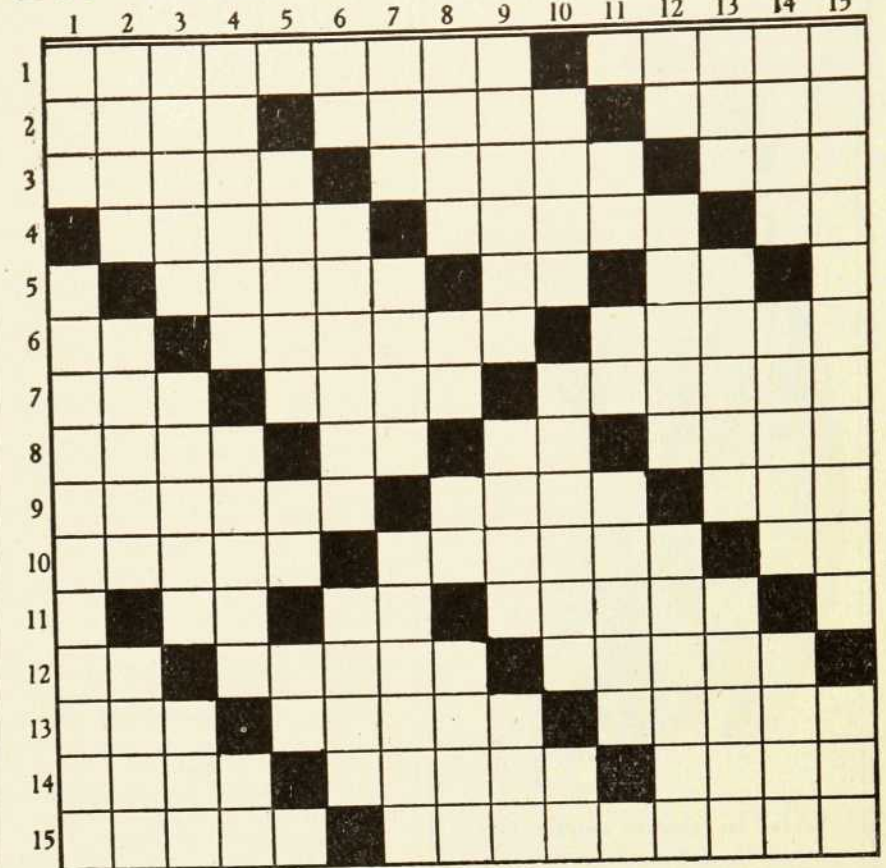
Il accusait la trentaine et était taillé en colosse avec des épaules, des bras et des mains à soutenir le monde.

Des cheveux roux, un front étroit, le nez court, de grosses lèvres imberbes et des joues épilées crevant de santé le parachevaient.

A l'ordinaire, quand tout ceci était au repos, il devait s'en dégager une touchante expression de force et de bonté.

Mais, actuellement, agitées par la peur et la stupéfaction, ces particularités at-

Les Mots Croisés du Samedi



Problème No 1057

HORizontalement

- 1—Jeune souveraine qui nous rendit visite en octobre. — *Millet des oiseaux*.
- 2—Mesure d'une surface limitée. — Fourrage imbibé d'eau qu'on emploie pour engraisser le bétail. — Cantatrice de talent.
- 3—Unité de mesure de volume pour le bois de chauffage. — Coloris du visage. — Genre de légumineuses.
- 4—Doué de vie. — Pelle en bois pour lancer de l'eau. — En les.
- 5—Allongé. — En les. — A toi.
- 6—Lui. — Genres d'insectes qui vivent dans les bois vermoulus. — Auteur d'un célèbre *Boléro*.
- 7—Peigne qui garnit le métier de tisserand. — Fleuve d'Espagne. — Très jeune.
- 8—Préparé par la cuisson. — Chemin de halage. — Dans la gamme. — En supposant.
- 9—Jeune femme qui a subi une intervention chirurgicale. — Plancher d'un navire. — Sans surcharge.
- 10—Titre de l'ancien souverain d'Abysinie. — Assortiments de caractères du même type dans une imprimerie. — Dans la gamme.
- 11—En les. — Démonstratif. — Baguettes pour enfiler les harengs.
- 12—De l'alphabet grec. — Planète. — Combat.
- 13—Roi d'Israël. — Instrument qui sert à pulvériser. — Ecimé.
- 14—Onomatopée. — Dieu marin. — Nom grec du dieu de l'Amour.
- 15—Bout d'une pièce de bois qui entre dans une mortaise. — Eprouvèrent dans l'âme.

VERTICALEMENT

- 1—Mouvement de l'homme. — Discret.
- 2—Prénom féminin. — Sorte de banc employé par les doreurs. — Petite rivière de France.
- 3—Impératrice de Byzance. — Place où le juge s'assied. — Mot arabe qui signifie *source*.

- 4—Genre de mollusques gastéropodes des mers chaudes. — Syndicat de spéculateurs. — Préfixe qui signifie réunion.
- 5—Saint, martyrisé en Afrique en 205. — En les. — Conjonction.
- 6—Du verbe être. — Genre de sapindacées acérinées. — Courage, audace.
- 7—Confus. — Exister. — Domaines ruraux.
- 8—Série d'alertes. — Voyelles jumelles. — L'Eridan des Anciens. — Nom donné à l'Irlande du Sud.
- 9—Assaisonner. — Titre de courtoisie donné aux femmes espagnoles. — Monnaie japonaise.
- 10—Ville de la Turquie, en Thrace. — Masse de verre à l'état de demi-fusion. — Sert à lier les parties du discours.
- 11—Consonnes de *tapia*. — Dans la gamme. — Manière de soigner.
- 12—Préposition latine. — Divisions du pays de l'Oncle Sam. — Race de chiens d'arrêt à poil long.
- 13—Du verbe nier. — Appareil de transport moderne. — Unité de mesure de volume pour le bois de chauffage.
- 14—Qui a le cerveau troublé par les fumées du vin. — Canal qui conduit l'eau de la mer dans les marais salants. — Ville d'Angleterre.
- 15—Vases à brûler des parfums. — Point cardinal.

Solution du problème No 1056

S	O	U	R	D	R	A	T	E	L	C	O	N	S	E	N	S	U	S	
B	R	U	V	I	D	E	R	S	S	O	U	V	I	E	R	D	O		
S	E	S	T	I	M	E	R	T	O	I	M	E	L	R	S	A	I		
O	C	E	I	D	E	R	T	O	I	L	E	A	I	S	A	N	T		
V	A	S	C	H	A	R	A	M	E	S	P	O	N	T	S				
I	S	I	S	N	A	M	E	S	P	A	R	T	I	T	I	O	N		
D	E	R	A	N	G	E	M	E	N	T	B	A	L	A	I	E	M	I	
A	R	E	S	E	N	S	T	A	L	I	N	E	C	O	A	N	G	E	
I	N	T	T	U	T	E	C	O	L	E	V	I	D	E	E	U	T		
R	E	S	R	E	V	E	T	U	E	L	A	T	E	N	T	S	I		
E	V	A	V	R	E	N	E	P	R	A	C	E	F	I	N	F			
C	O	L	I	S	T	O	T	A	L	I	M	A	T	E	N	D			
V	L	E	S	G	U	E	P	A	T	I	N	E	R	O	S	C			
I	F	P	E	D	A	L	E	V	I	A	E	C	O	T	S	C			
S	A	M	R	O	L	E	B	A	R	C	A	E	L	D	I	P	A	N	
O	R	A	L	S	A	R	A	I	E	N	E	I	R	O	U	R	N		
N	A	T	A	L	N	A	D	I	R	A	I	E	N	E	I	R	O		
D	E	T	E	N	T	I	O	N	D	E	O	N	E	E	T	A	I		
A	L	I	S	E	S	R	E	B	E	C	I	F	S	A	G	B			
A	M	A	N	P	R	E	T	U	D	E	S	U	N	I	O	N			
D	I	S	P	O	I	S	E	T	U	E	A	N	T	E	R	O	S		
I	L	C	H	R	E	S	S	E	T	I	T	R	I	E	R	L	A	S	
S	P	O	U	N	S	E	T	E	R	A	C	E	R	D	E	C	E	S	

FORTIFIEZ VOTRE SANTÉ



Toutes les femmes doivent être en santé, belles et vigoureuses. Vous pouvez avoir une belle apparence avec le TRAITEMENT

MYRRIAM DUBREUIL

C'est un tonique reconstituant et qui aide à développer les chairs. Produit véritablement sérieux, bienfaisant pour la santé générale. Le Traitement est très bon pour les personnes maigres et nerveuses, déprimées et faibles. Convenant aussi bien à la jeune fille qu'à la femme.

AIDE A ENGRAISSER LES PERSONNES MAIGRES

Notre Traitement est également efficace aux hommes maigres, déprimés et souffrant d'épuisement nerveux, quel que soit leur âge.

GRATIS : Envoyez 5¢ en timbres et nous vous enverrons gratis notre brochure illustrée de 24 pages, avec échantillon.

CORRESPONDANCE CONFIDENTIELLE
Les jours de bureau sont :
Jeudi et Samedi, de 2 h. à 5 h. p.m.

REMPLISSEZ CE COUPON

Mme MYRRIAM DUBREUIL
6880, rue Bordeaux

Case postale, 2353, Place d'Armes,
Montréal, P.Q.

Ci-inclus 5¢ pour échantillons du Traitement Myrriam Dubreuil avec brochure. (Pour le Canada seulement).

Nom

Adresse

Ville

Province

teignaient au plus extraordinaire du ridicule.

— Que va-t-il faire ? reprit Henry dans un nouvel éclat de rire.

— Eh la suivre donc ! dit la Bouillotte en haussant les épaules.

Elle ajouta :

— Sûr qu'elle l'emmènerait ben comme ça jusqu'en enfer si l'idée lui en chantait ! Ah ! c'est qu'il en tient...

A peine avait-elle achevé que l'homme enlevant sa bête, un robuste mecklembourgeois, franchissait à son tour le talus et se lançait fougueusement sur les traces de la belle fugitive.

Et il n'y eut plus rien sur la route que la charrette embourbée, les grands boeufs roux placides et leur conducteur jurant à s'attirer toutes les foudres du ciel.

L'hilarité d'Henry de Fougeray était tombée. Il était devenu pensif.

Il regagna sa chaise, sa table et son breuvage, alluma une seconde cigarette, la première s'étant éteinte, et avala une gorgée de grog tout en répétant :

— Mais ah ça !... Qui peut bien être cette intrépide centauresse ?... Il me semble l'avoir déjà rencontrée, et ailleurs qu'ici.

Au fait !

Il avisa la Bouillotte qui avait repris son tricot et sa place devant le feu.

— Vous devez savoir qui sont ces gens, vous qui êtes du pays ?... attaquait-il sans préambule.

La vieille darda sur le questionneur un regard plein de malice normande.

— Quelles gens ? fit-elle.

— Cet homme... cette jeune fille... Allons, ne faites pas l'innocente... Vous les connaissez...

— Je ne dis pas non... Mais vous ne la connaissez pas, vous ?

« Pourtant, c'est presque une de vos voisines.

— Une voisine ?

— Eh dame !

— Elle habite Saint-Rémy ?

— Non, bien sûr, mais pas loin. C'est aux Renaudes qu'elle reste.

— Aux Renaudes ? Ce hameau perdu dans les bois de Foudras ?

— Tout comme ça ! Et leur maison, une espèce de petit château en ruines s'appelle : Froide-Bise. La demoiselle est avec sa mère qui est veuve.

— Et elle se nomme ?

— Sa mère, c'est madame Levasseur, et elle c'est mademoiselle Marie-Josée. Un drôle de prénom, qui doit pas être sur le catalogue du Bon Dieu !

En effet, ce prénom pouvait paraître singulier à la paysanne, car, si elle avait su écrire, elle l'eût orthographié : Marijosé, d'un seul trait.

— Marie-Josée Levasseur... répéta M. de Fougeray en penchant la tête.

Il se souvenait vaguement.

Mais la Bouillotte ajoutait :

— Faut dire encore que madame Levasseur a ajouté au nom de son mari son nom de jeune fille ; elle trouve que ça fait mieux. Alors, ça fait qu'elle s'appelle Levasseur de Bertheaume et dans les vieux temps, à ce qu'on dit, ses parents étaient des seigneurs de par de l'autre côté de Laval, où elles ont encore des cousins.

La Bouillotte tordit sa bouche, cracha dans le feu et, avec ce mépris du paysan pour tout ce qui est déchu :

— A quoi ça sert d'être noble, quand on n'a pas le sou !

Le duc ne l'écoutait plus.

Il se rappelait.

Marie-Josée de Bertheaume, il l'avait rencontrée une fois ou deux dans un salon pas très rigoriste du faubourg Saint-Honoré. Elle y était présentée par la comtesse de Serres ; n'était-elle pas encore à cette époque aux Ursulines de Versailles ? Et puis, il y avait encore un financier dans sa famille...

un Levasseur... banquier ou boursier... un tripoteur d'argent.

Par exemple, la noblesse des Bertheaume était l'une des plus anciennes de l'Armorial de France.

Ces brèves réflexions faites, M. de Fougeray reprit en s'accoudant sur la table :

— Ah ! c'est mademoiselle Marie-Josée... Et il y a longtemps qu'elle est revenue aux Renaudes ?

— Un an... un peu moins... un peu plus... on n'a jamais su pourquoi...

— Et vous disiez que sa mère est veuve.

— Oh ! depuis des années...

— Elle a de la fortune ?

— De la fortune ? Puisque je vous dis que Froide-Bise leur tombera sur la tête un jour !... Tout de même, faut dire ce qui est ; de l'argent, elle en a eu.

— Et elle n'a plus rien ?

— Heu... pas grand'chose... On ne sait pas au juste. Ça vit de ce que ça peut, mais c'est fier tout de même... fier que ça fait pitié... et ça prend le pauvre monde quasi pour des animaux !

Henry de Fougeray commençait de s'amuser.

Les méchancetés de la cabaretière lui rappelaient les « disettes » de ses fermiers, qu'il s'intéressait à faire causer quand il allait faire un tour dans ses domaines de Bourgogne et qui disaient de lui, avec un respect attendri :

— Il n'est pas fier, monsieur le duc, avec lui, c'est tout plaisir !

Du reste, dans sa solitude et sa morosité actuelle, c'était toujours une heure de passée.

— Mais, dit-il, si madame Levasseur était si fière que ça, comment a-t-elle pu épouser un homme qui n'était pas de son rang ?

— Ah ! voilà...

— Quoi ?

— C'est qu'elle s'était coiffée de monsieur Roland...

— Mariage d'amour, alors ?

— Comme vous dites !

— Monsieur Levasseur avait peut-être aussi de l'argent ?

— Lui ? si peu que rien ! Il avait déjà tout mangé. Il n'était pas comme son frère, monsieur Urbain, qui a prospéré à Paris et qui a de la paille dans ses sabots !

— Je vois. Tout à fait un mariage d'amour.

— Tout à fait.

— Je gage qu'il a mal tourné ?

— Vous avez deviné, mon bon monsieur !

— C'était un bel homme, monsieur Roland ?

— A ce que j'en ai entendu dire. On ne l'a jamais vu par ici et pourtant Froide-Bise était à lui, mais ce n'était pas assez gai pour s'homme qu'était la coqueluche d'Avranches et des environs, sauf vot'respect.

— De sorte qu'il a ruiné sa femme ?

— Dame ! Ça avait la margoulette fine, ça jouait aux cartes, ça courait les jupes ! Madame faisait toilette, recevait, élevait sa fille comme une princesse ! Et ils habitaient à Avranches une maison superbe, avec des meubles dorés et des tapis partout ! La vie aux quatre cents coups, quoi !

— Ce ne peut pas avoir duré longtemps...

— Encore !... Cinq ou six ans... Mais ça s'est terminé dans du bien vilain.

— Ils se sont trouvés ruinés ?

— Et puis, monsieur Roland a été tué.

— Tué ?

— Voilà l'affaire. Je vous ai dit qu'il jouait aux cartes. Alors, un jour, il y a un de ses amis qui a dit comme ça qu'il trichait. C'était-y vrai ? C'était-y pas vrai ? On n'a jamais su. Bref, là-dessus, v'là M. Roland, qui était bon garçon mais qu'avait la tête chaude, qui saute sur le particulier et qui se

LA VIE COURANTE ... Par Georges Clark



— J'entends un voleur !

— Ne te fatigue pas, le réfrigérateur est vide.

met à le frotter qu'y paraît que c'en était une bénédiction! On les sépare, comme de bien naturel. Mais l'homme battu était pas content; il a voulu sa revanche; alors le lendemain, ils se sont retrouvés en duel avec des pistolets, et monsieur Roland a été tué rasibus, avec une balle dans le ventre.

— Mais vous êtes supérieurement renseignée, ma brave femme!

— C'est que Bouillot, mon défunt, était alors domestique chez monsieur Roland, avoua la cabaretière avec candeur.

— Je ne m'étonne plus...

Il se fit un silence.

La Bouillotte ramenait les tisons éparés sur l'âtre.

Ce fut Henry de Fougeray qui renoua le fil de la conversation.

— Monsieur Levasseur trépassé, qu'arriva-t-il?

Tout de suite, la vieille se retrouva à la page.

— Ce ne fut pas rose... dit-elle. Il y avait beaucoup de dettes; des gens, qui n'avaient rien dit tant que M. Roland était vivant, se mirent à crier comme des écorchés... Il fallut tout vendre et il ne resta plus que Froide-Bise...

— Que Mlle Marie-Josée vint habiter avec sa mère?

— Pas longtemps.

— Ah?

— Un an, deux ans, je ne sais plus bien... Un peu après la mort de son père, M. Urbain qui est garçon arriva pour aider sa belle-soeur à se dépêtrer de son gâchis. Et comme il aimait bien sa nièce, il lui promit de la prendre avec lui quand elle serait un peu plus grande et, ayant fait comme il avait dit, il la mit dans un couvent près de Paris où qu'il paraît que c'est plein de filles nobles ou très riches.

La paysanne haussa les épaules.

— Pour ce que ça lui servira d'avoir été élevée comme une duchesse si elle doit rester par ici avec M. Juste...

— M. Juste?... répéta Henry. Son cavalier?

— C'est ça, mon bon monsieur.

— Qui est-ce, M. Juste?

— Ah! un brave et digne garçon! dit la vieille en faisant aller son menton et son nez à la manière d'un casse-noisette.

— Il est du pays?

— De Foudras, tout près des Renaudes. C'est là qu'il demeure avec sa vieille mère, qui est veuve, tout comme Mme Levasseur, mais pas d'un pareil homme, bien sûr. Ah! c'était la crème des époux, que M. Hamelin...

— M. Hamelin?

— Le père de M. Juste!

— Et... ils sont riches?

— Qui ça?

— Les Hamelin.

— S'ils sont riches!... Ah! oui, donc... Ils en ont des prés et des bois, et des fermes, et de tout. Le bois de Foudras et l'étang, c'est à eux; et les prés de Friches; et les fermes des Billettes et bien d'autres!...

— Et pourquoi M. Juste, cet après-midi, accompagnait-il Mlle Marie-Josée? demanda Henry de Fougeray.

— Pourquoi?

La vieille leva précipitamment les bras au plafond et les laissa choir avec lenteur.

— Est-ce que c'est son habitude?

— Hélas! oui, mon bon monsieur.

— Mme Hamelin et Mme Levasseur sont deux amies?

— Amies?... Miséricorde de Dieu! Amies?... Qu'est-ce que vous dites là?

Ah! bien! elles ne peuvent pas se voir!... C'est-à-dire que Mme Levasseur ne demanderait pas mieux que de passer toutes ses journées à Foudras, mais Mme Hamelin a eu tôt fait de mettre le holà! Et que cette chère dame pleure toutes les larmes de ses yeux depuis que le pauvre M. Juste s'est

laissé enjôler par la demoiselle de Froide-Bise!... Mais il n'y a rien à faire, M. Juste en tient... Il l'a dans le sang... Quand on pense... Un garçon comme ça... Tout le portrait de son feu père; arrivé à vingt-huit ans, resté sage comme une jeune fille! et qui s'amarache d'un chiffon qui le mettra sur la paille, aussi vrai que nous voilà ici tous les deux!... Malheur de malheur!...

Et dans son indignation, la Bouillotte frappa la table d'une claque véhémement.

Puis, lancée, elle poursuivit, sans reprendre haleine:

— Il n'y avait pas quinze jours que Mlle Marie-Josée était revenue aux Renaudes, que M. Juste en était déjà fou, et tâchait d'entrer à Froide-Bise... Ça n'a pas traîné; Mme Levasseur a l'oeil et le bon; elle a ouvert la porte toute grande et l'oiseau a été en cage... D'abord, Mme Hamelin n'y a vu que du feu... Quand elle s'est aperçue de la manigance, il était trop tard; M. Juste lui a répondu: «J'aime Mlle Marie-Josée et je veux qu'elle soit ma femme.» Ni pleurs, ni prières, ni menaces, rien n'y a fait, il était déjà buté à mort, le pauvre gars... Même que, quand sa mère lui a dit: «Je ne consentirai jamais à ce mariage...», il a dit: «Maman, je suis assez grand pour me passer de votre consentement, j'ai la loi pour moi...» Quoi que vous pensiez de ça, vous, mon bon monsieur? C'est-y pas une abomination? hein! c'en est-y pas une?

Henry avait prêté à ce récit une attention grandissante.

C'est qu'il démêlait, à travers les paroles assez frustes de la Bouillotte, toute une tragédie bourgeoise qui le passionnait et le divertissait un peu de ses préoccupations personnelles, si lancinantes, si amères.

— De sorte, dit-il, que Mme Hamelin a dû mettre les pouces?

— A bien fallu.

— Et que ces jeunes gens sont fiancés?...

— Dame! oui!

— Et ils ne se quittent plus?

— Pas beaucoup. Tous les jours, ils cavalcadent comme vous les avez vus aujourd'hui. Et tenez, mon bon monsieur, voulez-vous que je vous dise une chose?

— Dites, ma brave femme.

— Une chose qui m'étonne.

— Voyons cela.

— Eh bien! c'est que vous ne les avez pas rencontrés avant aujourd'hui, attendu que vous battez pas mal le pays, vous aussi.

La Bouillotte se mordit la langue.

N'avait-elle pas commis une maladresse en faisant sentir au duc qu'on avait remarqué que le séjour de Maison-Muette et la compagnie de sa femme semblaient lui peser depuis quelques semaines?

Mais Henry de Fougeray n'avait prêté nul intérêt au sous-entendu du propos.

Il avait simplement songé:

— En effet, depuis que nous sommes ici, il est extraordinaire que nous

n'ayons jamais rencontré Mlle Levasseur, ni entendu parler d'elle.

Puis, il avait conclu avec philosophie:

— Il y a de ces hasards...

Et il allait inciter la Bouillotte à d'autres indiscrétions, quand dans la salle ce fut une irruption de rouliers qui, déjà à moitié ivres, se mirent à réclamer en chœur de l'eau-de-vie et des dés, menaçant de retourner la boîte comme une taupinière, si on ne les servait sans délai.

La tenancière du tournebride se précipita aux ordres de ces clients peu commodes, mais «bonne paye».

Le duc jeta sur la fenêtre un coup d'oeil ennuyé.

La bourrasque s'apaisait.

Plus de grand vent.

Encore un peu de pluie.

Dans un quart d'heure, il pourrait reprendre la campagne.

En attendant, se retournant vers la cheminée, il recommença de contempler les palais fantastiques qu'édifiaient les braises croulantes.

Or, peu à peu, son visage, tout à l'heure encore si morose, se détendit, s'empreignit d'une singulière expression.

Il ne songeait plus à Andrée.

Il oubliait ses soucis.

Devant ses yeux, une image flottait, l'image de Marie-Josée, si belle et si jolie tout ensemble.

Puis, en repoussoir, il évoquait Juste, si gauche et si ridicule.

Et il se surprit à dire, entre haut et bas, comme s'il avait été seul.

— Vraiment, donner une créature de volupté comme Mlle Levasseur à un pareil rustre, vraiment, ce serait un meurtre!

Il s'ajouta, d'un accent étrange:

— Bah! ce n'est pas encore fait...

Que voulait-il dire par là?

A quelle secrète impulsion venait-il d'obéir?

Il eût été bien empêché de l'expliquer.

Et ce n'en était que plus inquiétant.

CHAPITRE XIII

Le lendemain des amours

A CINQ ou six cents mètres de l'entrée de Saint-Rémy, la route a, pour ainsi dire, un affluent.

C'est un chemin tout juste carrossable qui s'enfonçait dans les bois et est assez peu fréquenté, puisqu'il ne mène qu'à Maison-Muette et à Froide-Bise.

Maison-Muette était une construction charmante, de larges pierres grises, à un seul étage sur un rez-de-chaussée surélevé et de dimensions inusitées.

De hauts combles la coiffaient, à la Louis XIII, avec des cheminées seigneuriales.

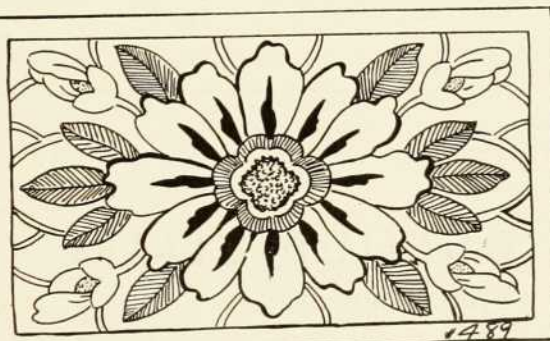
Par-devant, d'épais massifs d'arbres la séparaient de la route; par-derrrière, de vastes jardins, ornés de pelouses et de charmilles, descendaient en pentes molles jusqu'aux premières maisons du bourg.

Cette propriété avait été bâtie pour un artiste peintre parisien, Raoul Vandamme, qui était venu s'échouer là Dieu seul savait pourquoi, car il ne possédait aucune attache dans le pays.

En mourant, l'année d'auparavant, l'artiste l'avait léguée à M. Desjardins, le notaire de Saint-Rémy, en souvenir des innombrables parties d'échecs qu'ils avaient jouées durant deux lustres.

Jusqu'ici le tabellion n'avait point trouvé à s'en défaire comme il l'eût voulu et il avait été fort heureux de la louer à M. de Fougeray, car ce legs menaçait de lui coûter plus que de la reconnaissance envers le défunt.

LE TAPIS CROCHETÉ



Une grosse fleur à coeur jaune et feuilles vertes se découpe sur un fond gris dans ce tout nouveau patron de tapis croché. Grandeurs 21 x 36 pouces.

Mme L. DE BELLEFEUILLE,
B.P. 175, Place d'Armes, Montréal.

LISTE DES PRIX — Patron No 489

Veuillez m'envoyer les articles suivants:

☐ No 489 — Tapis estampé sur jute	89
☐ Patron estampé sur papier	20
☐ Grand papier carbone bleu	35
☐ Petit papier carbone bleu	10

Prière à mes lectrices d'inclure le prix de la commande, plus la taxe de 5% ou 3%, selon le cas, sous forme de bon postal, mandat d'express ou argent sous pli recommandé

Nom
Adresse
Localité Province

Le Samedi — 29 mars 1952

Cet après-midi, alors que le duc, surpris par la bourrasque, se réfugiait au tournebride d'Ecouvieux, Andrée se tenait dans un petit salon attendant à un immense hall.

La pièce était assez exiguë, mais joliment agencée selon le goût du commencement du dix-neuvième siècle.

Des boiseries peintes en gris recouvraient les murailles à mi-hauteur.

De cette ligne à la corniche du plafond, c'était, encadrée de baguettes dorées, une suite en pourtour de tapisseries à sujets mythologiques.

Mais le dessin et les couleurs en étaient tellement effacés, que ces sujets eussent pu servir de rébus à des esprits patients.

Un vieux meuble en acajou et soie verte, un tapis fond gris à palmes rouges et vertes, deux consoles, un piano et une table ronde en acajou remplissaient ce réduit bourgeois et l'ornaient.

Assise dans un fauteuil placé tout contre l'une des deux fenêtres du salon, le coude au genou, la joue dans la main, Andrée contemplait la mélancolie funèbre qui s'exhalait du dehors.

Elle tressaillait à chacun des souffles qui courbait, faisait craquer et gémir les branches nues des arbres et des ramilles recroquevillées des massifs.

Et elle avait très froid, malgré le bon feu qui flambait dans la cheminée.

L'on eût dit, que toute cette pluie, qui noyait le jardin et battait les vitres, ruisselait sur elle et la pénétrait.

Elle était glacée jusqu'à la mort, et elle avait l'air infiniment pitoyable. D'ailleurs, si changée...

Où était la radieuse jeune fille de qui naguère un tel charme émanait, puissant, invincible comme l'amour?

La blancheur nacrée de son teint avait fait place à une pâleur maladive; la pure flamme qui rayonnait parmi ses beaux yeux bleus était désormais fiévreuse; et sa bouche avait pris un petit pli amer et désabusé.

Cependant, elle demeurait désirable, infiniment, car, à ce qui survivait de sa grâce ancienne, s'ajoutait cette mélancolie qui émane d'une belle fleur qui se fane avant l'heure...

C'est qu'elle avait été profondément atteinte par le malheur sans nom qui s'était abattu sur elle.

Et c'était l'obsession de tous ses moments de solitude, comme le tourment de toutes ses nuits sans sommeil, que le souvenir de ce qui lui était advenu la nuit de son mariage.

Elle! l'épouse de Pierre, et la maîtresse d'Henry! Quelle affreuse dualité!

Et sa stupeur avait été telle qu'elle avait vécu dans une inconscience presque absolue les premiers jours qui avaient suivi.

Puis, le mouvement de ce voyage qu'ils faisaient l'avait peu à peu tirée de cette espèce de léthargie.

Alors, que de larmes elle avait versées!...

Elle avait beau se répéter que son mariage était nul, puisqu'elle y avait été contrainte par une inexorable fatalité, qu'en cela sa mère avait été bien coupable, qu'elle n'avait pu toujours ignorer le veuvage d'Henry et qu'elle s'était bien gardée de lui en parler.

Elle avait beau se dire que, puisqu'elle s'était promise à Henry, et que celui-ci n'avait en rien démerité d'elle, c'était à lui qu'elle se devait...

Elle avait beau essayer de se convaincre que l'amour excuse toutes les fautes dès qu'il est sincère...

Elle n'était point parvenue à étouffer ses craintes et ses remords.

Une voix, celle de sa conscience, n'avait cessé de lui crier depuis:

— Adultère!... Adultère!...

Et une grande appréhension lui était venue de l'avenir.

C'est que la pensée ne la quittait pas de son mari, de sa mère, de Marthe.

Qu'était devenu son mari, en apprenant son déshonneur, car, enfin, il avait dû être impossible qu'on le lui cachât?

A la minute qui avait précédé son départ, avant de monter dans le coupé qui devait l'emmenager à la gare, ne lui avait-il pas adressé cette supplique tendre:

— Ecrivez-moi souvent, Andrée...

Ne recevant pas de lettres, il avait certainement exigé des explications de Mme de Croix-Saintes, et alors...

Et sa mère... sa mère...

Comment avait-elle supporté le coup que lui avait porté l'adieu de sa fille?

Ces questions auxquelles elle ne pouvait faire aucune réponse avaient plus d'une fois jeté la malheureuse à un si profond désespoir qu'alors elle envisageait la mort comme une délivrance. Henry avait deviné ses trances.

Un jour, c'était alors qu'ils étaient à Vienne, il lui avait dit:

— Ma chérie, sans vous en parier, j'ai fait prendre des nouvelles de votre mère.

— Oh! Henry... Des nouvelles de ma mère!

— Par un ami sûr et qui, du reste, ne peut pas s'imaginer, naturellement, que vous êtes avec moi...

— Parlez!

— Mme de Croix-Saintes est au château de la Madeleine, près de Caen...

— Chez Mme Ambre!

— C'est cela. Mlle de Rochemartel y est avec elle, et...

— Et?

— Et l'on vous y croit également.

Andrée avait balbutié:

— Comment cela peut-il se faire?

— Mon amie, je vous relate le fait; je ne me charge pas de l'expliquer.

— Oh! Henry! Merci de la pensée que vous avez eue.

— Serez-vous un peu moins triste à présent?

— Je tâcherai!... murmura-t-elle.

De fait, rassurée quant à sa mère et à Marthe, elle avait pu paraître accepter la situation qui lui était faite.

Si cela n'avait pas diminué ses remords, du moins, ses angoisses lui étaient devenues moins intolérables.

Elle n'était pas encore publiquement déshonorée...

Sa mère n'avait pas été foudroyée par l'annonce de son indignité...

Et elle était entourée des consolations de Marthe et de sa vieille amie.

Quel baume pour Andrée!

Restait Pierre; mais Pierre était un homme, et, au surplus, Andrée lui gardait une sourde rancune de s'être trouvé si malencontreusement dans sa vie.

Elle se rappelait ses confidences et elle lui en voulait de n'avoir pas su résister à sa mère; de l'avoir épousée alors qu'il prévoyait son départ; de n'avoir pas compris qu'il n'était pas aimé!

C'était bien injuste...

Mais sommes-nous jamais justes envers ceux que nous n'aimons pas?

Rassurée au sujet de sa mère, Andrée avait pu éloigner le plus lancinant de ses soucis et se laisser aller à l'ivresse de son amour.

D'ailleurs, Henry ne lui laissait guère le temps de réfléchir.

L'on eût dit que, lui aussi, était la proie de remords poignants et qu'il cherchait l'oubli dans une agitation fébrile.

Quel voyage que celui qu'ils avaient fait! L'on brûlait les villes; c'était bien rare que l'on demeurât plus de trois jours dans un endroit et alors l'on doublait les étapes suivantes.

Et ils s'étaient à la fin lassés de ce vagabondage; l'air de leur France leur manquait.

C'était dans les derniers jours de février qu'ils étaient arrivés à Maison-Muette et Andrée ne s'y déplaçait pas trop.

Et puis, avec Henry, n'eût-elle pas été heureuse dans l'endroit le plus désolé du monde?

— N'était-il pas tout pour elle?

Comme il avait su la prendre, la conquérir et la garder!

Ah! certes, bien des fois elle avait pensé et non sans tristesse:

— Il eût mieux valu qu'il se résignât à notre grand malheur comme je voulais m'y résigner moi-même...

Mais, comme elle aimait de toutes les forces de son pauvre cœur, elle avait toujours fini par conclure:

— Qui sait?

A quoi bon revenir sur le passé puisque ce qui s'était accompli était irrémédiable.

N'était-elle pas à jamais perdue pour les siens?

Ne lui était-il pas à jamais interdit de revoir sa mère, et Marthe, et son mari encore bien moins?

N'était-elle pas liée pour toujours à Henry?

Elle l'aimait... elle l'aimait!

Elle s'était jetée dans cet amour comme on se jette dans un abîme et rien ne pourrait l'en sortir jamais.

Epuré par toutes les trances, toutes les angoisses, toutes les larmes, jamais son amour n'avait brillé d'une flamme plus haute.

Et elle avait en Henry une confiance absolue, ne soupçonnait en rien le drame intime qui se jouait dans le cœur de cet homme qui lui avait juré une passion éternelle.

Il était le plus délicat des hommes, le plus attentionné des amis.

S'il la délaissait un peu depuis quelque temps, n'était-ce pas que d'elle-même elle avait renoncé à l'accompagner dans ses promenades?

C'était un tort; pourquoi ne pas reprendre les longues courses à cheval qu'ils faisaient lors de leur arrivée à Saint-Rémy?

S'il allait s'ennuyer, se lasser d'elle, l'abandonner?

Cette idée folle lui glaçait l'âme. Quel châtimement!

Et ne l'eût-elle pas bien mérité?

Tôt ou tard ne faut-il pas que nous soyons punis, dès que nous avons été coupables?

Pauvre Andrée...

Sans cesse ni trêve, elle discutait avec elle-même, tantôt s'innocentant, tantôt se condamnant; tantôt confiante et tantôt désespérée; suppliant la vie de lui être clémente et craignant de Dieu la juste colère.

Il était bien rare que chacun de ces débats intimes ne se terminât pas par une crise de désespoir.

Or, cet après-midi-là, elle traversait encore l'une de ces crises, tandis qu'assise auprès de l'une des fenêtres du salon, le coude au genou, la joue dans la main, elle contemplait la mélancolie funèbre du dehors.

Ah! que ne prenait-elle sur elle de ne jamais regarder en arrière, de repousser le souvenir de sa faute!

Ce n'était pas possible.

Sa mémoire était là, et la voix impitoyable de sa conscience.

Brusquement, des larmes jaillirent de ses paupières et se mirent à couler le long de ses joues si pâles...

Elle voulut réagir. Elle se leva et fit quelques pas, sans but.

Son vêtement d'intérieur, un joli déshabillé de panne blonde à manches bouffantes ornées de flots de dentelles, la silhouettait à ravir, accusant des formes que la féminité avait harmonieusement développées.

Elle s'assit devant le piano.

Sous ses doigts, une vague musique commença de se dégager, une mélodie très douce qui s'accusa peu à peu.

Et voici que des mots, des strophes, se reformaient dans son esprit.

COUPABLE OU NON COUPABLE ?

CHRONIQUE JUDICIAIRE

par ROBERT MILLET, B.A.

Celui qui, n'étant pas un dentiste, prend l'empreinte d'une mâchoire, sans avoir à cet effet obtenu une ordonnance d'un médecin ou d'un dentiste, est-il coupable d'avoir exercé illégalement l'art dentaire ?

Seuls les membres en règle du Collège des Chirurgiens-dentistes ont le droit de pratiquer l'art dentaire. Or le fait de prendre les empreintes d'une mâchoire fait partie de la profession du dentiste.

Un technicien, soupçonné d'exercer illégalement l'art dentaire, reçoit la visite d'une personne qui a besoin d'un râtelier. Le technicien en question accepte de lui en fabriquer un et commence par prendre les empreintes nécessaires à cet effet.

Peu de temps après, le technicien dentaire est sommé de comparaître en Cour, sous l'accusation d'avoir exercé illégalement l'art dentaire.

L'accusé comparait mais se défend avec énergie de l'accusation telle que portée. Le fait d'avoir pris les empreintes est là. Pas moyen de le nier. Le prévenu a une autre corde à son arc cependant. Il soutient, par le ministère de son brillant défenseur, que l'accomplissement d'un acte isolé, comme celui qui est à la base de l'accusation, ne constitue pas l'exercice d'une profession. Pour en arriver à cette conclusion, il faudrait prouver la répétition soutenue d'un tel acte.

L'accusation, naturellement, n'est pas de cet avis et chaque partie maintient ses prétentions.

Ce technicien dentaire est-il COUPABLE ou NON d'avoir exercé illégalement l'art dentaire ?

NON-COUPABLE! a décidé le Président du Tribunal, dans un jugement rendu le 9 janvier 1952, aux Sessions de la Paix, à Montréal.

L'Hon. Juge a admis la prétention du prévenu à l'effet qu'un acte isolé ne constitue pas l'exercice d'une profession.

Fleur mourante et solitaire,
Qui parfumes le vallon,
Tes débris jonchent la terre
Dispersés par l'aiglon.

La même faux nous moissonne,
Nous cédon au même Dieu,
Une feuille l'abandonne,
Un plaisir nous dit adieu.

L'homme perdant sa chimère
Se demande avec douleur :
Quelle est la plus éphémère,
De la vie ou de la fleur ?

A peine Andrée se remémorait-elle le dernier de ces vers de Lamartine qu'elle se rejetait violemment en arrière.

Cette romance était l'une de celles que sa mère lui avait apprises lorsqu'elle était toute jeune, et elle la reportait au temps béni de toutes ses candeurs, de toutes ses innocences...

— Maman... maman... balbutia Andrée.

Et, de nouveau, elle s'abîma dans les sanglots, dans les larmes...

De longues minutes passèrent.

Lorsqu'une détente se fit en elle et qu'elle se reprit à penser avec quelque calme, elle s'arrêta à une résolution.

Elle changerait son mode de vie, elle aurait raison de son apathie, elle surmonterait sa fatigue.

Ainsi qu'au début de leur installation ici, elle accompagnerait Henry dans ses sorties.

Elle ne pouvait plus demeurer ici, en tête-à-tête avec ses craintes, ses remords, ses appréhensions, ses souvenirs, toutes choses qui la tuaient à petit feu.

Tout en détresse, elle balbutia :

— Oh ! Henry... que n'êtes-vous là ?...

Oui, que n'était-il là, tout auprès d'elle ?...

Elle se fût réfugiée dans ses bras et il l'eût consolée, assurément.

Eh bien ! non. Elle ne lui eût pas confié sa peine. Elle ne voulait plus pleurer devant lui.

Cela lasse un homme une femme qui pleure, sans compter que les larmes enlaidissent ; et déjà elle n'avait plus son charme de naguère.

Il ne fallait pas qu'Henry se lassât d'elle et elle devait tout faire pour continuer de lui plaire.

— Si je venais à le perdre... mais je serais toute seule au monde... Alors ?... Mourir ?... se disait-elle.

Pauvre amoureuse...

Pauvre victime...

Pauvre martyr !

Andrée s'était allongée sur une chaise-longue, devant la cheminée.

Elle sommeillait presque ; elle n'attendait pas encore Henry.

Ses yeux étaient clos ; l'une de ses petites mains pendait vers le tapis ; l'autre tenait un livre qui lui glissait peu à peu des doigts.

Sur son corps, son vêtement s'était drapé de lui-même en plis souples.

Au-dehors, la tempête s'était apaisée. Avec un bruit monotone, les arbres égouttaient leurs branches nues chargées de pluie.

Dans le salon, le calme était intime ; le crépuscule était venu ; deux lampes épandaient leur douce clarté.

Le tic-tac d'une pendule rompait seul le silence.

Andrée s'engourdissait dans la paix bienfaisante qui suit les bouleversements ; elle oubliait le gros chagrin qui l'avait tout à l'heure secouée.

... Or, la porte s'ouvre et Henry s'avance.

Il a changé son accoutrement de chasse contre un complet-jaquette à raies grises, qui fait valoir l'élégance de sa taille.

Sa maussaderie s'est dissipée, ou à tout le moins il s'en est rendu maître.

Il s'approche ; Andrée ne l'entend pas. Il se penche au-dessus de la chaise-longue et, à surprendre ainsi la jeune femme dans son abandon plein de grâce, il lui vient un peu de pitié.

— Pauvre enfant... murmure-t-il.

Mais ce n'est qu'un éclair. Il se reprend et songe :

— Après tout, est-ce ma faute ?

Il se penche davantage, effleure d'un rapide et indifférent baiser le front blanc d'Andrée.

Puis, à mi-voix :

— A quoi donc rêvez-vous, ma chère ?

Andrée a un tressaillement rapide, ouvre les yeux...

— Henry !

Elle a été debout et tout de suite dans les bras de M. de Fougeray.

— Ah ! mon ami... comme vous m'avez surprise...

— Je vous ai fait peur ?

— Une peur heureuse...

Il se dégage de l'étreinte des bras parfumés qui l'enserrent.

Andrée l'examine.

— Mais il y a longtemps que vous êtes rentré ?

— Une heure, à peu près.

— Pourquoi ne m'a-t-on pas prévenue tout de suite ?

— C'a été mon ordre.

— Votre ordre ?

— Je n'étais pas, mon amie, à prendre avec des pincettes !

— Oh ! Henry...

— Et puis je n'ai pas voulu vous troubler dans votre repos.

— On vous a dit que je reposais ?

— Sans doute. Votre femme de chambre.

— Hortense ?

— Elle-même.

— La maladroite ! Je la gronderai.

Andrée reprend :

— Mais auriez-vous subi toute la bourrasque ? N'avez-vous pas trouvé un abri ? Peut-être avez-vous attrapé froid ?

— Du tout. Ne vous alarmez pas : j'étais parfaitement à couvert.

Andrée a entraîné Henry. Elle eût voulu qu'il se mit sur la chaise-longue à côté d'elle. Il a feint de ne pas comprendre et s'est assis sur une chauffeuse.

Puis prenant le livre qu'Andrée parcourait tout à l'heure :

— Qu'est ceci ? Un début dans la Magistrature, de Jules Sandeau ?

Il voudrait bâiller ; il se retient et poursuit :

— C'est un auteur académique ; talent très distingué. Il y a dans ses ouvrages de la patience, du scrupule et de jolis paysages... Et puis, il est essentiellement moral. Chez lui le devoir est toujours opposé à la passion et c'est toujours le devoir qui remporte le prix. Dans la vie, ce n'est pas toujours ça, et c'est regrettable ; l'on serait bien plus tranquille...

Et il rejette le livre avec négligence. S'est-il rendu compte de la méchanceté de ses dernières paroles et de la cruelle allusion qu'elles renferment ?

S'il l'avait appliquée, cette maxime « Sacrifier la passion au devoir » n'eût-il pas laissé Andrée à son mari et ne se fût-il pas éloigné sans une plainte ?

Mais non.

Il ne peut pas avoir dit cela avec intention.

Toutefois Andrée a été touchée en plein cœur.

Elle a compris, elle, et c'est à grand-peine qu'elle a retenu un mot de doux reproche ; et c'est d'une voix altérée qu'elle dit au hasard, pour changer la conversation :

— Avez-vous fait bonne chasse, mon ami ?

Henry de Fougeray, qui tendait les mains à la flamme de la cheminée, se



M. J. A. GODIN à son bureau de la rue Crescent, à Montréal, dans l'immeuble de la division provinciale de l'Institut, dictant à Mlle MARGUERITE GAUVREAU des notes qu'elle transcrit en braille. Mlle GAUVREAU travaille aussi au standard téléphonique nouvellement installé rue Crescent, avec des signaux en relief.

Comment nos aveugles s'acheminent vers une vie normale

L'INSTITUT National Canadien pour les aveugles fête cette année un anniversaire qui met en valeur le travail accompli pour les aveugles depuis quelques années. M. J. A. Godin, surintendant provincial, fête en effet le 20^e anniversaire de son entrée à l'Institut, et il est bien en mesure de parler des immenses progrès accomplis dans la Province en vue de la réhabilitation des aveugles.

Notre programme est très vaste, dit-il. « Améliorer les conditions de vie des aveugles, et prévenir la cécité », c'est un but d'une envergure illimitée. Aussi nos services se sont-ils multipliés depuis ces dernières années : service social, prévention de la cécité, service ophtalmique, enseignement à domicile de la dactylographie, de l'écriture braille, de la langue seconde, du tricot, du tissage et de plusieurs autres métiers d'artisanat, service de bibliothèque qui met à la disposition des aveugles 22,000 volumes français en braille et 36,000 disques, transcription de musique en braille, placement, salle de vente, distribution de laissez-passer et de billets réduits pour les autobus, les trains, les salles de cinéma, assistance financière, enregistrement des cas de cécité rapportés dans la province, fondation de clubs récréatifs, etc... etc...

« Notre plus grande victoire, dit M. Godin, c'est encore d'avoir fait réaliser à une partie du public que l'aveugle peut gagner sa vie aussi bien qu'un autre dans presque tous les cas, et qu'il peut être utile à la société. C'est aussi de faire réaliser aux aveugles eux-mêmes qu'ils ne doivent pas attendre de leur entourage de la pitié, mais seulement la compréhension que tout être humain doit accorder à son semblable.

« Il reste encore beaucoup à faire dans ce sens. Mais généralement, l'aveugle s'aperçoit vite que l'Institut n'est pas une oeuvre de charité. C'est une oeuvre d'éducation, qui tend à donner à l'aveugle une légitime indépendance et la conviction d'avoir sa place sous le soleil ».

M. Godin veut mettre en pratique les idées qu'il prêche, aussi, emploie-t-il une quarantaine d'aveugles aux bureaux provinciaux de l'Institut, rue Crescent, dont plusieurs sont chefs de service et détiennent une grande responsabilité. Il en est de même dans les 12 bureaux de l'Institut à travers la province, qui sont tous sous la direction d'un aveugle de la localité. Un comité consultatif formé de citoyens bien connus est responsable vis-à-vis le public du travail accompli à l'Institut. C'est d'ailleurs un travail dont peuvent témoigner les 5,459 aveugles de la province qui sont enregistrés à l'Institut.

M. Godin a succédé en 1947 au Dr J. A. MacDonald, qui était surintendant provincial depuis 1930. Un de ses collaborateurs dit que pour faire son travail il faut être à la fois un père, un psychiatre, un juge et un avocat. Car les aveugles viennent à lui avec tous leurs problèmes, embarras financiers, embarras domestiques, difficultés d'éducation pour les enfants, etc...

En plus d'aider à la solution de tous les problèmes, le surintendant s'emploie à élargir de plus en plus les services que l'Institut peut rendre. Il a organisé récemment, un concours de natation pour les aveugles. C'était l'une des premières fois où des aveugles pouvaient participer à un sport de compétition au Canada. Il vient aussi d'organiser des cours d'électricité et de maquillage à l'Institut.

Sa façon d'aborder les problèmes personnels de chaque aveugle reflète bien la politique de l'Institut et de tous ses collaborateurs. Il faut que chaque aveugle atteigne sa stature d'homme libre et utile dans la société.

détourne et demande, frappé par le son de la voix d'Andrée :

— Qu'avez-vous ?

Elle a un faible sourire.

— Moins que rien... Un restant de migraine, peut-être, qui va se dissiper...

— Vous ne le croyez pas...

Elle s'est assise à son tour.

Il se fait un silence.

Le duc a légèrement froncé les sourcils.

Allons, Andrée a encore pleuré cette après-midi. Toujours ses remords, toujours ses regrets ! Elle est encore retournée en pensée auprès des siens...

Il la regarde de coin ; oui, elle a les yeux encore un peu rouges et les paupières un peu gonflées.

Encore une fin de journée qui promet d'être agréable !

C'est assommant, les femmes qui s'obstinent à vivre dans le passé !

Lui aussi, il en a des remords, et autrement cuisants, autrement lancinants. L'image d'Aline le hante plus souvent qu'il ne serait à souhaiter ! Mais fait-il étalage du mal qui le ronge ?

Et il se revoit au temps qu'il était gargon, libre, indépendant, sans soucis...

Il avait de bons camarades de club ; il avait des amies qui ne l'encombraient pas...

Même, avec Aline, il ne s'était pas trouvé malheureux dans les premières années de leur mariage...

Il avait fallu qu'il fit la rencontre d'Andrée pour que son existence fût bouleversée du jour au lendemain...

— Ne vous ai-je pas demandé, Henry si vous avez fait bonne chasse ?

Il relève la tête.

— Mais je n'ai pas chassé... Par ce temps ? Je me suis réfugié dans un cabaret d'Ecouvieux, chez une bonne femme qui m'a raconté des histoires du pays.

— A vous !

— Pourquoi non ? Je ne déteste pas de causer avec les paysans ; ils sont quelquefois amusants, et toujours instructifs.

Il sourit.

— Ma Grandeur se fait volontiers bon diable !

C'est un nouveau silence.

Andrée se passe les doigts sur les paupières et étouffe un soupir.

Qu'a donc Henry aujourd'hui ?

C'est la première fois qu'elle le voit si distant, si loin d'elle...

A-t-il un souci qu'il lui cacherait ? Elle n'ose l'interroger.

M. de Fougeray se chauffe en fixant le feu ardent.

Et voici qu'à travers les flammes il voit surgir la figure altière et la beauté tentatrice de Mlle Levasseur.

« C'est qu'elle est vraiment bien belle... songe-t-il. Et mieux que belle, troublante... Marie-Josée... C'est un nom, cela ! C'est bref et câlin. C'est charmant.

Mais une silhouette s'interpose et lui cache Marie-Josée, la silhouette du grotesque et naïf Juste Hamelin.

— Elle... fiancée à cet animal ! Quelle absurdité ! La vie est bien sotte que de même...

Et, chassant une vision qui l'agace, il demande avec une imperceptible nuance d'impatience :

— Votre cuisinière pense-t-elle à nous faire diner aujourd'hui, Andrée ?

— Mais, mon ami...

Elle consulte la pendule :

— Il n'est pas sept heures ; il s'en manque de vingt minutes.

— Je vous demande pardon...

Et à part :

— Que les heures sont longues...

Mais tout haut, et aimable :

— C'est que ma promenade m'a donné grand appétit.

— Voulez-vous que je fasse presser le service ?

— Non... Non... La cuisinière n'est pas déjà un cordon bleu... Si nous la troublons...

Il se fait un nouveau silence.

Cette fois, c'est Andrée qui le rompt.

Elle s'est approchée de Henry. Ses grands yeux sombres sont humides. Doucement, non sans un peu d'hésitation, elle pose ses deux petites mains pâles sur les épaules de Henry. Puis, inclinant la tête.

— Mon ami, dit-elle, j'ai une grâce à solliciter de vous...

— Une grâce ?

Henry manifeste une vague inquiétude.

— Oui, une grâce. Peut-être allez-vous me trouver un peu capricieuse. N'importe. Quelle femme ne l'est ?

— De quoi s'agit-il, ma chère ?

— Voici... Je me suis ennuyée beaucoup cet après-midi, comme d'ailleurs chaque fois que vous m'avez laissée seule ici...

Henry croit comprendre et réplique, en commençant à se crispier :

— Je croyais que vous aviez eu simplement un peu de migraine ?

— L'ennui et la migraine, mon ami, vont souvent de pair.

— Bref, vous désireriez que je renonce à mes sorties ?...

— Tout au contraire, mon ami.

Et câline, elle demande :

— Dites-moi, Henry, comment trouvez-vous que je monte à cheval ?

Henry hausse les sourcils.

La question lui semble insolite.

— Mais, commence-t-il...

Et aussitôt, à part, parce qu'il revoit Marie-Josée domptant Bélus :

« Pas comme Mlle Levasseur ; avec moins de fougue et de nerfs ».

Puis, tout haut :

— ...Mais... très bien, achève-t-il.

— Je vous étais naguère, n'est-ce pas ? une cavalière sortable.

[Lire la suite au prochain numéro]

VALLEYFIELD

[Suite de la page 3]

Monsieur Tremblay est le dévoué secrétaire de la Commission Scolaire que préside M. Omer Demers. Sept écoles sont en activité, deux en construction et deux à l'état de projet. Leur directeur général est M. Frédéric Girard. Le nombre toujours croissant des élèves pose un problème constant, mais on construit, on n'hésite pas à construire. Valleyfield compte également une école d'Arts et Métiers et un Séminaire d'enseignement classique supérieur que fréquentent 400 élèves. Les Anglais ont trois églises, leur collège classique et trois écoles.

Trois journaux hebdomadaires témoignent d'une activité que viennent servir les trains du C.N.R. et de la New-York Central, les autobus de la Cie de Transport Provincial et deux entreprises locales de camionnage.

La Chambre de Commerce a été fondée en 1888, elle est actuellement présidée par M. Clifford Toley et gérée par M. Legault. Une Chambre de Commerce des Jeunes est en activité depuis quelques années. Dans le même ordre d'idées, une association des Marchands Détaillants est présidée par M. Daniel Lefebvre.

Nombreuses sont les institutions religieuses. Les Soeurs de la Providence s'occupent de l'Hôtel-Dieu, hôpital de 125 lits ; elles ont également un hospice auquel s'ajoute l'hospice St-Aubin ; les Soeurs de la Sainte-Famille sont au séminaire ; les Soeurs Marie-Jésus dirigent l'école normale ; enfin les Soeurs Dominicaines ont aussi leur couvent.

L'Unité Sanitaire est dirigée par le Dr G. Gautier.

Les clubs fourmillent. Le Rotary Club s'occupe, entre autres activités,

d'une brillante exposition annuelle ; le club Richelieu ; le club Salaberry, la Société des Moose et les Chevaliers de Colomb, tous sont fort actifs.

Une Association Musicale, dirigée par M. J. O. L. Chartrand, donne de nombreux concerts et, à la belle saison, peut se faire entendre dans le Parc Sauvage, si complet et si bien aménagé tant pour les promeneurs que pour les sportifs. Ce parc qui s'étend sur un demi-mille, provient d'une heureuse initiative qu'il convient de souligner car il apporte un cachet tout particulier à Valleyfield. Il est comme une oasis au milieu des quartiers industriels et commerciaux, un repos pour l'oeil, le gage d'une aspiration à la joie de vivre dans une nature souriante.

Deux cinémas seulement, mais les mouvements de jeunes abondent qui assurent à tous des loisirs sains, en accord avec les saisons. Les Braves de Valleyfield se distinguent par leurs prouesses au hockey, ils détiennent la coupe Alexander ; le Valleyfield Chiefs a été champion pour 1951 et est affilié à la Ligue Laurentienne de baseball. L'été, on va pêcher sur le lac ou chasser le canard. Des régates et courses de hors-bord attirent des foules considérables ; un terrain est à la disposition des membres du Golf Club. Et, pour n'en citer que quelques-unes, parlons des associations de scouts, de la compagnie des zouaves, de la Garde Champain, de la Garde Dollard des Ormeaux, du Centre des Loisirs.

Créée de toutes pièces par quelques hommes décidés, Valleyfield nous offre donc aujourd'hui le spectacle d'une ville parfaitement organisée, munie d'une armature assez souple, riche d'une grande réserve de puissance hydraulique, pour permettre une ample expansion.

GÉRARD VIOT.

52 ans de service dans la même maison.



Mlle BLANCHE MONDOU vient de quitter nos magazines après 52 ans de service ininterrompu. Mlle Mondou occupa, pendant ce demi-siècle, diverses fonctions au Samedi, à La Revue Populaire et au Film, débutant en 1900 comme aide-pressier pour s'occuper ensuite de brochage et d'expédition. Deux de ses soeurs ont aussi travaillé pendant de nombreuses années dans les ateliers de Poirier, Bessette & Cie Ltée. Mlle Mondou prend sa retraite à l'âge de 71 ans. Elle fut, lors de son départ l'objet d'une fête intime où prirent part la direction et tout le personnel de nos trois magazines. On voit ici M. Armand Lanouette, contremaître au service de l'impression, offrant l'un des cadeaux que lui fit le personnel. (Photo L. Alain)

LES ENFANTS DES...

[Suite de la page 5]

avec tristesse de la vie trop mouvementée de la petite Rebecca Welles et, déjà, de la minuscule Yasmina Khan qui figurent en première page des journaux à côté de Rita Hayworth... tous m'ont dit : « pour rien au monde... » car ils veulent être de vrais Papas et de vraies Mamans.

JUDITH PALEY.

— Monsieur, je désirerais bien que vous me payiez ma petite note.

— Qui êtes-vous donc, je ne vous reconnais pas ?

— Mais, au contraire... vous me remettez toujours aux calendes grecques chaque fois que je me présente.

Deux copains qui ne se sont plus vus depuis bien longtemps, se rencontrent dans la rue... mais l'un d'eux se déplace à l'aide de béquilles !

— Eh bien ! Qu'est-ce qui t'est arrivé ?

— Un accident de roulage !

— Il y a longtemps ?

— Environ six semaines...

— Et tu devras marcher longtemps avec ces trucs-là ?

— Ben, mon médecin prétend que je peux aller sans... mais mon avocat prétend le contraire !

RIEN DE SÉRIEUX

Lu à la porte d'un hôpital :

« La direction remercie cordialement le généreux donateur du lit no 74. Le généreux donateur sera « heureux » d'apprendre que son lit a déjà servi pour un cas qui s'est terminé fatalement ».

Un monsieur prend son apéritif à la terrasse d'un café.

Surgit une espèce de colosse qui l'apostrophe violemment :

— Il paraît, Monsieur, que vous avez dit de moi que j'étais un s...

Alors, l'autre, calmement :

— C'est possible, Monsieur. Mais je ne l'ai pas dit...

— Te voilà bien chargé de grand matin, disait un jour un borgne à un bossu.

— Tu crois qu'il est matin parce que le jour n'entre chez toi que par une fenêtre, répondit malicieusement le bossu.

— Il n'a pourtant pas l'air méchant... Pourquoi mettez-vous à votre porte un écriteau : « Attention au chien » ?

— Ben !... Pour qu'on fasse attention de ne pas marcher dessus.

— C'est curieux... Est-ce l'émotion ? Je rate toujours mon premier lièvre...

— Commencez par le second !...

— C'est que, le second... je ne le vois jamais !

Ponson du Terrail, qui avait beaucoup d'imagination, discutait un jour de littérature avec des confrères :

— On peut dire tout ce qu'on voudra, déclara-t-il avec autorité. Mais je sais tout de même mon français.

— C'est celui des autres que tu ne connais pas, lui répondit Alexandre Dumas.

— Le premier manuscrit que j'ai envoyé à un journal a été accepté immédiatement.

— C'était une poésie, une nouvelle, un feuilleton ?

— Non, un bulletin d'abonnement.

Une dame américaine prenait récemment la défense du sexe fort, lequel, à son avis, est trop méconnu. A preuve, disait-elle, quand un homme vient au monde, les gens demandent : « Comment se porte la maman ? » Quand il contracte mariage, ils s'exclament : « Que la mariée est jolie ! » Et quand il meurt, ils s'informent : « Combien laisse-t-il à sa femme ? »

L'invité, pendant le repas, d'ailleurs fort soigné, ne tarissait pas d'éloges sur la cuisine de ses hôtes.

— Quel dîner exquis ! J'ai rarement aussi bien mangé.

Alors le fils de la maison s'écria :

— Et nous donc, Monsieur !

Après avoir lu les quatre colonnes de faits divers, Monsieur replie son journal et murmure :

— C'est pas un permis de conduire qu'il faut créer pour ces automobilistes, c'est un permis d'inhumer !

— Chez qui étiez-vous placé précédemment ?

— Chez un météorologiste.

— Pourquoi l'avez-vous quitté ?

— Il me faisait toujours des observations.

Un jour, la clôture séparant le Paradis de l'Enfer menaça ruine.

Saint Pierre vint constater les dégâts, puis héla :

— Hé ! Satan !... Satan !

— Oui ! fit l'autre. Qu'est-ce qui se passe ?

— La clôture devrait être refaite... C'est votre tour, cette fois, de faire procéder aux réparations.

— Rien du tout ! protesta Satan avec sa mauvaise foi habituelle. D'ailleurs mes hommes n'ont pas le temps de s'occuper de cette fichue clôture !...

— Bon ! répliqua saint Pierre... Mais, dans ces conditions, je me verrai obligé de vous poursuivre pour rupture de contrat !

— Sans blague ? ricana l'autre... Et où irez-vous chercher un avocat ? Ils sont tous chez moi !

La mère qui vient de marier sa fille.

— C'est une grave chose que de marier ses enfants.

La mère qui a encore sept filles à marier — Et c'est une chose bien plus grave que de ne pas les marier.

La Vie Courante par Georges Clark



— Si seulement je mettais la main sur ce reçu du docteur, c'en serait fini de ma déclaration d'impôt !

On parlait devant Eugène Sue d'un homme très remuant et qui s'adonnait à un genre de spéculation plus lucratif qu'honnête.

— Vous vous trompez, il est dans l'industrie, dit quelqu'un pour tenter de le défendre.

— Comment ?... s'il est dans l'industrie ? Il y a même un grade, s'écria Eugène Sue ; il en est chevalier.

Un homme conduit son épouse chez le médecin. Celui-ci prend la température de la dame. Le mari, étonné d'un tel silence de la part de sa femme, demande au médecin :

— Quel prix cet instrument qu'elle a dans la bouche ?

FOYERS OU BOITES A LOYERS

[Suite de la page 6]

Rien n'y manque

Toutes les pièces bénéficient de l'air climatisé, de même les ascenseurs qui sont au nombre de trois dans chacune des quinze sections, sans compter les élévateurs à marchandise.

C'est au mois d'octobre que les premières familles se sont installées dans ce vaste immeuble dans chaque appartement qui, en plus d'un téléphone ordinaire comme nous en avons dans chacun de nos foyers, possède aussi un téléphone qui donne la communication entre tous les services, du garage immense à la section des bonnes et des cuisinières, en passant par les jardins, les solariums, les terrasses et les centres spécialement aménagés pour la garde des enfants.

Les taxis sont même appelés au moyen de lumières qui signalent qu'on a besoin d'eux. Les portes d'entrée des foyers sont de verre et s'ouvrent automatiquement au moyen de l'oeil ou de la cellule photo-électrique tout comme les portes de la gare Windsor et de la Pharmacie Montréal. Il en est ainsi des portes de garage.

Si des appartements on ne peut voir que d'un ou deux côtés, les terrasses et solariums qui forment les 20e et 21e étages, permettent de voir de tous les côtés. Ces vastes salles entourées de vitre permettent aussi de pratiquer les sports au cours de l'hiver. Au 20e étage, les terrasses sont garnies de fleurs, de plates-bandes, d'arbustes et même d'arbres.

En face : le ciné, les banques, etc.

En face de cette maison-appartements, on a élevé d'autres édifices pour les salles de cinéma, les banques, un

auditorium, les magasins, les coffrets de sûreté et le reste. On a dû élargir la rue de 100 pieds afin de s'assurer que la circulation ne soit pas trop dense dans les environs.

Même si on « fait moderne » on sait aussi respecter l'histoire : un vieil établissement qui datait de 1770 nommé *A l'enseigne de la colombe* continuera de marquer une « date jalon » non loin de la terrasse et du jardin de cet imposant immeuble.

D'autres jardins, au niveau du sol, ceux-là, sont aussi aménagés pour les locataires et leurs invités, ces jardins sont illuminés.

En cas d'attaque par la bombe atomique

On a tout prévu. En cas d'attaque par la bombe atomique, on a organisé un service d'appel et un service de secours, avec des gardiens spéciaux sur chacun des étages. Il faut dire aussi que 40 médecins habitent des logis et que l'on procède à des exercices réguliers de sauvetage en cas d'attaque.

La télévision marche bon train aux Etats-Unis, aussi il fallait prévoir que des locataires qui logent dans de tels appartements désireraient se servir de la télévision. A date plus de 400 logis ont la télévision et graduellement les autres s'équipent.

On ne pouvait pas placer, sur le toit, des antennes pour chacun des logis. Aussi on a aménagé sept antennes différentes, une pour chacune des sept stations de télévision qu'il est possible de capter sur un appareil, aux Etats-Unis. Selon les experts en radio-télévision, chaque locataire profite des sept appareils comme si, dans une maison de campagne, on possédait sept antennes différentes, ce qui est mieux qu'une antenne qui sert à capter sept postes.

Les jardins multiples

Les jeunes sont servis à souhait puisqu'ils peuvent se cacher dans les arbustes et rouler en tricycle. Ils ne maltraitent pas les arbres, on a engagé un botaniste qui tous les jours leur donne des cours et leur fait aimer les arbres et les fleurs, ce qui aide grandement à la conservation de la verdure. On a eu plus de mal avec les 63 chiens qui résident dans ce vaste immeuble. Ce sont tous des chiens de prix : grands danois, poméraniens français, Afghan, Boxers, chiens écossais et mexicains, lévriers et autres chiens précieux, les propriétaires s'en occupent.

En outre, des plantes dans les solariums et sur les terrasses et celles du jardin tropical, des palmiers importés enluminent les foyers et le célèbre botaniste et jardinier Otto Pade visite trois fois la semaine les jardins et les arbres d'intérieur pour assurer que ces plantes et ces fleurs soient dans le plus parfait des habitats.

Enfin, terminons en disant que ces 582 familles « lavent leur linge sale en famille », c'est le cas de le dire, puisque dans les logis il y a des lessiveuses automatiques et des sècheurs automatiques qui sortent du plancher et s'élèvent au-dessus de la pièce.

New-York connaît avec cette oeuvre de la New-York Life, la « Manhattan House », le « fin du fin » en fait de modernisme et de commodité. C'est l'édifice du genre le plus spacieux au monde et le mieux équipé.

Que nous réservent les années à venir ? Personne ne le sait, mais avec « Manhattan House » on a la certitude de vivre pendant encore plusieurs décennies, la vie ultra-moderne et ultrachic.

ARTHUR PRÉVOST.

20,000 LIEUES SOUS LES MERS

par JULES VERNE

CONTE ILLUSTRE DU "SAMEDI" — NEUVIEME EPISODE



Le temps est radieux et la mer paisible. Le professeur Aronnax complète la connaissance déjà très étendue qu'il a du *Nautilus*. Il comprend maintenant l'origine de la tache lumineuse vue de l'*Abraham Lincoln*. — Détail intéressant, un canot boulonné à la coque du sous-marin communique avec l'intérieur par un trou d'homme et permet la remontée alors que le *Nautilus* est en plongée. — Le soleil

atteint sa hauteur maximum au-dessus de l'horizon, le capitaine Nemo fait ses observations tandis que le professeur transcrit les chiffres qui lui sont donnés. — Reporté sur une carte à grande échelle, le point situe le *Nautilus* à environ trois cent milles des côtes du Japon. Le voyage commence. Quelles aventures attendent nos amis ?



Toujours avec la même parfaite courtoisie, le capitaine Nemo se retire laissant le professeur en tête-à-tête avec ses pensées et les merveilleuses collections qui encombrant le salon. — Mais Aronnax ne reste pas seul longtemps car Ned Land et Conseil paraissent au seuil de la pièce. L'expression de leurs visages témoigne de leur intense ébahissement. — En homme pratique, Ned ne conçoit pas encore

quelles vont être ses occupations à bord de cet étrange navire. L'idée de l'évasion tourmente encore la cervelle têtue du Canadien. — Soudain, avec une espèce de grondement assourdi, une des parois du salon semble glisser sur le côté tandis qu'une lueur glauque remplace l'éclatante clarté des globes électriques.



La paroi d'acier a maintenant fait place à une plaque de cristal derrière laquelle se dévoile un spectacle féerique. Ned Land est loin d'être rassuré, mais Aronnax sait à quoi s'en tenir sur la solidité du *Nautilus*. — Sous les rayons du projecteur, les masses liquides s'irradient, attirant dans leur luminescence des quantités de poissons aux formes bizarres. Des cris d'admiration montent à la gorge des trois spectateurs. — Chacun à sa manière, nos amis cataloguent les exem-

plaires de la faune sous-marine qui défilent devant leurs yeux émerveillés. A eux deux, Ned et Conseil feraient un naturaliste distingué. — Subitement, après plusieurs heures de ce spectacle, le panneau d'acier se referme tandis que les globes électriques se rallument dans le salon. Ned Land oublie momentanément sa rancune à l'égard du capitaine Nemo.



Cinq jours passent sans que le capitaine Nemo manifeste sa présence d'une manière quelconque. C'est son second qui fait le point et toute conversation est impossible avec lui car, comme le reste de l'équipage, il ne parle que cet étrange langage inconnu. — En domestique stylé et avec la même tranquillité que s'il était à Paris, Conseil continue d'assurer le service de son maître dont il n'a voulu laisser le soin à personne. Pour lui, le cadre est différent mais les obligations

restent les mêmes. — Un matin comme chaque matin, on frappe à la cabine du professeur... Mais, ce n'est pas Conseil qui entre, c'est un membre de l'équipage qui, sans un mot, remet à Aronnax une enveloppe cachetée. — Stupéfait, notre ami prend connaissance du billet signé du capitaine Nemo qui le convie pour le lendemain ainsi que ses compagnons à une chasse dans les forêts de l'île Crespo. Le capitaine n'a-t-il donc pas complètement rompu avec la Terre ? (à suivre)

LE TRÉSOR ENFOUI

CONTE ILLUSTRÉ DU SAMEDI — QUINZIÈME ÉPISODE



1. Sans faire de bruit Isa et Louis suivirent Dan Berger, qui ricanait en lui-même en pensant comme son plan pour mettre la main sur la carte du trésor avait bien marché. Rendu en bas des murs du château, il s'arrêta et commença à déchirer l'enveloppe.



2. "Je vais bientôt mettre la main sur le trésor, grâce à cette carte !" murmura Berger enthousiaste. "Puis je partirai avec et..." Ce fut juste alors qu'il sortit le papier, pour y voir tracé un point d'interrogation. Il recula surpris.



3. Des rires joyeux lui parvinrent alors. Il se retourna vivement, pour voir Louis et Isa le contemplant d'en haut, et riant à se tortre. "Nous ne sommes pas aussi sots que vous croyez !" s'écria Isa. Dan Berger grinça des dents et leur tendit le poing.



4. Berger était sur le point de s'élancer vers eux, quand une volée de morceaux de terre le fit changer d'idée, alors, il courut en bas de la côte puis disparut. "Nous sommes quittes envers lui !" dit Louis en riant, comme ils s'en retournaient à la maison, lui et sa sœur.



5. Le lendemain qui était le lundi de Pâques, tel qu'entendu Louis et Isa se préparèrent à aller faire un tour à la foire du village voisin. "Amusez-vous bien, mes enfants !" leur cria Martin Dell, le concierge. "Quant à moi je m'en vais à la pêche sur la mer !"



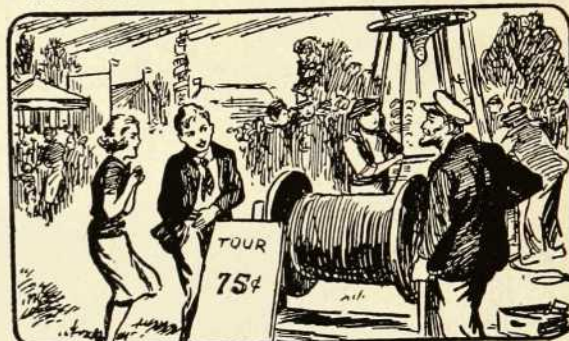
6. Il faisait un temps superbe, aussi, furent-ils enchantés de leur promenade vers le petit village de pêche, en dehors duquel se tenait la foire. "Par ici !" criait M. Diggle, le propriétaire du cirque. "Tout le monde s'amuse ici !" Alors Louis acheta deux billets d'entrée.



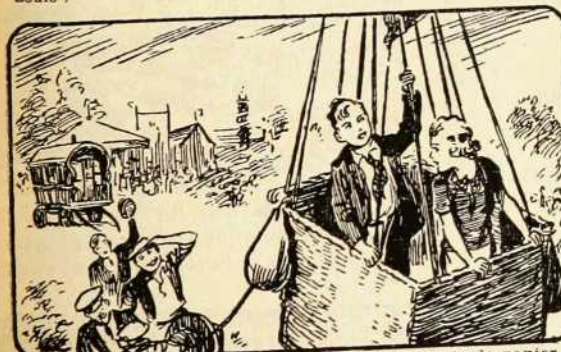
7. Et, comme ils s'amuserent ! En effet, il y avait un tas d'amusements, et la foire était remplie d'une foule joyeuse. "Tu es sur un drôle d'oiseau !" s'écria Louis, sur le carrousel. "Oui", dit Isa en riant, "regarde-le voler en rond. Louis !"



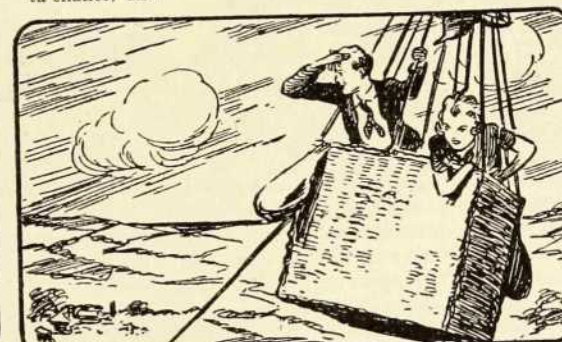
8. Ils avaient presque tout essayé, lorsqu'ils virent un ballon captif — cela consistait en un tour aérien jusqu'à une certaine distance au bout d'une corde. Isa voulut l'essayer. "D'accord", dit Louis. "Si tu veux t'élever voilà ta chance, Isa !"



9. Alors ils se dirigèrent vers l'endroit où reposait le ballon. Un long câble était enroulé autour d'une sorte de barillet, pour permettre au ballon libéré de s'élever puis de le ramener au sol de nouveau. "Nous voulons faire un tour !" cria Louis au type.



10. Ayant payé leurs billets, on les aida à gagner le panier. "Ne vous penchez pas trop", cria l'un des types "ou vous allez descendre plus vite que nous pourrions le faire !" Comme ils se sentirent excités en voyant le ballon commencer à s'élever lentement, les emportant dans l'espace.



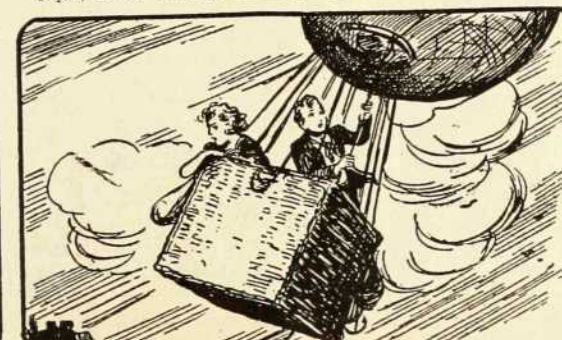
11. Ils monterent de plus en plus, le ballon tirant sur le câble dans le vent, comme s'il était désireux de voler vers une lointaine destination. C'était une expérience captivante pour Louis et Isa, la vue sur la mer et la terre étant magnifique, et les gens sur le terrain paraissant lilliputiens.



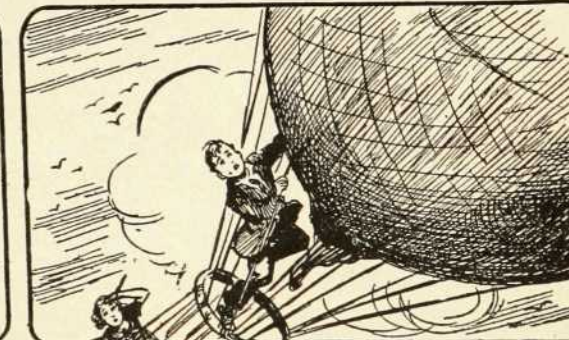
12. Enfin le ballon parvint à sa plus haute altitude, alors, on donna l'ordre de le tirer au sol. Les hommes s'exécutaient lorsque se fit entendre un bruit aigu. "Le câble vient de se casser !" cria une voix. "On a perdu le ballon !"



13. Saisis de surprise et d'angoisse, les hommes surveillaient le ballon entraîné au-dessus de la mer. Ils se précipitèrent pour donner l'alarme, et actuellement, les gardes-côtes ont été informés, et ils n'ont pas tardé à envoyer une chaloupe de secours.



14. Pendant ce temps, la joie de Louis et Isa s'était transformée en peur. Regardant en bas ils avaient vu la foule excitée, puis s'étaient rendus compte de ce qui était arrivé. Rapidement le sol s'éloignait d'eux et comme l'éclair ils se virent emportés au-dessus de l'océan !



15. "Si nous pouvions descendre au plus vite", s'exclama Louis, "nous aurions une chance d'être recueillis par un bateau. Il me faut essayer de faire sortir le gaz !" Alors, aussitôt, il commença à grimper le long des câbles, pendant qu'Isa regardait, remplie d'une anxiété profonde. (à suivre)

CONTE
ILLUSTRE
DU "SAMEDI"

LES JEUNES EXPLORATEURS

EPISODE
NUMERO
VINGT-CINQ



1. Au son des soldats rageant et des jeunes qui riaient en les bombardant, nos amis descendirent la falaise qui menait à la jetée. « Faisons vite », dit le comte. « Les garçons ne tiendront pas longtemps. »



2. A mi-chemin, Paul et Léo s'arrêtèrent et donnèrent leurs sacs à des mousses du bateau-école. « Menez cela à la chaloupe », dirent-ils. « Ne nous attendez pas, nous allons régler leur sort aux soldats. »



3. Dès que tous eurent passé le goulet, Paul et son fidèle équipier tendirent une corde en travers de la route. Ils se cachèrent ensuite de chaque côté, derrière un roc. « Attention, les voilà », dit tout bas Léo.



4. Les soldats, en colère, ne cessaient de grogner, leurs yeux étincelaient de rage. « Nous devons les prendre à tout prix », dit l'un. « Le capitaine Karl serait trop furieux. »



5. « Nous ne les laisserons pas s'échapper », ricana l'autre. « Ils ne doivent pas avoir beaucoup d'avance. » Ils accélérèrent le pas et tombèrent juste sur la corde tendue en travers de leur route.



6. « Viens, maintenant », dit Léo. « C'est notre seule chance à nous. Filons vers le bateau. » Et laissant les soldats par terre, emmêlés dans leur corde, trop abrutis pour se relever, ils se précipitèrent dans le sentier.



7. Entre-temps, les autres avaient atteint le bateau où ils s'étaient installés. « Nous vous menons au Seafoam et reviendrons pour Paul et Léo », dit l'un. Mais quand ils eurent fait quelques brassées, Carmen les vit tous deux. « Sauvons-les », dit-elle.



8. Paul et Léo descendaient le sentier à toute allure, quand, à un tournant, ils virent la chaloupe juste sous eux. « Suis-moi, Paul », dit Léo. « Nous devons plonger et nager ensuite jusqu'au bateau. » Ils s'exécutèrent.



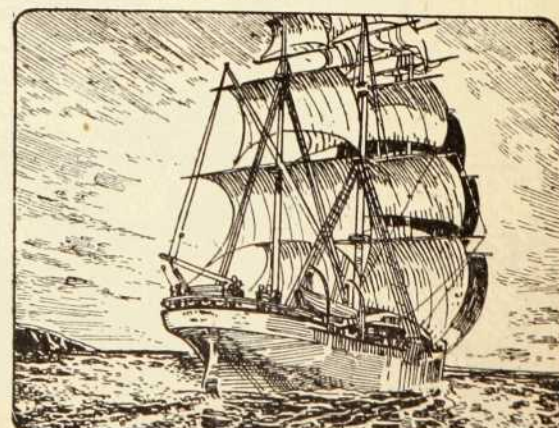
9. L'eau froide leur fut pénible, mais courageusement ils nagèrent à grandes brassées vers le canot qui les attendait avec anxiété.



10. Alourdis par leurs vêtements et luttant contre un courant assez fort, ils firent un suprême effort vers le canot. Là leurs camarades durent les hisser tant ils étaient fatigués. « Bien joué », dit Carmen.



11. En peu de temps les garçons vinrent se ranger le long du Seafoam. Là une joyeuse réception les attendait. « Papa », dit Carmen, « je vous présente le comte Sten qui rentre avec nous en Angleterre. »



12. « Sans mes jeunes amis, l'histoire aurait été bien différente, capitaine », dit le comte. « Je leur suis très reconnaissant. » Et au lever du soleil, le Seafoam faisait voile vers l'Angleterre. (Fin)

LU et ENTENDU

Par ÉTIENNE LABBÉ

"BENIE" OU "BÉNITE"

J'ai tiré de ma bibliothèque un vieux Dictionnaire grammatical et usuel des participes français, de Bescherelle, 1861, et, après en avoir soufflé la poussière, j'y ai lu :

Ni les auteurs, ni les grammairiens ne sont d'accord sur l'application particulière de ce double participe. Nous croyons que *bénit* doit s'employer uniquement dans le sens liturgique. Ainsi : Des armes qui ont été *bénites* par l'Eglise ne sont pas toujours *bénies* du ciel sur le champ de bataille.

Littre cite le même exemple, mais nous dit que la distinction est toute récente — elle ne date que du XIXe siècle, — et qu'on usait indifféremment, autrefois, de ces deux formes, entre lesquelles il n'y a aucune distinction réelle. Le mieux, conclut-il, aurait été de les laisser au libre usage de la parole et de l'écriture, sauf dans eau *bénite*, locution fixée.

Bossuet écrivait, en effet : Vous êtes *bénite* entre toutes les femmes, et employait fréquemment le *t* là où nous ne le mettons plus. En revanche, au dernier vers du Ve chant du *Lutrin*, les chanoines de Boileau s'en retournent chez eux éperdus et *bénis*. N'était-ce pas pourtant une bénédiction rituelle que "les doigts saintement allongés" du prélat venaient de leur donner ?

L'usage moderne, que Grevisse enregistre, réserve la forme *bénit*, *bénite*, à l'adjectif, épithète ou attribut, qualifiant les choses liturgiquement consacrées. *Béni*, *bénie* s'emploie dans tous les cas où le mot n'indique pas une bénédiction rituelle, et même quand il s'agit d'une bénédiction rituelle, on dit *béni*, *bénie* en parlant des personnes ou quand on prend le mot non comme adjectif, mais comme verbe.

ANGLAIS, BOHEMIENS, BULGARES

Anglais avait jadis le sens de créancier : *Avoir un tas d'anglais à ses trousses*. Pasquier fait venir ce terme des réclamations des Anglais qui prétendaient que la rançon du roi Jean, fixée à trois millions d'écus d'or par le traité de Brétigny, n'avait pas été payée.

Les rapports guerriers d'autrefois, bien différents aujourd'hui, entre la France et l'Angleterre, ont fait naître un certain nombre de proverbes et de dictons populaires qui présentent l'Anglais sous un jour peu favorable : *loyauté d'Anglais, dur comme un Anglais, aimable comme un Anglais* !

On dit encore aujourd'hui : *filer à l'anglaise*, dans le sens de partir sans rien dire, de brûler la politesse à quelqu'un. Sur ce point, les Anglais ont rendu aux Français la monnaie de leur pièce, et ils disent eux aussi : *filer à la française* (To take French leave).

Bohème. Membre des tribus vagabondes venues de l'Orient et qu'on croyait originaires de la Bohême. Se dit aujourd'hui de celui qui mène une vie déréglée, surtout d'un artiste qui vit au jour le jour.

Bougre ou Bulgare. Apostat, hérétique, schismatique, homme de mauvaise foi. La Bulgarie était jadis infestée de mauvais chrétiens.

QUIPROQUO

Substantif formé de trois mots latins, *quid pro quod*, ceci pour cela, une chose pour une autre. On prétend que les médecins du XIVe siècle mettaient ces mots dans leurs ordonnances, en tête d'une colonne particulière où ils indiquaient diverses drogues propres à être substituées à d'autres, dans le cas où celles-ci viendraient à manquer. Comme ces substitutions donnaient souvent lieu à de graves méprises chez les apothicaires, les trois mots *quid pro quod* n'en ont plus formé qu'un seul, qui signifie la méprise d'une personne qui prend *quid pro quod*, c'est-à-dire une chose pour une autre.

Un nouveau conte illustré

Nous commencerons, dans *LE SAMEDI* de la semaine prochaine, en vente le 28 mars, un conte d'enfants qui intéressera tous nos lecteurs, jeunes... et vieux :

LA PISTE MYSTÉRIEUSE

NOTES ENCYCLOPÉDIQUES

Bien des hommes mis à leur retraite s'aperçoivent bientôt que leur pension est insuffisante, s'ils ne veulent pas modifier de façon pénible leur mode de vie. Cyril Nast, retiré des affaires, après 31 ans de services, eut l'inspiration de s'offrir comme « modèle » aux compagnies de publicité. Depuis, il a représenté bien des individus, du vagabond au magistrat, tout en touchant de beaux cachets.

Jusqu'en 1849, date à laquelle fut institué le timbre-poste en France, à l'imitation des Anglais qui l'utilisaient depuis dix ans, jusqu'alors les frais d'enregistrement seront à la charge du destinataire. C'était une singulière conception. Faut-il accepter la lettre, courir le risque ? Fermer, au contraire, la porte à l'aventure et à la chance ? Tel est le drame qui se joue tous les matins et tous les soirs, quand le facteur paraît avec son chapeau de cuir bouilli, son habit à pans et sa boîte vernie.

Avant la guerre, la Normandie était, avec le pays Basque et l'Alsace, l'une des trois provinces les plus typiques de la France. Abbayes, manoirs, vieilles rues aux logis à pans de bois lui conservent son aspect de jadis. A Rouen, trop éprouvé, vous trouverez encore, outre ses églises et leurs dentelles, la maison de Corneille, la chambre natale de Flaubert, à l'Hôtel-Dieu et son pavillon de Croisset, puis, au village de Ry, tout proche, le cadre exact de la vie de Madame Bovary.

L'an dernier, un groupe d'écoliers américains expédia des coffres contenant des objets fabriqués par eux aux enfants d'Europe, d'Afrique et d'Asie. Mais voilà que ces coffres sont revenus apportant en Amérique, des cadeaux. A leur tour, les enfants d'outre-mer ont déployé leurs talents et leur générosité. Il est venu des jouets-miniatures du Caire, des costumes de danseurs de Bombay, des bols sculptés de Francfort. Cet échange est un symbole précieux de compréhension et d'amitié chez la jeunesse de l'univers.

En 1900 le nombre des missions diplomatiques accréditées auprès du Saint-Siège était de huit. Il est passé aujourd'hui à quarante et un, dont dix-huit ambassades. Ce simple rapprochement démontre l'activité croissante de la secrétairerie d'Etat que préside le Souverain Pontife lui-même. Ses dons linguistiques lui facilitent d'ailleurs les relations avec les étrangers. En plus du latin et du grec classiques et de l'italien, Pie XII parle couramment l'allemand, le français, l'anglais, l'espagnol et même assez bien le portugais.

Les individus dont l'occupation consiste à éprouver la qualité de certains produits, soit par le goût ou l'odorat, doivent souvent interrompre leur travail pour traiter et reposer leurs nerfs épuisés. Par exemple, l'homme qui goûte le vin retrouvera la sensibilité normale du palais en mangeant du fromage, celui qui mélange des parfums doit raviver les voies nasales fatiguées en respirant du camphre gommé et l'expert en tabac doit boire du lait.

Washington, reine des capitales, n'a pas un seul théâtre permanent. Les ballets qui y passent de temps en temps déclarent les installations de fortune si mauvaises que les jambes des danseuses-étoiles y sont en péril. Les librairies sont indigentes, mais la bibliothèque du Congrès rivalise avec les plus riches du monde et la Mellon Gallery est en passe de devenir le plus beau des entrepôts de l'art universel.

Le duc del Infantado, l'un des 71 Grands d'Espagne, possède 16 domaines disséminés dans neuf provinces, où l'on fait de l'élevage ou de la culture (céréales et olives). Mais toutes ces terres ne sont pas rentables ; beaucoup absolument arides, ne sont que des terrains de chasse, encore faut-il à Vinuelas, nourrir les lapins, qui mourraient de faim tant la végétation est pauvre.

Pour les Asiatiques, le jeu d'échecs est resté un miroir de dualisme universel. Toutes les luttes de l'univers ont servi de thèmes aux tailleurs des pièces d'ivoire ou de bois : singes sacrés contre démons, vertus chrétiennes contre vices païens, Tyroliens d'Andreas Hofer contre officiers de Napoléon, Washington contre George III, Français Anglais, Sardes contre Russes de Sébastopol, etc. Ce n'est pas un hasard : toute partie d'échecs est essentiellement une bataille.

Selon le prince Louis de Broglie l'hypothèse atomique n'est pas une trouvaille du XXe siècle, mais fut familière à l'antiquité grecque. Elle fut énoncée plusieurs siècles avant notre ère par les philosophes Leucippe et Démocrite et reprise plus tard par Epicure et le poète latin Lucrèce. Il appartient toutefois aux savants européens du XIXe et du XXe siècle d'en établir les fondements scientifiques et de lever le voile sur un étrange univers infinitésimal dont la connaissance a fait définitivement entrer l'humanité dans l'ère de la technique.

En 1570, une femme excentrique, du nom de Grace O'Malley, se présenta au château de Howth, près de Dublin et demanda l'hospitalité du propriétaire pour une couple de semaines. Blessée du refus de Mr et Mme St-Lawrence, Grace enleva leur fils, un bébé, et le garda jusqu'à ce que les parents lui promettent asile perpétuel. Les descendants des St-Lawrence et les autres propriétaires du château ont respecté la parole donnée et depuis 380 ans, une place est mise à chaque repas, pour Grace O'Malley.

Malgré des années de recherches les zoologistes ne s'entendent pas sur la cause du cliquetis sec et fort que font les sabots des rennes et des caribous lorsque ces animaux marchent ou courent. Certains savants affirment que les deux moitiés du sabot se divisent sous le poids de l'animal et se replacent bruyamment lorsque la patte est levée. D'autres prétendent que ce cliquetis est perceptible, non quand la bête lève les pattes, mais lorsqu'elle s'y appuie et que le bruit est causé par le craquement des jointures.

Lisez ceci!

Il est des foyers heureux. Il en est d'autres qui le sont moins, mais passons... Quoi qu'il en soit, une maison où règne l'harmonie est une maison où on lit. La communion d'idées, le goût des joies silencieuses de la lecture sont deux éléments de stabilité et de paix. Ainsi donc, que vous soyez jeunes ou vieux, nouveaux mariés ou non, assurez-vous une lecture agréable, instructive, distrayante, et pour ce faire, le moyen le plus simple, le plus pratique et le plus économique est encore et toujours un abonnement à nos trois publications :

LE SAMEDI LA REVUE POPULAIRE LE FILM

Que cette remarque vous serve de bon conseil. Si vous êtes déjà abonné au SAMEDI, à LA REVUE POPULAIRE et au FILM, voyez au renouvellement de votre abonnement. Sinon, ne tardez plus, remplissez sur-le-champ le coupon d'abonnement ci-dessous. Nous nous occuperons du reste. Ce faisant, votre foyer sera un foyer où on lit, et partant, un foyer qui a encore de plus grandes chances d'être heureux.

■ ■ ■ ■

BIEN entendu, vous aimez ces trois magazines, parce qu'à eux trois, et chacun dans son genre, ils forment un tout idéal qui complète. Il va de soi que LE SAMEDI est le magazine de famille tout indiqué quand on a en vue la satisfaction qu'on veut donner à son foyer, et alors... C'EST

LE SAMEDI

qui publie un intéressant feuilleton :

L'INCURABLE CHAGRIN, par René Vincy

Par ailleurs, Madame, Mademoiselle, si c'est votre intention de ne vous abonner qu'à une seule publication qui réponde exactement à ce que toute femme attend d'un magazine, il n'y a pas à hésiter un seul instant : C'EST

LA REVUE POPULAIRE

Mais chose certaine, homme ou femme, jeunes ou vieux qui attachent une grande importance au cinéma et à la radio, n'ont pas à chercher longtemps pour trouver ce qu'il leur faut en cette matière. Vous avez deviné juste et nous acquiesçons avec vous, dans ce cas, C'EST

LE FILM

Néanmoins, songez bien que, tout en faisant une économie, vous pouvez vous procurer les trois qui vous assureront un tout complet, et à très bon compte. Si telle est votre intention, il n'y a plus à tergiverser : C'EST

Le Samedi — La Revue Populaire — Le Film



REMPLISSEZ CE COUPON D'ABONNEMENT SELON VOTRE CHOIX

☐ LES 3 MAGAZINES

LE SAMEDI — LA REVUE POPULAIRE — LE FILM
1 an (Canada seulement) \$5.50

OU

	Can.	E.-U.
☐ LE SAMEDI	\$3.50	\$5.00 pour 1 an
☐ LA REVUE POPULAIRE	1.50	2.00 " " "
☐ LE FILM	1.00	1.00 " " "

Veillez trouver ci-inclus, la somme de \$..... pour l'abonnement indiqué d'un (X)

☐ IMPORTANT : — Indiquez d'une croix s'il s'agit d'un renouvellement.

Nom.....

Adresse.....

Localité.....

Province.....

POIRIER, BESSETTE & CIE LIMITEE
975-985, rue de Bullion Montréal 18, P. Q.

MME ERNEST BESNER
STE MARTHE
QUE

28-052-C-11715